



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A

813,012



B
390
.62

LE NOUVEL
ATHEISME
RENVERSE.

O U

REFUTATION
DU SYSTÈME
DE SPINOSA

TIRE'E

Pour la plupart, de la conoissance
de la nature de l'Homme.

*Par un Religieux Benedictin de la
Congrégation de Saint Maur.*



A PARIS,
Chez LOUIS ROULLAND, rue S. Jacques,
à S. Louis & aux Armes de la Reine.

M. D C. X C V I.

Avec Approbation & Privilege du Roi,





AVERTISSEMENT.



A Providence met quelquefois entre des Ouvrages d'esprit , beaucoup plus de liaison que leurs Auteurs n'avoient eu dessein de leur en donner. La plus grande partie de celui qu'on rend aujourd'hui public , aiant été faite il y a plus de dix ans ; il n'y avoit guères d'apparence qu'elle dût être redevable de sa publication , au *Traité de la Connoissance de*

à

AVERTISSEMENT.
foi-même, ni à celui de la
Verité évidente de la Reli-
gion Crétienne, composé
il y a si peu de tems ; & l'on
ne se seroit pas attendu qu'
elle fût destinée à les suivre
elle qui par le droit d'anti-
quité, devoit avoir le pas
Voici comme cela est ari-
vé.

Si la Refutation de Spino-
sa ne parut pas quelque
tems après qu'elle fut ache-
vée ; ce n'est pas que d'ha-
biles gens, & même d'il-
lustres Prélats à qui elle n'a-
voit pas déplû, ne témoi-
gnassent le souhaiter. Mai-
c'est qu'ayant été formée

AVERTISSEMENT.

comme le Siftême de Spinoza , par la Methode des Geomètres , Methode de toutes la plus exacte , mais à la portée de moins d'esprits ; Quelques personnes desirerent qu'à cette Refutation , j'en ajoûtasse une seconde , suivant la Methode commune ; afin que tout le monde y pût atteindre : & il est vrai que depuis cela , bien des années se sont écoulées ; sans que je me sois trouvé assez libre pour y travailler. Plus d'une fois même , pendant ce tems , je me suis dit qu'un Ouvrage de cette consequence de-

AVERTISSEMENT.

voit être réservé à de plus habiles mains. Enfin comme je n'avois d'abord composé la Refutation Geometrique, que pour ma propre utilité : content de m'être défendu moi-même des erreurs de Spinoza ; je ne songeois plus à me donner , sur cela, nuls mouvemens , lorsque les deux Traitez dont je viens de parler , exciterent quelques amis à me faire de nouvelles instances , & me donnerent ensuite ouverture pour m'appliquer encore une fois à ce sujet.

On m'assuroit d'une part, que le nombre des Secta-

AVERTISSEMENT.

teurs de Spinosa, aloit croissant tous les jours ; que *ses erreurs avoient tourné la cervelle à bien de jeunes gens.* Et l'on m'en donnoit des preuves de fait auxquelles il étoit malaisé de résister.

Cela m'a encore été écrit depuis peu, par une personne qui est en place à connaître parfaitement ce qui se passe dans le monde,

D'ailleurs on me flatoit que le *Traité de la Vérité évidente de la Religion Chrétienne*, aiant mis dans les esprits des dispositions plus favorables à cette Religion, & fort opposées au Spinosisme : elles auroient aplanies les voies au renversement de cette impiété : & qu'ainsi la *Refutation* qu'on en donneroient présentement , ne

AVERTISSEMENT.

les détruire. De sorte qu'on peut justement apeler la conoissance de l'homme, *l'écueil du Spinosisme* ; tant il est vrai que cette conoissance , prise même selon ce qu'elle a de phisique & de naturel , est , comme nous l'avons dit ailleurs, tres-utile à la Religion.

J'espere qu'il y aura peu de personnes qui n'en forment le même jugement , lorsqu'ils auront donné quelque attention à la lecture de cette double Refutation de Spinosa. Il n'est pas même absolument nécessaire pour cela , qu'il les

AVERTISSEMENT.

lisent toutes deux : l'une ou l'autre suffisent pour produire cet effet : parce qu'elles sont presque également fondées sur la conoissance de la nature de l'homme. Et ainsi ceux qui n'auront nulle entrée dans la Methode des Geomètres pourront s'en tenir à la première Refutation (car on a crû devoir mettre pour la première, celle qui a été composée la dernière) : on y trouvera également & de quoi se défendre des erreurs de nôtre Athée; & de quoi profiter dans la conoissance de soi-même. Je ne veux

AVERTISSEMENT.

prevenir personne, chacun en jugera suivant sa lumière ; j'ose néanmoins assurer que cette première Partie n'a gueres moins eu l'approbation des habiles , que la seconde où l'on suit la Méthode des Geomètres. Cela paroîtra par les témoignages qui vont suivre : mais sur tout par ceux de trois illustres & savans Prélats. Je ne rapporterai ici que celui de M. de Meaux.

Voici ce qu'il me fit l'honneur de m'écrire après avoir lû la nouvelle Partie de cette Refutation ; *J'ai lû, M. une Partie de votre*

AVERTISSEMENT

Demonstration , j'en ai été tres-content ; & j'espere ne l'être pas moins de l'autre Partie qui est selon la methode Geométrique , que vous m'envoïerez quand il vous plaira.

Je ne manquai pas de lui envoïer cête autre Partie ; & après s'être aussi donné la peine de la lire , il m'honora encore de ce mot. *J'approuve beaucoup M. tout ce que je vois dans vôte Ouvrage contre Spinoza. Il est plein d'une excellente & sublime Metaphisique.*

Je fai ce qu'il faut rabatre de ces fortes d'éloges où la

AVERTISSEMENT.

bonté & l'indulgence ont souvent la meilleure part ; mais quoiqu'il en soit du fait ; il paroît toujours que cet illustre Prélat fait à cet Ouvrage un mérite d'une chose , dont quelques esprits pourront bien lui faire un défaut. Car il en est de si prévenus & de si revoltés contre tout ce qui tient du methaphisique ; que ce seul terme n'aïant , pour eux , rien que d'affreux & de funeste , il suffira que cet Ouvrage en tienne un peu , pour leur en donner le dernier éloignement. Ne faisons querelle à personne ; il seroit

AVERTISSEMENT.

aisé de marquer d'où peut venir un si étrange dégoût d'une science tres-solide , si pour le bannir , il suffisoit d'en découvrir la cause. Mais comme il seroit à craindre que cette découverte n'eut un éfet tout contraire ; je me tais ; & loin de vouloir aigrir ce chagrin ; je ne songe qu'à l'adoucir. C'est en partie dans cette vûë que j'ai cru devoir commencer cet Ouvrage , par toucher du moins légèrement l'importance de la Metaphisique & par me plaindre un peu de ceux qui la négligent.

AVERTISSEMENT.

vrage , que tous les esprits ne sont pas capables d'embrasser la suite des principes de la première Partie de la Refutation , ni de pénétrer leur fécondité pour le renversement de tout le Système de Spinoza ; persuadé que ce qui leur en dérobe la veuë , sont certains faits & certaines reflexions que je n'y ai cependant mêlées, que pour fortifier ces principes : j'ai crû qu'en faveur de ces esprits , il étoit à propos de démêler ces principes de tout cet accessoire ; & d'en faire une Analise si exacte , si dégagée , & si serrée ,

AVERTISSEMENT.

rée, qu'on pût appercevoir, comme d'une simple vûë, leur liaison & leurs conséquences; & s'en former ainsi une idée plus nette, plus vive & plus liée. Sa place naturelle auroit dû être immédiatement après cette première Partie: mais comme il n'est plus possible de l'y mettre presentement, on la trouvera à la fin du Traité.



A P P R O B A T I O N D E
Monseigneur de Fénelon , Arche-
vêque , Duc de Cambray.

J'Ai lû fort attentivement le Livre intitulé , *Refutation du Système de Spinoza , &c.* & j'ai été édifié du zele de l'Auteur , qui a pris soin de découvrir l'endroit précis où les principes de ce faux Philosophe ne peuvent se lier ensemble. Les erreurs de Spinoza sont si monstrueuses , qu'il est étonant qu'on ait besoin de les refuter. En un sens ces erreurs font honneur à la Religion ; car il est beau de voir qu'on tombe dans des égarements si affreux , dès qu'on s'écarte de ce qu'elle enseigne. Mais Spinoza a donné à ses imaginations une aparence de grands principes de de Metaphisique , & il a affecté la Methode des Geomètres , pour donner à son Ouvrage un tour d'exactitude & de Demonstration. Il n'en faut pas tant à des hommes superficiels & corrompus , pour applaudir à

ce qui flatte l'incrédulité. L'Auteur de la Refutation mérite donc beaucoup de loüanges , d'avoir sapé les fondemens de ce Système impie , & d'avoir défendu la verité par des raisonnemens tres-solides. C'est le témoignage que je lui rends de tout mon cœur , avec toute l'estime possible. Donné à Cambrai ce 14. Juin 1696.

Fr. Arch. Duc de Cambray.

Approbation de Monseigneur de Silleri, Evêque de Soissons.

J' Ai lû avec application le Livre qui a pour titre. *Le nouvel Atheisme renversé , ou Refutation du Système de Spinoza , tirée pour la plûpart, de la conoissance de la nature de l'homme.* Quoique Spinoza se soit expliqué d'une manière si obscure , qu'on ait dû s'attendre naturellement , que ses impiétez n'auroient point de cours ; la corruption du

cœur de l'homme est telle ; qu'il n'a pas laissé de trouver des Sectateurs , qui se sont fait une étude d'en pénétrer les ténèbres. On doit donc avoir grande obligation au *Religieux Benedictin de la Congregation de saint Maur* , qui le refute ici avec tant de force & d'évidence. Ce pieux Religieux ne pouvoit mieux commencer son Ouvrage , que par une exposition simple & fidele du Système de cet Impie : C'est ce qu'il a fait tres-exactement ; & c'est sans doute , un grand sujet de consolation , pour ceux qui aiment Dieu & J E S U S - C H R I S T , de voir d'abord Spinoza réfuté d'une manière invincible , par la seule exposition de sa Doctrine. On s'aperçoit , avec plaisir , qu'il suffit de la comprendre , pour en concevoir de l'horreur & du mépris ; & qu'elle se détruit d'elle-même , au moment qu'on la dépouille des tours misterieux dont cet esprit dangereux l'a revêtue. Les argumens tirez de la conoissance de la nature de l'homme , que l'Au-

teur du *Nouvel Atheisme renversé* ;
emploie contre Spinoza , sont aussi
tres-solides ; outre qu'ils sont tres-
agréables. Car enfin il y a du plaisir
mélé d'une grande solidité , de se
promener , pour ainsi dire , dans le
détail de l'Univers , & d'y trouver
par tout le doigt de Dieu marqué.
L'Auteur s'est renfermé dans ce qui
concerne la construction de l'hom-
me ; & encore n'en a-t-il considéré
que quelques parties. Il auroit pû
parcourir le monde entier de la mê-
me sorte , s'il eut voulu : mais cet
excellent échantillon suffit pour faire
conoître sensiblement , que Dieu agit
toujours par des vûës tres-ordonnées,
& que c'est une extravagance outrée ,
que d'avancer qu'il ne se propose
point de fins dans ses operations. On
combat ensuite Spinoza avec les mê-
mes armes dont il s'est servi : on le
refute en Geometre ; & bien que
Spinoza n'ait pû avec raison , se ser-
vir de la plus seure de toutes les Me-
thodes , pour établir des idées aussi
fausses & aussi singulières que les sien-

nes ; on a bien fait néanmoins de ne lui laisser pas même ce retranchement : on doit en cela , louer l'Auteur de son soin & de son travail. Enfin cet Ouvrage est solide en toutes ses parties : il est plein de piété & de Religion ; un amour pur & sincère de la vérité y éclate de toutes parts ; & nous osons assurer que la lecture en fera utile aux libertins que les Dogmes de cet Impie auront pû surprendre , & qu'elle édifiera les fideles. Donné à Basoches , dans le cours de nos Visites , le 14. Mai 1696.

Fr. Evêque de Soissons.

*Approbation de Monsieur Hideux
Curé des Saints Innocens.*

ON ne peut rien attendre que de solide & d'édifiant , de la part d'un Auteur , en qui la science éclaire , dirige & conduit la piété. Ce caractère brille de toutes parts , &

frappe d'une manière sensible dans les
Ouvrages que Dom a déjà don-
nez au Public. Celui-ci dont il l'en-
richit de nouveau , est une nouvelle
preuve de la force de son esprit , de
l'étenduë de sa Doctrine , de son
attachement & de son zele pour la
la Religion. Nôtre siècle a vû avec
horeur ; s'élever un fameux Maître
dans l'école de l'impiété ; & ce
Maître , sous prétexte de redresser
les idées & dec origer les préjugez
des hommes , vouloir ôter à Dieu sa
liberté , sa providence , son pouvoir,
en le soumetant à une fatalité aveu-
gle qui le domine , qui l'emporte ,
qui l'entraîne , & mettre le souve-
rain bien de l'homme dans l'hom-
me même , dont il fait consister la
vertu & le bonheur dans un hon-
teux assujêtissement aux desirs & à
la puissance de la nature ; confon-
dre le bien & le mal , le Gentil ,
le Juif , le Chrétien ; fouler aux
pieds le respect inviolable & la sou-
mission universelle que l'on doit aux
divines Ecritures ; ne conserver le

nom de la Foi ; que pour en sacrifier la verité à la bizarerie des sentimens de chaque particulier ; & introduire en matière de Religion , une indifférence de pensées , de discours & de culte , qu'on ne peut envisager que comme l'impiété même. C'est ce monstre affreux que l'Auteur combat dans ce Traité intitulé , *Le nouvel Atheisme renversé*. Il l'attaque pied à pied , il le poursuit par tout , il le force jusques dans ses derniers retranchemens : il oppose à de vains sophismes des raisons invincibles. Après avoir fait sentir la fausseté du Système de Spinoza , il la démontre par une méthode Geométrique à laquelle l'esprit ne sauroit s'échaper ; mêmes pour ruiner cet édifice par ses propres fondemens , il se sert des principes sur lesquels on a voulu l'établir ; & bien loin que cet Ouvrage contienne une doctrine qui interesse ou la foi ou les bonnes mœurs , il peut être d'un grand usage pour gagner les libertins , & pour affermir de plus en plus

plus les Fideles dans la conviction
où ils sont , que la raison dépose ou-
vertement en faveur de l'assujettisse-
ment volontaire que nous devons à
la revelation ; & que nous ne pou-
vons être hureux en ce monde , qu'à
proportion que nous travaillons à re-
gler nôtre conduite par la pureté de
la Morale de J E S U S - C H R I S T.
Fait à Paris le 15. Mai 1696.

L. H I D E U X , Curé
des Saints Innocens.

*Approbation de Monsieur Coulan ,
Directeur de la Biblioteque
Mazarine.*

LA Religion de J E S U S - C H R I S T
n'a sans doute aucun besoin d'être
soutenuë par des secours humains.
Les principes tout divins sur lesquels
elle est établie , la rendront toujours
inébranlable ; cependant quand elle
se voit ataquée par tous les artifi-
ces d'une raison corompuë ; elle ne

laisse par d'être bien-aise que ses en-
 fans entreprennent de la défendre par
 les plus pures lumières & la véritable
 droiture de cette raison ; & qu'ils ter-
 rassent ainsi les Impies avec leurs
 propres armes. Mais s'il a toujours
 été très-utile que de bons esprits em-
 ploiasent la force de leur génie à
 confondre les ennemis de J E S U S-
 C H R I S T ; l'on peut dire que c'é-
 toit une chose en quelque façon ne-
 cessaire contre Spinoza. Nous voyons
 que ce funeste Auteur n'a pas bor-
 né ses pernicieux desseins à tâcher de
 surprendre les foibles ; mais s'ata-
 quant à tous ceux qui se piquent de
 bon sens , il s'efforce de les envelo-
 per par une suite de faux raisonne-
 mens , comme par une chaîne de
 ténèbres , ainsi que parle le Sage
 pour les précipiter dans l'affieux abî-
 me de l'irreligion & de l'athéisme.
 Rien n'étoit donc plus important pour
 la consolation des Fidèles , que de
 voir renverser hautement tout l'abo-
 minable Système de ce méchant Phi-
 losophe , & faire triompher de ses

Una erant
 catenâ tene-
 brarum colli-
 gati, Sap. 17.

es subtilitez , la Foi & la Mor-
Chrétienne : non pas par des
ix lieux communs que l'on se con-
e d'ordinaire d'étaler avec pom-
ontre la raison en general : ce qui
peut guère produire qu'une apa-
te de triomphe ; mais par un ex-
ent usage de cette raison même ,
a conduite , en faisant voir que
t ce qui s'écarte des maximes de la
ligion éteint les veritables lumié-
de l'esprit , & entraîne necessai-
ient avec soi la perte entière du
sens. C'est proprement le dessein
l'Ouvrage que l'on m'a mis entre
mains , intitulé *Le nouvel Atheïs-*
renversé. Et je l'ai trouvé execu-
avec tant de force & de zele ,
at à un fond de solide piété ,
e je ne doute point que ce Livre
l ne soit assez puissant pour con-
ncre les Athées , désarmer les Im-
s , toucher les libertins. Je me
ois obligé d'en rendre ce témoignage
au Public , après l'avoir lû avec
te l'attention & l'exactitude pos-
le ; n'y aiant rien remarqué qui

ne soit tres-conforme à la Foi &
aux bonnes mœurs. A Paris , en
notre Biblioteque Mazarine , le 15.
Mai 1696.

C O U L A U , Docteur de la
Maison & Societé de
Sorbone.

L'ATHEISME



L'ATHEISME RENVERSE.

1
IDÉE DU SISTÈME^A
de Spinoza, & de la Réfuta-
tion qu'on en fait.

SECTION I.

SECT. I.

IMPORTANCE
de la Métaphisique.

S I peu qu'on jette les
yeux sur le nouveau
monde de Spinoza, &
qu'on aperçoive les suites
funestes de son Sistème, il

ne soit tres-conforme à la Foi &
aux bonnes mœurs. A Paris , en
nôtre Biblioteque Mazarine , le 15.
Mai 1696.

C O U L A U , Docteur de la
Maison & Societé de
Sorbone.

L'ATHEISME



L'ATHEISME RENVERSE.



1
IDÉE DU SISTÈME
de Spinoza, & de la Réfuta-
tion qu'on en fait.

SECTION I.

SECT. I.

IMPORTANCE
de la Métaphisique.



I peu qu'on jette les
yeux sur le nouveau
monde de Spinoza, &
qu'on aperçoive les suites
funestes de son Sistème, il

A

est mal-aisé de ne se plaindre pas du dégoût où l'on est aujourd'hui pour les sciences abstraites, & du mépris que quelques esprits font de la Metaphisique. on cultive avec soin toutes les autres sciences. La Phisique & les Mathematiques ont tout plein d'ouvriers ; la Morale a ses Partisans, & pourvû qu'il ne tienne qu'à donner des préceptes & à prescrire des regles , on ne manquera pas de Philosophes moraux.

Mais pour les sciences abstraites, à peine y donne-t-on quelques momens, à peine même peut-on souffrir que quelques-uns s'y appliquent ; on les traite de rêveurs & de visionnaires , & l'on regardè ces sciences, elles-mêmes , comme des rêves & de pures

visions. Il semble que le país de la raison soit un país étranger aux hommes ; on le fuit comme le roïaume des ombres & des chimères, comme le séjour des têtes creuses & comme un air où le bon sens s'évapore à force de subtiliser. SECT. I.

Il est vrai cependant que ce n'est guères que par humeur & par paresse qu'on juge ainsi des sciences abstraites ; c'est qu'elles demandent seules plus de travail & d'application d'esprit que toutes les autres ensemble : c'est que les autres ne demandent guères que de l'imagination & de la mémoire ; & cela diversit, parce que cela ne consiste guères que dans un débâtement de ressorts assez naturel : au lieu que celles-ci

4 I D E'E DU SISTÊME

SECT. I. demandent de la réflexion , de la méditation , de la justesse , des idées pures ; & cela applique , cela gêne , cela ennuie , cela dégoûte , parce qu'il est beaucoup plus difficile de sçavoir penser que de sçavoir imaginer.

Mais après tout , qu'on en dise & qu'on en pense ce qu'on voudra ; il sera toujours vrai que la Metaphisique (je ne dis pas une Metaphisique d'Hibernois , qui s'évapore en speculations creuses , mais une solide Metaphisique) est de toutes les sciences la plus importante & la plus essentielle , non seulement aux disciplines naturelles , mais aussi à la morale & à la religion.

Il ne faudroit , ce me semble , pour en demeurer per-

suadé, que faire réflexion, que c'est cette science qui nous donne l'idée de l'ordre & de tout ce qui lui est opposé; qui nous fait discerner la vérité d'avec l'erreur, le juste de l'injuste; & qui nous éclaircissant les notions générales, d'ordinaire si confuses, & les attributs communs à tous les êtres, nous donne par là le moyen de raisonner juste sur le détail de leur nature. Il ne faudroit que penser une bonne fois que c'est cette science qui nous fait conôître la différence qu'il y a entre les esprits & les corps qui nous découvre ce qui se peut conôître de la nature de l'ame, & de son immortalité; de la nature de Dieu, de son Existence, de sa Providence, de sa Puissance, &

6 I D E'E DU SISTÈME

SECT. I. qui enfin nous fait sentir la dépendance où nous sommes de cet Etre souverain , dans toutes nos pensées , dans nos sentimens , dans nos mouvemens ; le dérèglement & la corruption de nôtre nature , & le besoin que nous avons d'un médiateur auprès de Dieu & d'un puissant libérateur.

Car il est visible que nos actions, nôtre culte , & toute nôtre conduite doivent prendre des routes bien différentes selon la diversité des sentimens qu'on peut avoir sur tout cela ; je veux dire , selon qu'on sera persuadé qu'il y a un Dieu , ou qu'il n'y en a pas ; qu'il est libre & intelligent , ou qu'il ne l'est pas ; qu'il a une Providence pleine de lumière & de sagesse , ou

qu'il n'en a pas ; qu'il est juste, Sect. I.
 véritable, tout-puissant, vraie
 cause de tout ce qui a l'être,
 ou qu'il ne l'est pas ; selon que
 nous croirons nôtre ame spi-
 rituelle ou corporelle, mor-
 telle ou immortelle ; selon en-
 fin que nous jugerons nôtre
 nature saine ou corrompue,
 capable de conôître la ve-
 rité, ou non ; capable de bon-
 heur, ou de malheur. Il est,
 dis-je, visible que toute nô-
 tre morale & nôtre Religion
 doivent extrêmement varier
 selon la diversité de ces al-
 ternatives : & qu'ainsi rien
 n'est plus important à l'hom-
 me, que la conôissance d'une
 science, qui seule lui peut don-
 ner le moïen de prendre sur
 tout cela, les meilleurs par-
 tis.

Je sçai bien que c'est un

8 I D E'E DU SISTÈME

SECT. I. merveilleux avantage que d'être né dans la véritable religion ; que l'Évangile suffit pour le règlement des mœurs : & qu'enfin la foi est d'un grand abrégement dans les sciences abstraites. Mais outre que la religion & la certitude de la foi dépendent elles-mêmes en quelque façon de la Métaphisique, en ce qu'il faut qu'elle leur prouve du moins qu'il y a un Dieu ; que ce Dieu n'est point trompeur & que son témoignage est infallible ; outre qu'il est bon de joindre la raison à la foi & de passer de la foi à l'intelligence ; il est encore certain que la religion a besoin de la Métaphisique pour se défendre contre ses ennemis, je veux dire contre les libertins & les impies.

la Religion a de deux sortes d'ennemis, les Heretiques & les Libertins. Les Heretiques la combattent en corrompant l'Ecriture; & les Libertins l'attaquent en corrompant la raison. Elle se défend des premiers, en rendant à l'Ecriture sa pureté & son veritable sens, par les lumières d'une tradition constante & incorruptible; & elle repousse les derniers, ou plutôt elle les gagne, en rendant à la raison sa droiture, par les lumieres d'une Metaphisique plus épurée que celle que suggerent les sens & les passions: elle éclaire les derniers, en les menant à l'école du Verbe increé, de la Sagesse Eternelle; & elle instruit les premiers en les conduisant comme de

10 I D E'E DU SISTÊME
SECT. I. main en main jusqu'à ce Ver-
be fait chair & à ce Maître
de toute verité ; & ainsi l'on
ne peut raisonnablement con-
tester que la Metaphisique
ne soit tres-importante à la
Religion.

Mais je ne sai s'il y eût
jamais de conjoncture où la
Religion ait pû se servir plus
à propos des lumières de cet-
te science, que contre les en-
treprises de l'impic Spinoza.
C'est quelque chose de sur-
prenant que le bouleverse-
ment que son Sistême fait dans
la Religion, dans la Morale &
dans tout ce qu'on a connu,
jusques ici, de la nature de
ce monde ; mais l'excès de la
surprise, est que pour faire
ce renversement, il affecte de
ne se servir que de la me-
tode du monde la plus exac.

sion, je veux dire, d'une suite de démonstrations apparemment si enchaînées, & qui ont un si grand air de justesse & de liaison avec la raison, qu'à moins d'y prendre garde de près, dès qu'on s'est laissé aler aux premières, il est mal-aisé de ne se laisser pas entraîner aux suivantes.

Il est bon de donner ici, par avance, une légère idée de ce Système; peut-être servira-t-elle à reveiller les esprits, à dissiper l'assoupissement où l'on est sur la Métaphisique; & à exciter ceux qui ont & du zèle & du génie à s'opposer à l'abus que Spinoza fait de cette science & des plus pures lumières de la raison, pour renverser la Religion.

Je sai que deux Auteurs ont

SECT. F.

1. Non mi-
nori cum
periculo Re-
ligionem
defendunt,
qui Deum
ens esse ur-
gent, non
extensum,
nec in loco,
nec in tem-
pore exis-
tens: si enim
hæc tria ab
essentia Dei
removetur,
omnino
Deum esse
negatur.
Non enim
concipi po-
test ens,

déjà tenté de le faire dans
deux divers ouvrages; mais
sans les avoir lus ni l'un ni l'au-
tre, je doute qu'ils aient réus-
si dans ce dessein, parce qu'ils
s'y prennent tous deux par un
principe d'une extravagance,
à ne promettre rien de bon de
leur entreprise. Ce principe
est que *Dieu est formellement
étendu*, & qu'il est comme les
corps, sujet au tems & au lieu.
Voici de quelle manière s'en
explique un de ces Auteurs,
dont j'ai eu un moment l'ou-
vrage entre les mains. *Ceux-
là n'exposent & ne hazardent pas
moins la Religion, qui, pour la
défendre, soutiennent que Dieu
n'est point étendu & qu'il n'est su-
jet ni au tems ni au lieu; car re-
trancher ces trois choses de l'essen-
ce de Dieu, c'est nier absolument
qu'il y ait un Dieu. Puisqu'il est*

inconcevable qu'un Etre qui n'a SECT. I.

nulle étendue, puisse avoir quel-
qu'essence; ou que ce qui n'est ni
dans le lieu, ni dans le tems,
puisse jamais exister ou se trouver
quelque part; & ainsi (conclut
cet Auteur) ce sentiment me pa-
roit l'Atheïsme tout pur.

J'avouë que ces paroles m'é-
 tant tombées sous les yeux, à
 l'ouverture du Livre, je me
 sentis frappé d'un si grand dé-
 goût pour tout le Traité, que
 je ne pûs gagner sur moi
 d'en lire davantage; & que
 sur cet échantillon, je jugeai
 que la Religion d'un tel Au-
 teur devoit être bien mate-
 rielle, & qu'il étoit peu pro-
 pre à refuter l'Atheïsme de
 Spinosa.

Pour l'autre ouvrage inti-
 tulé *l'Impie convaincu*, je l'ai
 encor moins vû, c'est-à-dire,

quod nul-
 lam exten-
 sionem ha-
 bet, essen-
 tiam habere
 posse; vel
 quod nec in
 loco, nec in
 tempore
 existit, ul-
 libi, vel un-
 quâ existe-
 re. Atque ita
 hæc opinio
 mihi merus
 esse atheis-
 mus vide-
 tur.

In proemio
 Libri, cui
 Titulus.

Arcana
Atheismi re-
velata Phi-
losophicè &
paradoxè
refutata
examine

Tractatus
Theologico
politici au-
thore Fran-
cisco Cuperio.

SECT. I.

16 I D E'E DU SISTÊME
 esprits les plus téméraires &
 les plus emportez; qu'on ne
 peut lui opposer que de pures
 extravagances, & que la rai-
 son ne plaide pas moins bien
 sa cause que la revelation.
 Sans conter que les impietez
 de Spinosa sont d'un tel
 excez & d'une telle licen-
 ce, qu'il n'y a guêres que
 des esprits & des cœurs dé-
 ja corrompus qui puissent s'en
 acommoder; & que pour les
 refuter & les faire mépriser à
 tout ce qu'il y a de gens rai-
 sonables, il ne faut presque
 que les rapporter telles qu'el-
 les sont, & en faire voir les
 funestes conséquences. C'est
 ce que nous alons tâcher de
 faire.



SEC-



SECTION II. SECT. II.

*Idee generale du Sistême de
Spinosa, & de ses prin-
cipales consequences.*

TOut ce grand ouvrage que Spinosa appelle *Traité de Morale*, où il expose méthodiquement la plûpart des erreurs qu'il avoit déjà répanduës dans ses autres écrits, est uniquement fondé sur la premiere partie, qui n'est qu'une Metaphisique toute pure. En voici à peu près l'Analise. Sur les notions de la *Substance*, de l'*Atribut*, du *Mode*, de *Dieu*, & de l'*Infini*; il prétend démontrer qu'il n'y

18 I D'E'E DU SISTÊME

SECT. II. a, ni ne peut y avoir dans la nature, qu'une seule substance, qui est Dieu même ; & voici le précis de sa preuve.

Dieu est un Etre absolument infini, qui a une infinité de perfections, & à la nature duquel appartient incontestablement tout ce qui est réel, & tous les Atributs qui marquent dans leur idée une essence positive ; & par conséquent s'il y avoit dans la nature quelqu'autre Substance que Dieu, il faudroit qu'elle eût quelqu'un des Atributs de cet Etre Souverain, puisque, par sa définition il les possède tous ; & ainsi il y auroit dans la nature, deux Substances de même Atribut & qui auroient quelque chose de commun. Or c'est ce qui est impossible: car puisque par

Le mot de Substance l'on n'entend que *ce qui existe & ce qui est essentiellement concevable par soi-même, qu'on peut s'en former l'idée sans le secours de l'idée d'aucune autre chose*; il s'ensuit que l'idée de la Substance n'a rien de commun avec quoi que ce soit: & qu'ainsi il ne peut y en avoir deux de même Attribut.

C'est un raisonnement que nous examinerons dans la suite. Voici cependant les conséquences qu'il tire de cette proposition, qu'il n'y a qu'une Substance.

Il infère, 1. Que tout ce qui est réel & positif, appartient à cette Substance.

2. Qu'elle est infinie en tout sens.

3. Qu'ainsi elle a une infinité d'Attributs.

S E C T. II.

4. Que la chose étendue & la chose pensante, sont ou ses Atributs, ou les manières d'Etre de ses atributs.

5. Que généralement tous les Etres particuliers, c'est-à-dire, tout ce que nous appelons du nom de creatures, ne sont que des accidens, ou des manières d'Etres des atributs de cette substance qui est Dieu.

6. Que tout ce qui est, est formellement en Dieu, & ne peut ni exister ni être conçu sans Dieu.

7. Que la nature de cette substance qui est la nature de Dieu même, est la source féconde d'où coulent nécessairement & par la nécessité de cette nature même, une infinité de choses en une infinité de manières, en un mot

que tout ce qui peut tomber sous la pensée, n'est qu'un écoulement nécessaire de la nature divine.

Hé! que ne conclut-il point de ces dernières propositions!

8. Il infere, que Dieu est cause nécessaire de tout, & qu'il agit aussi nécessairement qu'il existe, l'un & l'autre par la nécessité de sa nature; & c'est néanmoins ce qu'il lui plaît d'appeler, agir comme cause libre.

9. Que Dieu n'agit point par une liberté de volonté, & qu'il ne peut faire que ce qu'il fait.

10. Que sa puissance n'est que son essence; & qu'ainsi tout ce qui est en sa puissance, existe aussi nécessairement que ce qui résulte de son essence.

terrible ignorance des causes qui nous déterminent à vouloir.

19. Que ces préjugés se sont changez en superstition, en convoitise & en avarice, en ce qu'ils ont porté les hommes à inventer plusieurs manières de servir Dieu, pour gagner ses bonnes grâces, & l'engager à faire servir toute la nature à leurs besoins.

20. Que lors que cette nature ne leur a pas été favorable : mais qu'elle les a affligés par des tempêtes, des tremblemens de terre, des maladies & d'autres pareils accidens ; ils ont conclu que ces maux ne leur arrivoient que parce que Dieu étoit en colère des offenses qu'ils avoient commises.

21. Que delà sont nées ce
qu'il

DE SPINOSA, &c. 25
qu'il apele les fausses notions, Sect. II.
ou plutôt les préjugez de bien
& de mal ; de mérite & de
démérite ; de louange & de
blâme, de justice & d'injusti-
ce ou de péché ; d'ordre & de
confusion , de beauté & de
laideur , & tant d'autres sem-
blables , qui dans la vérité ne
sont que des manières d'ima-
giner, qui ne marquent nulle-
ment la nature des choses ,
mais seulement la constitu-
tion du cerveau de chacun en
particulier.

22. Qu'après tout, la natu-
re ne se propose nulle fin , &
que toutes les causes finales
ne sont que des chimères &
des fictions de l'esprit humain.

Voilà ce que contient la
première partie du Système
de Spinoza. Il est bon d'y
joindre ce qu'il dit dans les

26 I D E'E DU S I S T Ê M E
SECT. II. autres de la nature de l'ame
& de son immortalité; afin d'a-
voir en un même endroit tou-
tes les sources de ses erreurs,
comme réduites sous un même
point de vûë.

Rien n'est plus bizarre que
son sentiment sur l'immorta-
lité de l'Ame. Il se réduit à
dire que celle des ignorans &
des stupides est mortelle, &
que celles des gens sages, &
éclairés, est partie mortelle
& partie immortelle, & voici
de quelle manière il explique
ce paradoxe.

1. Il prétend que l'ame ou
l'esprit de l'homme n'est que
l'idée que Dieu a du corps humain
comme existant, & qu'ainsi l'a-
me qu'on apéle raisonnable, est
une partie de l'entendement infini
de Dieu, ce sont ses termes.

2. Parce que Dieu n'a pas

corps , que du corps humain ; il assure que tous les autres corps sont aussi animez, quoiqu'en degréz differens : parce que les idées sont plus ou moins parfaites , selon le plus & le moins de perfection qui se trouve dans les objets.

De ce principe , il s'ensuit évidemment que lorsque le corps humain est détruit , Dieu ne le pouvant plus voir comme existant , l'Ame de l'homme n'est plus, & qu'ainsi l'homme est mort selon le corps & selon l'ame.

De plus, parce que , selon Spinoza , *le corps humain meurt autant de fois que ses parties n'ont plus entr'elles le même raport de mouvement & de repos, qu'elles avoient auparavant, quoiqu'il retienne encore la circulation de*

SECT. II. *sang, & les autres aparences extérieures a'un corps vivant.* Il s'enfuit que Dieu aiant alors une autre idée de ce corps que celle qu'il avoit auparavant; l'ame qui lui estunie est aussi toute autre; que c'est un tout autre homme que ce n'étoit auparavant, & qu'ainsi plusieurs & divers hommes peuvent passer successivement sous les aparences d'un même corps. Et en effet, Spinoza ne s'éloigne point de ces conséquences.

Cependant dans la crainte qu'elles n'éfraient trop le monde, il essaie de les adoucir, en disant que si après la destruction du corps, Dieu n'en voit plus l'existence, il en voit encore l'essence, & que l'idée qu'il a de cette essence est quelque chose qui

apartient à la nature de l'ame, & qu'ainsi il n'y a qu'une partie de l'ame qui perit pendant que l'autre subsiste.

Mais 1. il ne devoit donc pas dire, comme il a fait, *qu'il n'y avoit que le corps comme existant qui pût être l'objet de l'idée qui constituë l'essence de l'esprit de l'homme : 2 ou que l'essence de l'ame n'est que l'idée du corps existant actuellement b.*

Car il y a une contradiction manifeste à dire, que l'ame n'est que l'idée du corps comme existant, & que néanmoins elle est l'idée du corps pris comme n'existant pas.

2. Puisque selon Spinoza, un même homme change plusieurs fois de corps pendant sa vie, & qu'après la destruction de ces divers corps, Dieu en voit encore les diverses

a Objectum idæ humanam mentem constituentis est corpus actu existens, & nihil aliud.

Prop. 32. 32. partis Ethicæ.

b Mentis essentia in hoc solo consistit quod sit idæ corporis actu existentis. Epiſt. 66.

SECT. II. essences, laquelle sera-ce des idées de ces diverses essences, qui fera l'essence de l'ame de cet homme ? Son ame sera-t-elle composée de toutes ces idées, ou se multipliera-t-elle à proportion du nombre de ces essences ? L'ame est-elle capable de composition, de multiplication & de division ? & l'idée du *moi*, qui exprime si bien l'idée de l'ame, ne marque-t-elle pas une substance unique, simple & absolument indivisible ?

3. Enfin cette manière dont Spinoza dit qu'existe encore une partie de l'ame, après la destruction du corps, est extrêmement bizarre & des plus alambiquées. Car il prétend que cette partie ne se souvient nullement d'avoir jamais été, quoi qu'il assure

D E SPINOSA , &c. 31
qu'elle soit éternelle en tout SECT. II.
sens , c'est-à-dire , & qu'elle
n'ait jamais commencé , &
qu'elle ne doive jamais cesser
d'être.

Il veut de plus que cette
manière d'exister ne soit que
la plus pure intelligence ; &
qu'elle ne consiste que dans
les idées les plus claires , les
plus distinctes, & les plus épu-
rées. Il ajoute que l'on doit
plus ou moins craindre la
mort de l'ame , selon qu'on a
plus ou moins de facilité pour
ces fonctions purement intel-
lectuelles ; & qu'ainsi au lieu
que les ignorans, les stupides,
les gens grossiers & les enfans
perissent sans ressource par la
destruction de leur corps ; les
Sages & les vrais Philosophes
sont en quelque manière é-
ternels.

SECT. II. Y a-t-il rien de plus extravagant que ce Sistème de l'ame ? mais ce n'est pas ici le lieu de le refuter : c'est assez d'en avoir touché légèrement les contradictions.

Voilà donc la Metaphysique de Spinoza & les monstres qu'elle renferme. Après cela il ne faut pas être fort connoisseur pour juger que cet Auteur est tres-éloigné, je ne dis pas de la superstition; mais de toute Religion, & que s'il n'est athée, au moins il ne s'élève nullement audeffus des Deïstes.

Je dis , *s'il n'est athée* : car de ne reconnoître qu'un être universel indistigué de toute la nature & de l'assemblage de tous les êtres : un être sans liberté & sans providence , & qui sans but & sans fin , sans

porté par une nécessité aveugle & inévitable en tout ce qu'il fait ; ou plutôt qui ne fait rien : mais à qui toutes choses échappent aussi nécessairement, & aussi indélibérément, qu'un torrent échappe à la source d'où il sort : Si cela peut s'appeler *reconnoître un Dieu*, je ne sçai pas pour moi ce qui s'appelle n'en reconnoître point.

Il me paroît qu'il n'en faut pas davantage, pour former l'athéisme, & j'entre fort dans la pensée d'un des beaux esprits de ce siècle, qu'il n'y a jamais eu d'Athée qu'en ce sens-là. Peut-être verra-t-on bien-tôt les preuves de cette proposition dans un excellent ouvrage qu'il médite.

Il faut voir cependant les

34 IDE'E DU SISTÈME
conséquences de cette Me-
taphisique , pour la Religion
& pour la Morale.



S E C T I O N III.

*Etranges conséquences de la
Metaphisique de Spinoza.*

SECT. III.

NOUS n'aurons pas la
peine de les tirer :
l'Auteur nous épargne ce tra-
vail: il les tire lui-même par-
tie dans sa Morale , partie
dans ses Lettres , & partie
dans ce Traité , qu'il apele
Philosophie politique.

Et 1. il infere que c'est un
abus que de considerer Dieu
comme un Legislatteur ou
comme un Souverain, qui fas-
se observer ses Loix à force

DE SPINOSA, &c. 35
de menaces & de promesses, SECT. III.
par la vûë des peines & des
récompenses. Egal abus que
le regarder Dieu comme
bienfaisant, comme juste,
comme misericordieux, &c.

En éfet l'Auteur raisonne
juste dans ses principes, car
toutes ces idées suposant que
Dieu & les hommes sont li-
bres, il est visible que *Spinoza*
leur aiant ôté également la
liberté, ces idées doivent s'é-
vanouïr & être retranchées
de la Morale.

Aussi ajoute-t-il que ce n'a
été que pour s'ajuster à la foi-
blesse de l'esprit humain &
à l'ignorance du vulgaire,
que JESUS-CHRIST &
les Prophètes ont représenté
Dieu sous ces idées, & pré-
crit des Loix & des comman-
demens de sa part : Mais que

38 IDE'E DU SISTÈME

SECT. III. gouvernement , nulle providence , mais que toutes choses échappent indifferemment de son sein , sans son aveu , & sans attendre ses ordres.

Sans mentir les hommes se trompent bien , de se croire si distinguez & si favorisez de Dieu , & de s'imaginer qu'il ait pour eux plus d'égards que pour les fourmis & pour les plantes. Que leurs actions de graces sont ridicules ! & que leur reconnoissance envers Dieu est stupide & insensée ! Ils ne lui sont pas plus redevables que les mulets & les bêtes de charge.

3. L'Auteur ne conclut pas simplement qu'il ne peut y avoir de miracles (ce mot pris dans l'usage commun , pour un événement contre l'ordre & les loix de la nature :) Il ne

se contente pas d'assurer que par les miracles, s'ils étoient possibles, on ne pourroit connaître ni l'essence, ni l'existence, ni la providence de Dieu; il soutient encore qu'on ne peut donner créance aux miracles, sans s'exposer à douter de tout, & à tomber dans l'Atheïsme.

On sera peut-être surpris de cette dernière conséquence; & en effet elle est doublement surprenante. 1. Il est surprenant que la créance aux miracles, conduise à l'Atheïsme. 2. Plus surprenant encore qu'un Athée donne des préservatifs contre l'Atheïsme. Mais on reviendra de cette double surprise, si l'on prend garde que Spinoza parle & raisonne juste dans ses principes : Car si l'ordre &

SECT. III. les loix de la nature ne font pas
 comme il le prétend , qu'on ne puisse
 nature de Dieu même , qu'on ne puisse
 ne suite nécessaire de son existence , il est visible qu'on
 peut admettre de miracles c'est-à-dire , d'effets contraires
 à l'ordre , & aux loix de la nature , sans croire que
 l'existence de Dieu peut être renversée & détruite , & par conséquent
 sans tomber dans l'athéisme. Mais comme le Dieu
 de la façon de Spinoza n'est qu'une machine , ou tout
 plus qu'une bête , si toutes les bêtes ont quelque chose
 de plus que la machine n'est pas fort à craindre
 renverser l'essence du Dieu , & de tomber dans cette
 espèce d'Athéisme. L'on doit craindre que de mécon-
 naître un Dieu tout sage & tout puissant

puissant, un Dieu plein de SECT. III
 liberté & maître absolu de
 son action & de ses ouvrages,
 parce que dans la vérité il
 n'y a qu'un tel être qui mé-
 rite justement le nom de Dieu.
 Et ainsi que Spinoza se fasse
 quel Dieu il lui plaira : que
 son Dieu n'ait nulle puissan-
 ce extraordinaire : qu'il ne
 puisse rien faire que ce qu'il
 fait, ou plutôt que ce qui lui
 échappe invinciblement. Pour
 moi je ne veux point de Dieu
 qui ne soit assez sage pour
 prescrire à chaque être une
 fin convenable, & assez li-
 bre & assez puissant pour con-
 duire chaque chose à sa fin :
 en un mot, je ne veux point de
 Dieu qui ne puisse faire tout
 ce qui lui plaira au Ciel & en
 la terre.

4. Spinoza infère que le

D

42 IDE'E DU SISTÈM

SECT. III. droit naturel sous lequel les hommes naissent , & lequel la plûpart vivent tend aussi loin que le fo de chaque individu : permet tout ce qu'on d & ce qu'on peut , & qu' défend que ce qu'on ne noît pas, & ce qu'on ne nullement obtenir.

Cela veut dire (comme s'explique lui-même) qu droit naturel n'interdit ni discorde ni la haine , ni colère , ni la fraude , ni de tout ce que l'apetit recherche; qu'on a un droit legitime sur toutes choses distinction , & qu'on peut user sans crime , si l'on les obtenir soit par force , par ruses, ou par prieres , qu'à tenir pour ennemi & conque s'oppose à nos c

DE SPINOSA , &c. 43
vitifés, & jufqu'à égorger in- SECT.III.
feremment père & mère ,
ères , fœurs , & générale-
ment tous ceux qui mettent
obftacle à nos deffeins.

Après cela ne faut-il pas
croire que voilà un droit na-
turel bien réglé , que cette
morale eft excellente, & que
la nature eft bien fage de
nous avoir donné un tel droit.
Il eft pourtant vrai que ces
paradoxes ne font que des fui-
vantes legitimes des principes de
Spinofa. Car après avoir dé-
voilé Dieu & les hommes
à toute liberté , & les avoir
laiffés agir à la façon des ma-
nifeftes , ce n'eft plus à la rai-
fon à régler le droit naturel,
mais à lui prefcrire des bornes :
mais à la cupidité & à la
conduite de la nature , c'eft-
à-dire à ces loix aveugles &

* Homi-
num jus na-
turale non
ratione, fed

44 IDÉE DU SISTÈME

SECT. III. temeraires, selon lesquelles il veut que toutes choses se fassent. Car c'est tout ce qu'il entend par le droit naturel : *b* & ainsi l'homme fait de plein droit tout ce qu'il fait par ces loix: *c* c'est à dire, en un mot, tout ce qu'il fait, puisqu'il ne peut rien faire qu'il ne soit machinalement déterminé par ces loix fatales.

b Per jus naturæ intelligo ipsas naturæ leges secundum quas omnia fiunt.

c Quidquid unusquisque homo ex legibus suæ naturæ agit, id summo naturæ jure agit. *Tract. polit. c. 2.*

Que si après cela, vous trouvez quelque chose d'absurde & de déréglé dans ce droit naturel, & dans ses suites, Spinoza vous répond froidement que *c'est que vous ne connoissez les choses qu'en partie, que la plupart des combinaisons de l'ordre de la nature vous sont inconnues, & que cependant vous voudriez ajuster toutes choses aux regles de voire foible raison, quoique dans la verité, ce qui lui paroît mau-*

DE SPINOSA, &c. 45
vais & déréglé ne le soit nulle- SECT. III.
ment par raport à l'ordre & aux Traët. Poi-
loix de la nature universelle, lit. cap. 2,
mais seulement par raport aux
loix de notre nature

Cependant comme il avouë qu'un tel droit pouroit avoir des suites fâcheuses, & que si chacun en usoit, il n'y auroit plus nulle sûreté dans la société civile, il dit qu'il a été nécessaire que nous conspirassions tous unanimement à nous défaire de notre droit naturel, pour le posséder en commun, & à renoncer à notre appetit, pour le soumettre à la puissance & aux Edits ou des Souverains, ou de quelques Magistrats, ou d'une Communauté dont nous sommes membres; & c'est-là dit-il, le fondement de la Monarchie, de l'Aristocratie,

Il ajoute que ce n'est que par ce renoncement de son droit, qu'on a commencé à conôître ce que c'est que Justice & Injustice, Peché, ou obéissance : que ces choses ne peuvent avoir lieu que dans un Empire : que hors de-là-sous l'état de nature, il n'y a nul peché, & que c'est en ce sens que saint Paul a dit qu'avant la Loi, c'est-à-dire sous la nature, les hommes ne sauroient pécher.

5. Et de-là il infere que ce n'est que par l'alliance que nous avons contractée avec Dieu, & par le transport que nous lui avons fait de notre droit naturel, que le droit Divin a commencé : mais qu'avant cela, nous pouvions sans peché haïr Dieu & le

DE SPINOSA, &c. 47
prochain , & nous revolter SECT. III.
contre ce Souverain être , la
nature dit-il , n'apprenant à
personne qu'on soit tenu de
lui obéir , & la raison même
n'en sachant rien.

Mais si cela est, les hommes
sont bien fots , s'il est vrai
qu'ils soient naturellement
impécables , de s'aler exposer
à devenir criminels en faisant
alliance avec Dieu.

D'ailleurs toute alliance
étant un traité dans lequel
par le moïen de certaines
conditions, & de certains en-
gagemens de part & d'autre,
ou tend à une certaine fin ; il
est visible que toute alliance
suppose que les traitans soient
capables d'agir pour une fin ,
& avec liberté. Si donc ni
Dieu ni les hommes n'ont au-
cune liberté , & s'ils sont in-

SECT. III. capables d'agir pour une fin, comme le prétend Spinoza, quelle alliance les hommes peuvent-ils contracter ou avec Dieu ou entr'eux ? la justice a manqué en cette occasion à Spinoza.

6. Il bannit absolument le peché, en quelque sens qu'on le prenne.

Car 1. s'il se prend pour la privation de la droiture & de la perfection dûë à un acte, il répond qu'il n'y a de privation que selon notre manière de penser, & nullement par rapport à Dieu & à la nature : parce qu'il ne convient pas plus de perfection aux choses que ce que Dieu leur en a donné, c'est-à-dire, que ce qui suit nécessairement de la nature Divine & des loix nécessaires & immuables de
cette

DE SPINOSA, &c. 49
cette nature: & qu'ainsi on ne SECT. III.
peut pas dire d'un aveugle,
par exemple, qu'il soit privé
de la vue, parce que la vûe
ne lui convient pas plus & ne
lui est pas plus dûë qu'à une
pierre.

2 Si le peché se prend pour
ce qui se fait contre les règles
de la raison, Spinosa répond
que l'homme par les loix de
la nature n'est nullement
obligé de se conduire par la
raison; qu'autrement tous les
hommes s'y conduiroient: les
loix de la nature n'étant que
les loix de Dieu même, qui
est nécessaire & immuable;
& qu'ainsi l'ignorant, le stu-
pide, l'insensé, le passionné
& l'emporté, ne sont pas plus
obligés de droit naturel à vi-
vre selon la raison, qu'un
homme acablé de maladie

SECT. III. est obligé d'avoir une parfaite fanté.

Sans mentir les hommes ont grand tort de s'appliquer avec tant de soin & de travail à reprimer leurs passions, à vivre selon les règles de raison ; c'est forcer la nature c'est s'opposer à ses loix, & s'opposer vainement, puisqu'elles sont inviolables ; c'est renoncer à son bonheur & rendre actuellement malheureux. C'est renoncer à son bonheur, parce que le plaisir de lui-même rend en quelque sorte heureux pour le tems auquel on le goûte, & que la plupart des passions sont accompagnées d'une espèce de douceur & de plaisir sur tout lorsqu'elles sont à l'abri des remords de conscience, & des reproches

DE SPINOSA, &c. 51
de la raison , comme elles le SECT. III.
doivent être dans le Siftême
de Spinoza : & c'est se rendre
actuellement malheureux ,
parce que la douleur & la pei-
ne rendent malheureux , &
que le travail de la resistance
aux passions est naturelle-
ment inseparable de la peine
& de la douleur.

3. Enfin si l'on prend le pe-
ché pour ce qui est oposé à la
volonté de Dieu : Spinoza
répond qu'il y a contradic-
tion , que quelque chose se
fasse contre la volonté de
Dieu ; parce que sa volonté
est indistiguée de son enten-
dement , son entendement
indistigué de sa nature , &
que tout ce qui se fait n'est
qu'une suite necessaire de cet-
te nature immuable.

Et ainsi les plus grands cri-

SECT. III. mes sont aussi agréables à Dieu que les meilleures actions, les scelerats que les gens de bien; ou plutôt, il n'y a ni crimes ni scelerats, parce que chacun n'est que ce que Dieu le fait être; que chacun a sa perfection proportionnée à son essence, & qu'enfin l'essence de chaque être & sa perfection ne sont que la même chose.

Aussi Spinoza ne fait-il nulle difficulté d'assurer que les Impies sont aussi bien la volonté de Dieu que les plus gens de bien.

N'est-ce pas là ouvrir la porte à toute sorte de désordres? & qui est ce qui fera difficulté de s'y abandonner, s'il croit le pouvoir faire impunément par rapport aux hommes?

Mais pardeffus toutes ces raisons d'exclure le peché ; Spinoza devoit encore ajoûter, conformément à son sentiment, que l'homme n'a nulle liberté : Car il est visible que sans liberté il ne peut y avoir ni peché ni mérite.

7. On voit encore que dans ces principes le peché originel, & la corruption de la nature ne sont que des fictions d'esprit. Et en éfet Spinoza dit sans façon, que le dessein qu'Adam prit de manger du fruit défendu, ne fut ni mauvais ni opposé à la volonté de Dieu. ^a

^a Voluntas Adami nec mala nec propriè loquendo contra Dei voluntatem erat.

Et pour la nature humaine, elle est incapable de corruption, parce qu'il ne lui convient que ce que Dieu lui donne en vertu des loix immuables de la nature universelle.

54 IDE'E DU SISTÈME

Sect. III.

b Naturæ
non tribuo
pulchritudi-
nem, defor-
mitatem,
ordinem,
neque con-
fusionem;
nam res non
nisi respec-
tivè ad
nostram
imaginatio-
nem pos-
sūt dici pul-
chræ, aut
deformes,
ordinatæ,
aut confu-
sæ.

c Dans la
21. de ses
lettres à M.
Oldembourg.

8. De là vient que Spino-
ne reconoit dans la nature
ni beauté ni laideur, ni or-
dre ni confusion, & qu'il di-
que ce n'est que par des tou-
d'imagination, qu'on lui
tribue ces qualitez. *b*

9 Il s'ensuit encore de-là
que nous n'avons nul beso-
d'un reparateur, ni d'un m-
diateur auprès de Dieu. Au-
si Spinosà assure-t il qu'il
n'est nullement necessai-
re à salut de conoitre J-
S U S - C H R I S T selon
chair; il se moque de
qu'on dit de sa Resurrection
& ajoute qu'il est aussi ri-
cule de dire que Dieu ait p-
la nature humaine, que
dire que le cercle ait pris
nature du quarré. *c*

10. Comme Spinosà ne
conoit ni mérite ni déme

DE SPINOSA, &c. 55
te ; il est visible qu'il ne doit SECT. III
admettre ni recompense , ni
supplice. Aussi regarde-t-il
comme des chansons tout ce
que la foi nous enseigne du
Paradis & de l'Enfer.

II. Cependant au milieu de
tout cela , il affecte un certain
langage capable d'éblouir &
de faire illusion. Il ne parle
que d'exercice de vertu , que
de loi de Dieu, que de conoif-
sance & d'amour de Dieu, que
de se sauver & de se perdre,
que de bonheur & de mal-
heur ; mais il faut voir le sens
qu'il donne à ces termes.

Il dit d'abord , qu'agir par
vertu , c'est agir selon les re-
gles de la raison . A s'en tenir
là, rien n'est plus specieux ; mais
si vous lui demandez ce que
c'est qu'agir selon la raison ;
il vous dira froidement que la

Sect. III. raison n'exige rien que ce qu'elle demande la nature : c'est-à-dire , que la raison & la nature demandent également qu'on *s'aime soi-même , qu'on cherche en tout son avantage qu'on ne travaille qu'à la conservation de son être propre , & qu'on ne desire rien que par rapport à la.* Ce sont ses termes.

Et ainsi agir par vertu, selon Spinoza , c'est agir selon les loix de sa propre nature ; ainsi dit-il nettement , que plus on travaille à sa propre conservation , & plus on cherche ses avantages & ses propres intérêts, plus on est vertueux.

Sans mentir voilà une vertu bien austère !

Est-il possible qu'il y ait des gens assez stupides & assez bêtards pour se laisser prendre

cette extravagante idée de SECT. III.

vertu ? Que l'on compare un peu avec cette monstrueuse idée , l'idée de la vertu Chrétienne , qui consiste à négliger ses propres intérêts , à s'oublier soi-même , à se renoncer soi-même à se sacrifier soi-même pour le service de Dieu & du prochain : & qu'on juge après cela , laquelle des deux mérite mieux le nom de vertu.

Cependant c'est cette brutale vertu que Spinoza prétend qui doit être recherchée pour elle-même : parce que selon lui , il n'y a rien hors d'elle qui nous puisse être plus avantageux qu'elle même ; le prix de la vertu , dit-il , est la vertu même : c'est-à-dire , que cette vertu qui à parler nettement , n'est que l'amour

58. I D'E'E DU SYSTEME
SECT. III. propre ; cette vertu , dis-j
est notre fin & notre souv
rain bien ; de sorte qu'à
conte , l'homme est à lui-m
me son souverain bien. I
bonne foi peut-on éprouv
autant de foibleſſes & de n
ſeres que nous en ſentons to
les jours , & donner dans ce
te extravagante pensée ?
n'est pas poſſible que Spino
n'en ait été éfraïé lui-mêm
& c'est aparemment à deſſe
de l'adoucir, qu'il nous va pa
ler de la loi Divine d'un a
un peu diferent.

Car il dit 1. que la *loi Divin*
est ce qui n'a pour objet qu
le ſouverain bien , qui conſ
ſte en la conoiſſance & en l'
mour de Dieu.

2. Que ſa plus grande re
compense est de l'acompli
c'est-à-dire , de conoître

DE SPINOSA, &c. 59

d'aimer Dieu de tout son cœur ; comme aussi les plus grands châtimens ne sont que la privation de cet amour, l'esclavage de la chair, la legereté & l'inconstance. SECT. III.

Un Catholique parleroit-il mieux que cela de la loi de Dieu ? & n'auroit-on pas sujet de prendre ces belles paroles de Spinosa pour une retractation formelle de ce qu'il nous vient de nous dire touchant la vertu ? Mais ne nous y trompons pas ; il peut bien changer de langage & affecter un air de piété : mais il ne change pas pour cela de sentimens ; & sous cet air apparent de piété , il couvre toujours les mêmes impiétez : Car enfin quand on vient à examiner , ce que c'est que cet amour de Dieu qu'il

60 I D E'E DU SISTÈME

SECT. III. fait tant valoir ; on trouve

a Hic amor junctus est omnibus corporis affectionibus, quibus omnibus fovetur.

b Qui se suosque affectus clare & distincte intelligit : Deum amat & eo magis, &c.

c Cum foveatur omnibus corporis affectionibus, metem maxime occupare debet. *Ethices Part. 5. Prop. 15. & 16.*

que cet amour est joint à toutes nos passions :^a que les passions servent à l'entretenir, que plus on conoît ses passions clairement & distinctement, plus on aime Dieu ;^b & que comme on n'est guères sans quelque passion, ou du moins que le corps n'est j'amaïs sans quelque alteration, & quelque changement ; on peut aussi toujours être dans l'amour actuel.

Et ainsi il n'est pas besoin de se faire beaucoup de mal à la tête pour accomplir la Loi de Dieu, & vivre dans l'amour actuel. Cet amour au sentiment de l'Auteur, nous est naturel & absolument nécessaire ; parce qu'il n'est nullement différent de la loi Divine : & que cette loi n'est que

DE SPINOSA, &c. 61
 l'ordre nécessaire & immuable. SECT. III.
 ble de la nature, auquel on
 ne peut manquer d'être con-
 forme. Voici les propres ter-
 mes de Spinosa. [Quant à la
 loi Divine qui nous est natu-
 relle, & dont le sommaire est
 d'aimer Dieu, elle s'appelle Loi
 dans le sens que les Philoso-
 phes ordinaires appellent loix
 les regles de la nature, sui-
 vant lesquelles toutes choses
 se font nécessairement : car
 l'amour de Dieu n'est point
 obéissance, mais une vertu
 inséparable de l'homme qui
 connoît véritablement Dieu.]

Que si vous lui objectez que
 cet amour de Dieu étant ne-
 cessaire, il ne peut être d'au-
 cun mérite ; il vous répond
 que soit qu'il aime Dieu li-
 brement ou nécessairement, il
 aime toujours Dieu & que.

* Sive
 Deum a-
 mem libere;
 sive ex ne-
 cessitate de-
 creti, Deum
 tamen a-
 mabo, &
 salvus ero,

C'est-à-dire, que selon Spinoza, il n'y a pas d'autre Paradis, ni d'autre Enfer, d'autre bonheur ou d'autre malheur, d'autre salut ou d'autre perte, que ce bizarre amour & que son défaut. Certainement si l'on est heureux à proportion du plaisir dont on jouit ; l'amour des biens sensibles donnant plus de plaisir que cette espèce d'amour de Dieu : il doit aussi rendre plus heureux : & ainsi ce seroit plutôt dans l'amour des biens sensibles qu'il faudroit avoir établi la beatitude ; & je ne doute point que si Spinoza rendoit aux hommes assez de liberté pour aimer ce qui leur plairoit le plus ; ils ne préférassent l'amour sensuel à l'amour de Dieu, & qu'ils n'ai-

DE SPINOSA, &c. 63
massent mieux se sauver, c'est SECT. III.
à dire, se rendre heureux,
avec cet amour, que de se
perdre, c'est-à-dire, se ren-
dre malheureux avec l'amour
de Dieu. Mais il n'est pas
même nécessaire pour cela,
que Spinoza rende aux hom-
mes la liberté qu'il leur a
ôtée; moins ils en auront,
plus le plaisir aura de pouvoir
de les entraîner, & en trou-
vant davantage dans l'amour
sensuel, que dans ce bizarre
amour de Dieu, ils ne sau-
roient manquer de se porter
à l'un plutôt qu'à l'autre; &
ainsi ce ne sera plus l'amour
de Dieu, comme le prétend
Spinoza, mais l'amour sen-
suel qui sera une vertu inse-
parable de l'homme.

11. Après la liberté que
Spinoza s'est donnée jusques

64 IDÉE DU SYSTÈME

SECT. III. ici, il ne faut pas s'attendre que la foi & la sainte Ecriture soient chez lui d'une grande autorité.

L'Ecriture, dit-il, n'est faite ni divine, qu'autant que les hommes s'en servent pour s'émouvoir à la piété, ce qui est commun à tout autre Livre de devotion. Il ajouta que son unique but est de nous enseigner l'obéissance à Dieu, & qu'ainsi les autres spéculations qui ne visent pas directement là, soit qu'elle aient Dieu, ou les créatures pour objet, ne regardent point l'Ecriture: & que par conséquent il faut les retrancher de la Religion.

Cela s'appelle en un mot qu'on ne doit pas avoir plus d'égard pour l'Ecriture, que pour l'Alcoran. Pour la Foi,
il

DE SPINOSA, &c. 65
il dit, que *ce n'est autre chose* SECT. III.
que d'avoir certains sentimens
de Dieu, dont la conoissance nous
porte indispensablement à lui
obéir

[D'où il s'ensuit , *conti-*
nuë-t-il , que la Foi ne re-
quiert pas tant la verité que
la piété : c'est-à-dire , que ce
qui sert à nous porter à l'obéïf-
sance ; quoique la plûpart de
ses dogmes n'aient pas seule-
ment l'ombre de la verité.]

Enfin , il conclut [qu'il est
libre à chacun d'acomoder à
sa portée les dogmes de la
Foi , pourvû qu'on n'en tire
pas de consequences contrai-
res à l'obéïssance qu'on doit à
Dieu.]

Il semble à entendre Spi-
nosa qu'il n'ait rien de plus
cher que cette bienheureuse
obéïssance ; & si d'une main

SECT. III. il renverse toute la Religi
& toute la Morale , par ta
de dogmes impies que ne
avons rapportés ; il paroît
relever de l'autre par le zé
qu'il témoigne pour l'obé
sance.

Mais qu'on ne s'y trom
pas : l'obéissance selon
n'est que pour le vulgair
c'est-à-dire pour les gens gr
fiers & stupides , & non
pour les personnes éclairées ,
savent que les decrets de Dieu
sont point des loix faites à plaisir
mais des veritez éternelles qui
velopent une nécessité inévitable
Ces sont ses termes. Il ajo
qu'il est aussi nécessaire , q
ce qui est commandé par
loix , arrive, qu'il est necess
re qu'un Triangle ait tro
angles : & que ce qui est cor
mandé par les loix , ne dépei

DE SPINOSA, &c. 67
pas plus de nous ni de nôtre Sect. III.
volonté, qu'il en dépend de
faire changer les decrets de
Dieu par nos prieres ; &
qu'ainfi les Commandemens
de Dieu, ne nous obligent que
tandis que nous en ignorons
la cause : mais que dès que
nous la conoifsons, ils cessent
d'être commandemens, &
qu'à lors nous ne les regardons
plus que comme des veritez
éternelles.

De sorte qu'au conte de
Spinosa, la Foi, l'Ecriture,
les Commandemens, l'Obeif-
fance, & les Prieres ne sont
nullement pour les habiles,
mais pour *les gens grossiers &
stupides, qui ont besoin de ces mi-
serables secours pour s'exciter à la
vertu.* Ce sont ses propres pa-
roles.

13. De ce même principe,

SECT. III. que *par l'Ecriture & la Foi*, Dieu ne demande que l'obeissance, Spinoza infere 1. que le Culte exterieur n'est nullement agreable à Dieu par lui-même, & qu'il ne lui importe pas de quel Culte exterieur on se sert, ni quels sentimens on a de la Religion, de son Culte, & de Dieu même.

2. Qu'on ne peut avoir de sentiment sur tout cela, qui ne soit agreable à Dieu, & que les Magistrats ne doivent souffrir & même agreer; pourvu que par ces sentimens, on ne se trouve pas éloigné de l'exercice de la vertu & de l'obeissance.

3. Que les Juifs n'ont pas été plus agreables à Dieu par leur Culte & leurs ceremonies que les Gentils; & que ceux-ci ont été parfaitement égaux à ceux

là, dans l'exercice de la vertu, SECT. III.
 & dans tous les moïens de de-
 venir heureux.

4. Que les ceremonies, celles-même du Nouveau Testament, comme le Baptême, la Cène, les Fêtes, les Prières, &c. n'ont été établies que comme des signes de l'Eglise universelle, & non pas comme choses qui importent à la beatitude, ni qui contiennent rien de saint, de sorte que celui qui mène une vie solitaire, n'y est nullement obligé. Ce sont ses propres termes.

Peut-on mieux se déclarer pour l'indifference des Religions; ou plutôt pour le renversement de toute Religion: mais il le va faire encor plus précisément dans la dernière consequence qu'il va tirer.

SECT. III. 14. Car il conclut (ce qui paroît avoir été le but principal de tout son Sistème) 1. que c'est aux Magistrats à prescrire la forme du Culte, dont on doit servir Dieu. 2. qu'ils doivent permettre à leurs Citoyens d'avoir quels sentimens il leur plaît sur la Divinité & sur la Religion, & de parler & se conduire selon ces sentimens, même quant au Culte extérieur : toujours néanmoins avec cette condition que ces sentimens ne les détourneront pas de l'exercice de la vertu & de l'obéissance.

Sans mentir, le Dieu de Spinoza est un Dieu fort commode, & peu jaloux de sa gloire & de son Culte. Prenez ce Dieu pour tout ce qu'il vous plaira, pour le feu, pour

le Soleil , pour une Planette , SECT. III.
pour une Bête , pour une Plan-
te , pour une Pierre : Figurez-
vous , si vous voulez , que ce
Dieu se transforme successive-
ment de Pierre en Plante , de
Plante en Bête , de Bête en
Planette , de Planette en Feu ,
en Soleil : déferez , si bon vous
semble , à tout ce qu'il y a de
crapaux & de grenouilles , les
honneurs de la divinité ; éta-
blissez votre Culte dans quel-
le posture & dans quelle gri-
mace il vous plaira : faites-le
consister à voltiger , à danser
sur la corde , à jouer des go-
blets ; abandonnez-vous en-
fin , en l'honneur de votre
Dieu , aux actions les plus in-
fames & les plus honteuses ;
pouvâ qu'avec cela , vous
conserviez l'extravagante
obeïssance de Spinosa & son

SECT. III. impertinent exercice de vertu , c'est-à dire pourvû que vous travaillez courageusement à vôtre conservation , à vôtre établissement & à la défense de vos Interests (car c'est ce qui s'appelle exercice de vertu , dans le Dictionnaire de Spinoza) vous êtes juste ; saint , agréable aux yeux du Dieu de Spinoza , & enfin vous faites admirablement vôtre salut.

Y eût-il jamais , depuis que le monde est monde , & dans les plus épaisses ténèbres du Paganisme , une pareille chimere & un semblable phantôme de Religion ? & est-il possible que Spinoza lui-même qui se croïoit seul éclairé , seul Philosophe , & à qui tout le genre humain faisoit pitié à cause de son aveuglement ,
n'ait

DE SPINOSA, &c. 73
n'ait point été frappé de tant Sect.IV.
d'absurdes impietez que son
imagination lui fournissoit ?

Quoi que c'en soit, il est glo-
rieux à la veritable Religion,
de ne pouvoir être combatuë
que par de pareilles extrava-
gances.



SECTION IV.

*Dessein des Traitez contre
Spinosa.*

VOilà une légère idée
des erreurs de Spinosa,
& des horribles excez où elles
conduisent.

Il pouroit paroître , après
cela , qu'il ne seroit pas fort
nécessaire de refuter ces er-
reurs , & je ne doute pas que

74 IDE'E DU SISTÈME

- **SECT. IV.** toutes les personnes raisonnables ne les jugent suffisamment refutées par la seule impiété de leurs conséquences ; n'étant pas possible que des vérités puissent enfanter de si terribles monstres : mais comme tout le monde n'est pas raisonnable , & qu'en matière de Religion , il n'est point d'extravagances qui ne trouvent des Partisans , sur tout si elles favorisent la corruption du cœur , comme font celles de Spinoza ; il n'est pas à propos d'abandonner le soin de leur refutation au jugement de tout le monde , ni de s'en fier indifféremment à la conscience , & à la probité des particuliers.

D'ailleurs il est remarquable que quoique Spinoza ne soit pas original en tout , &

DE SPINOSA, &c. 75
que la plûpart de ses erreurs Sect. IV.
aïant autrefois tenté de paroître , ne se soient attiré que le mépris & l'indignation du monde ; elles ont néanmoins dans le Nouveau Siftême , un tour de nouveauté , & un certain air d'enchainement , qui diminuë beaucoup l'horreur que la nature même y a attaché.

Il est vrai que bien des gens avant Spinosa , ont crû qu'il n'y avoit rien de contingent dans la nature , que tout y étoit nécessaire , & que tout y arivoit par une inévitable nécessité.

Il s'en est trouvé qui ont ôté la liberté , je ne dis pas simplement à l'homme , mais à Dieu même & qui l'ont fait agir à la façon des machines.

SECT. IV. Enfin pour ne pas pousser plus loin cette induction, on en a vû qui ont mis une distinction réelle entre ses atributs. D'autres l'ont conçu comme quelque chose de réellement & d'infiniment étendu : & d'autres enfin ont fait de ce Dieu un grand animal, & un composé formel : ou plutôt un amas monstrueux de tous les êtres.

Mais personne, que je sache, n'a jamais fait de ces erreurs & de tant d'autres semblables, un corps de doctrine & un Sistème suivi, comme a fait Spinoza. On trouve ces erreurs répandûës çà-&-là chez divers Auteurs : mais sans ordre, sans methode, sans suite, & d'une maniere disloquée, *tanquam scopa dissoluta* ; au lieu qu'ici il paroît

une metode , une suite , & un **SECT IV.**
 enchainement capable d'é-
 blouir & de surprendre ceux
 qui ne le regarderont que su-
 perficiellement. De sorte que
 si ces extravagances ont eu
 peu de crédit tant qu'elles
 n'ont paru que détachées , il
 seroit à craindre que la liaison
 aparente qu'on leur donne ici
 avec des principes incontestables , ne leur fît faire fortune,
 sur tout auprès des gens qui a-
 vec des inclinations extrême-
 ment corompûës , se piquent
 de force d'esprit, & font consi-
 stér cette force à se mettre au
 dessus de toute Religion.

On est prévenu que le cara-
 ctère d'un bon Siftême est l'en-
 chaînément de toutes ses par-
 ties , & leur dépendance d'un
 petit nombre de Notions &
 de principes. On sait que



SECT. IV. les veritez sont tres-propres à se soutenir , ou plutôt à s'entretenir & à se lier mutuellement : au lieu que les faussetez & les erreurs se détachent, se dementent , & se détruisent d'elles-mêmes : & ainsi il se trouvera des gens qui auront peine à regarder comme des erreurs, ce qui a pû conspirer à former un corps de doctrine & un Sistème aparemment si lié.

Ajoutez que ces erreurs flantant extrêmement le penchant qu'on a pour le libertinage, il est à craindre que le cœur ne se mettant de la partie, ne serve à seduire l'esprit, & ne le porte à regarder comme vrai, ce que la corruption lui fait souhaiter qui soit vrai.

Assez de gens souhaite-

Dieu, pour se laisser persuader agreablement, que s'il y en a un, il est pour eux, comme s'il n'étoit point : qu'il n'est pas vengeur des crimes : qu'il n'a point de providence : qu'il ne prend nul soin des choses humaines : qu'il n'est point l'arbitre de nos destinées : qu'il n'a sur nous nuls desseins : qu'il ne nous destine à aucune fin, & que quoique nous fassions pour lui plaire, & pour devenir gens de bien, il ne nous peut faire autres que ce que nous sommes par la force de nôtre étoile, & par la nécessité de nôtre nature.

Assez de libertins cherchent des excuses dans leurs desordres & dans leurs pechez, pour être ravis qu'on les assure que s'ils font mal, c'est

SECT. IV. qu'ils ne peuvent faire autrement : qu'ils n'ont, non plus que Dieu, nulle liberté : qu'ils n'agissent non plus que lui, que par la nécessité de la nature, & que lui & eux sont emportez, dans tout ce qu'ils font, par une fatalité inévitable. Flatez de la fausse douceur de ces rêveries, ils s'y abandoneront avec plaisir, & se persuaderont aisément que la suite & la liaison qu'elles paroissent avoir dans le Sistème de Spinoza, ne peut-être l'effet, ni du hazard, ni du caprice, ni de l'impiété.

C'est la vûë de ces suites funestes, que ce Sistème pourroit avoir, qui a fait penser qu'il ne seroit pas inutile, du moins à quelques esprits, d'essayer de le forcer & de le détruire. Dans ce dessein, on a

du moins cet avantage, que si la liaison de ses parties fait sa force, elle fait aussi sa foiblesse; en ce qu'il suffit d'en détacher une, pour renverser toutes les autres: de sorte que l'on peut dire que le détachement d'une seule partie, est ce point fixe d'Archimede, d'où l'on peut ébranler tout le nouveau monde de Spinosa.

SECT. IV.

Aussi n'est-ce que par cette voie que j'avois d'abord entrepris de l'ataquer. Car il faut remarquer qu'un Siftême peut être combatu de deux manieres: ou par la matière, ou par la forme: c'est-à-dire ou en refutant chaque proposition en particulier, ou en forçant la liaison & l'enchaînement qu'elles ont entr'elles. Ce n'est donc que de cette seconde maniere que j'avois entrepris

d'ataquer le Sistème de Spinoza : parce que ce n'est guere que par là, que je le crois capable d'éblouir ; & que la matière, c'est-à-dire, les propositions extravagantes & impies dont il est composé, ont déjà été pour la plûpart, cent fois refutées séparément. Ce n'est pas que je ne prétendisse leur donner aussi en passant quelque ataqe directe : mais mon dessein principal n'étoit que de rompre la liaison qu'elles paroissent avoir dans ce Sistème, avec les premieres notions & les idées primitives. En un mot, je ne m'étois d'abord proposé que de me servir de la metode geometrique pour le combattre ; non seulement parce que c'est celle dont il s'est servi pour élever son édifice ; mais aussi parce

u'elle est la plus exacte & la SECT. IV.
moins exposée aux chicane-
es & aux faux-fuïans.

Cependant comme on a fait
reflexion que bien des gens
qui ne sont point capables de
suivre cette metode , pou-
voient bien néanmoins par une
scrette corruption de cœur,
trouver quelque goût dans les
erreurs de cet impie : on a crû
qu'il étoit à propos de les refu-
ser aussi par la metode com-
mune, & d'une manière moins
sèche, & plus proportionnée à la
portée ordinaire des esprits.

On s'est d'autant plus vo-
lontiers engagé dans ce des-
sein, que l'on a crû n'avoir be-
soin , pour son execution, que
de quelques reflexions sur ce
que l'on a établi touchant la
nature de l'homme , dans le
second traité du Livre de la

La grande source, je n'ai pas simplement des erreurs du Système de Spinoza, aussi de tous les nouveaux systèmes de Religion: c'est le dégoût, le dégoût, & l'aversion qu'on a de la morale chrétienne: une morale qui s'oppose aux penchans les plus naturels, qui tient tous les sens sous une sévère discipline: qui préconise l'éloignement des honneurs, des plaisirs, des richesses, ne recommande que les privations & le renoncement à toutes choses, & à soi-même. Une telle morale, dis-je, ne peut plaire naturellement au cœur humain; c'est un remède insupportable qu'il faut secourir à quelque prix que ce soit pour cela, s'il n'y a qu'à souffrir insolemment, que c

DE SPINOSA, &c. 85
été que la politique qui a en- SECT. IV.
fanté les Régles & les Loix de
cette Morale, & que ce n'est
que la crainte & la superstition
qui s'en fait des devoirs
& des assujettissemens; on ne
s'en fera pas une affaire.

Mais comme cette thèse ne
seroit nullement soutenable,
si on laissoit subsister les idées
communes de la nature de
Dieu, & de celle de l'homme;
il faut commencer par
les renverser: il faut ôter à
Dieu & à l'homme la sagesse
& la liberté, & quand on les
aura bien enchaînez & bien
aveuglez l'un & l'autre; il se-
ra aisé après cela, d'ôter au
premier le sage gouverne-
ment de l'Univers, & cette
Providence qui descend dans
de si grands détails, & qui est
si incomode à l'amour pro-

SECT. IV. pre ; & plus aisé encore d'affranchir le second de tous ces devoirs si fâcheux , de toutes ces loix si gênantes , en un mot de toutes ces assiduez & ces contraintes si insupportables.

Qu'on y prenne garde ; qu'on sonde un peu les desseins des Impies & de tous les inventeurs de nouveaux Sistèmes de Religion ; & l'on trouvera que c'est là leur unique fin & tout leur but. Vous leur alleguez en faveur de la Morale Chrétienne , la Revelation , la Foi , la Mission d'un Homme - Dieu.

A tout cela , ils oposent la raison ; & comme plus ancienne , ils prétendent que rien ne peut prescrire contre elle. C'est par elle qu'ils se défendent ; & c'est par elle

qu'ils attaquent. Ce seroit SECT. IV.
donc , ce me semble , avoir
renversé toutes leurs préten-
tions: ce seroit avoir sapé, par
les fondemens, tous leurs Si-
stêmes, que de leur avoir fait
voir que les pures lumières de
la raison tirent de la conoîs-
sance de la nature de l'hom-
me , les mêmes règles des
mœurs; & nous prescrivrent les
mêmes devoirs , les mêmes
assiduez, & les mêmes con-
traintes que la Morale Chré-
tienne ; qu'ainsi c'est en vain
qu'ils prétendent se mettre
au large en renonçant à la
Religion qui enseigne cette
Morale ; & qu'enfin on ne
gagne rien à ne vouloir pas
être Chrétien. C'est donc
ce que l'on va essaier de fai-
re , avant que de passer à la
methode géométrique , & l'on

88 I D E'E DU S I S T È M E

SECT. IV. divisera ce Traité en trois Chapitres.

Dans le 1. on traitera des devoirs qui naissent de la distinction de l'esprit & du corps; de la justesse de leur union; & de la capacité qu'a l'esprit de connoître & d'aimer.

Dans le 2. on touchera les devoirs qui resultent de l'excellence, & de la supériorité de l'esprit au dessus du corps.

Dans le 3. on développera les devoirs qui coulent naturellement de l'immortalité de l'ame.

Et parce que les principales erreurs de Spinoza se trouvent nécessairement liées à toute cette matière; on les réfutera, comme en chemin faisant, à mesure qu'elles se présenteront.

Et ainsi, non seulement les
inre-

DE SPINOSA, &c. 89
incredules & les libertins SECT. IV.
pouront se détromper de la
secrète confiance qu'ils ont
dans les idées de cet Impie,
& dans tous les autres faux
Sistêmes, dont on les berce
tous les jours. Les Fidèles mê-
mes trouveront dans ce qu'on
va dire, la solide consolation
de voir soutenir par la raison
& par la nature, une Morale
qu'ils ont déjà reçûë sur la pa-
role de J E S U S - C H R I S T ;
ce qui ne sera pas inutile à
rassurer ceux que les épines
de cette Morale pouroient
faire chanceler; à fortifier les
plus fermes; à leur faciliter,
avec la grace de J E S U S -
C H R I S T, la pratique de
leurs devoirs; & à leur don-
ner le moïen d'appliquer avec
plus de conoissance de cau-
se, & plus de succez, les re-
H

SECT. IV. médés convenables à leurs maux. Enfin ils conoîtront par là , que les préceptes & les conseils de l'Evangile , tout sévères qu'ils paroissent , sont des remèdes absolument nécessaires à nos maux. Qu'ils ne pouvoient être prescrits avec plus de justesse & de sagesse. Que JESUS-CHRIST nôtre divin medecin a parfaitement connu notre maladie , & la corruption de notre nature ; & que de toutes les études, nulle ne nous doit être plus précieuse que celle de l'Evangile , & la conoissance de nous mêmes , puisqu'on y découvre nos maux & leurs remèdes.

C'est donc 1. par là qu'on ataquera le Sistême de Spinoza.

2. On le combatra ensuite

DE SPINOSA, &c. 91
par la Methode geometrique. SECT. IV.

3. On refutera ses ereurs en particulier , sur la possibilité de l'Incarnation , & sur celle des miracles.

4. On terminera ces Traitez par le parallèle de la Religion & de la Morale de Spinoza, avec la Religion & la Morale de JESUS-CHRIST, & même avec les pures lumières de la raison, pour porter les libertins à prendre le plus sûr parti.

5. Enfin on ajoutera un second parallèle des principes de Spinoza , avec ceux de M. Descartes.



L'ATHEISME

RENVERSE¹.

TRAITE' PREMIER.

Refutation des erreurs de
Spinosa par la Methode
commune.

O U

*La pure raison fait trouver dans la
connoissance de la nature de l'hom-
me , l'écueil du Spinosisme , & la
source des mêmes devoirs que ceux
de la Morale Chrétienne.*



Il est bon de com-
mencer ce traité par
avertir que quel-
ques esprits pourront
bien trouver à redire à quel-
ques détails que je fais des usa-

H iij

94 CONOISS. DE L'HOM.
ges des diverses parties du
corps humain, les regardant
comme trop connus, &
les traiter de pueriles & de
badins; à quoi bon, s'écrie-
ront-ils, nous venir dire que
les dents ont été faites pour
manger, & la langue pour
parler? Qui est-ce qui ignore
cela, & qui ne le fait pas par
une longue expérience? L'i-
magination des petits esprits
toujours railleuse, trouvera
bien à s'égaier en ces en-
droits. Mais j'espère que les
esprits judicieux en jugeront
tout autrement; que rien de
ce qui sert à faire remarquer
les fins & la sagesse du Sou-
verain Artisan de notre être,
ne leur paroîtra indigne de
leur application; & que com-
me cette Sagesse est du moins
aussi admirable dans l'aiguil-

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 95
lon qu'elle a donné aux mou-
ches, & dans les trompes de
celles qu'on nomme *Consigns*,
que dans l'arengement & le
mouvement des plus grands
corps de l'Univers ; il n'y a
pas une des traces de cette
Sageſſe , pour petite qu'elle
paroisse, qui ne soit adorable,
dès qu'elle sert à nous faire
conôître la nature de notre
Dieu, & à confondre ceux qui
osent la défigurer. Qui ne fait
pas, dit-on, que les dents sont
faites pour manger , & la lan-
gue pour parler ? Et moi je
demande qui est - ce qui fait
combien de parties concou-
rent à l'action de parler , ou
de manger ; en quoi consiste
l'action de ces parties , quels
sont leurs mouvemens , quel
en est le directeur & la justesse
des rapports de ces instrumens

96 CONOIS. DE L'HOM.

avec leurs effets ? De mille qui mangent & qui parlent le mieux , il n'y a en pas dix qui sachent un peu tout cela ; il n'y en a pas quatre qui y aient jamais fait reflexion. Mais, dira-t-on , quel besoin de savoir toutes ces circonstances ? nul , lorsqu'on ne veut faire de ces organes que l'usage qu'en font les bêtes : mais quand on veut y découvrir des preuves d'une sagesse infinie , que les libertins nous contestent , ou se mettre en état, pour son édification particulière , d'admirer & d'adorer cette Sagesse ; on ne peut trop s'instruire de ces détails. Qu'on nous les permette donc à ces fins, & que ceux qui n'en ont pas besoin , ou qui s'en trouveront incommodés les passent.

CHAP.

CHAPITRE PREMIER.

Veritez, & devoirs qui naissent de la distinction de l'esprit & du corps, de la justesse de leur union, & de la capacité qu'a l'esprit de connoître & d'aimer.

Où l'on prouve l'existence d'un Dieu infiniment sage, sa liberté, & celle de l'homme; que celui-ci est capable de louange & de blâme, de mérite & de démerite: que sa nature est corrompue, & qu'indépendamment de tout établissement humain, il y a du juste & de l'injuste du bien & du mal moral, de l'ordre & du desordre, &c.

L.

IL n'est pas besoin de s'en- Chap. L.
tre long-tems étudié soi-

I

98 CONOIS. DE L'HOM.

CHAP. I. même pour reconnoître que

L'homme
est compo-
posé de
deux Êtres.

l'être de l'homme n'est pas simple : mais qu'il est double, & composé de deux êtres : car comme les actions & les effets sont les caractères des êtres ; on aura dû remarquer en soi tant d'actions si différentes, & si opposées, qu'il n'aura pas été difficile d'en inferer que leurs principes ne le sont pas moins ; & ainsi l'on n'aura pas simplement reconnu qu'on est composé d'un être pensant, & d'un être étendu : on aura encore trouvé une si extrême difference de l'un à l'autre, que non seulement ils peuvent être concûs l'un sans l'autre, & avec exclusion l'un de l'autre ; mais même qu'ils peuvent être parfaitement séparés. Si donc ces

ECUEN DU SPIN. Tr. I. 99 é- CHAP. I.
 eux Etres si differents
 nient des substances : il n'en
 idroit pas davantage pour
 iverfer tout le Systeme de
 noia ; puisqu'il ne le fon-
 ue sur l'extravagante pré-
 ion, qu'il n'y a dans le
 le qu'une substance, &
 ne peut y en avoir plu-

I I.

en n'est plus facile que Ces deux
 onces que l'Etre Etres sont
 & l'Etre étendu dont deux sub-
 est composé, sont stances.

substances, &
 manières d'être
 ir cela que
 finitions qu
 de l'une &
 caractère de
 lon lui
 ague

La seul
 & pour
 l'œuvre
 est l'edifi-
 de Spr-
 noia.

à
 le
 nd
 vis-

CHAP. I. rapport à quoi que ce soit sans penser à nul autre être , sans le secours de l'idée d'aucune autre chose. Et le caractère de la manière d'être , est de ne pouvoir être conçu sans penser , du moins indirectement , à l'être dont elle est manière , ni sans le secours de son idée. Or l'Etre pensant peut si bien être conçu seul , sans rapport à quoi que ce soit , sans penser à nul autre être , & sans le secours d'aucune autre idée ; que l'on peut même feindre , que tous les autres sont impossibles ; sans altérer l'idée que l'on a de soi-même , comme d'un Etre pensant. L'on peut de même concevoir l'Etre étendu sans penser à nul autre Etre , & sans le secours de l'idée d'aucune autre chose. Il

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 101
 ne faut qu'un moment de **CHAP. R**
 réflexion pour s'en assurer. Il est donc
 L'Etre pensant & l'Etre étendu faux qu'il
 du sont donc deux vraies sub- n'y ait dans
 stances, tres-diferentes l'une le monde
 de l'autre ; & par consequent qu'une sub-
 stance.
 il est de la dernière fausseté
 qu'il n'y en ait qu'une dans
 l'Univers.

I I I.

De la ruïne de ce seul fon-
 dement, il est visible que tout
 l'édifice de Spinoza doit, pour
 ainsi dire, craquer & crouler, **Cela seul**
 puisqu'il ne porte que là-des- **suffit pour**
 sus : mais il recevra bien d'au- **renverser**
 tres secousses dans ses diver- **tout l'édifi-**
 ses parties, pour peu que l'on **ce de Spi-**
 fasse de réflexion sur ce qu'on **noza.**
 a découvert de la nature de
 l'homme, dans le second
 Traité du Livre *de la conois-*
sance de soi-même.

102 CONOIS. DE L'HOM.
CHAP. I. I V.

L'homme n'est point par lui-même : il est si peu capable de s'être donné l'être, qu'il ne se sent pas même assez de force pour pouvoir se le conserver quelques momens, ni s'assurer de son existence du jour au lendemain. C'est-là une vérité qui est tout ensemble de fait & de sentiment:

V.

De-là il est visible que l'homme doit reconnoître un auteur de son Etre, & mettre tous ses soins à le chercher : car l'Etre étant le premier de tous les biens & le fondement de tous ceux que l'on peut posséder; la raison dicte qu'on ne peut pas être sans dé-

Il doit donc s'appliquer à chercher quel est son Auteur.

ÉCUEIL DU SPIN. Tr. I. 103
voirs essentiels envers celui **CHAP. I.**
de qui l'on tient cet Etre ; ni
qu'on ne peut par conséquent
les violer sans crime.

V I.

Mais pour peu que l'homme se soit étudié lui-même, il ne peut guères s'égarer dans la recherche de son Auteur. Composé d'un Etre pensant & d'un Etre étendu : si peu qu'il ait remarqué d'une part l'extrême différence qu'il y a entr'eux, & les grands espaces qui les séparent naturellement ; & de l'autre la perfection de leur alliance, & la justesse de leurs rapports ; Il jugera bien-tôt que leur union ne peut être ni l'effet du hazard, ni une suite de leurs penchans naturels, ni l'ouvra-

L'union des deux Etres, dont il est composé, lui doit persuader que son Auteur est une intelligence infiniment puissante & sage.

CHAP. I. Ce d'une nature aveugle & corporelle, ni même celui d'une intelligence bornée & finie: mais qu'il faut que ce soit le chef-d'œuvre d'une intelligence infinie; je veux dire infiniment puissante, infiniment sage, & infiniment supérieure à l'Etre pensant & à l'Etre étendu.

Infiniment puissante, pour rapprocher des Etres qui sont dans une si énorme distance l'un de l'autre; pour surmonter l'extrême opposition de leurs natures, & établir une parfaite société entre deux substances naturellement incompatibles.

Infiniment sage pour découvrir les moïens d'établir une espèce de communauté ou de communion entre ces deux Etres; pour en inventer &

ÉCUEIL DU SPIN. Tr. I. 105
établir les Loix : Infiniment CHAP. I.
sage & pénétrante , pour les
observer ponctuellement ; je
veux dire pour favoir , dans
tous les momens de la vie des
hommes, tous les changemens
qui arrivent à l'une ou à l'autre
de ces deux substances ,
afin d'en produire sur le
champ , de reciproques & de
convenables dans sa compa-
gne , en consequence de ces
Loix.

Infiniment supérieure à l'E-
tre pensant , & à l'Etre éten-
du , pour agir ainsi absolu-
ment dans l'un & dans l'autre , & les modifier tous les
jours en mille manières diffe-
rentes.

V I I.

Mais qu'est-ce qu'une in-
telligence infiniment puissan-
telligence.

CHAP. I. te , infiniment sage , infiniment
 infiniment sage & puissant
 sage & puissant , ne
 peut être
 que Dieu. ment supérieure à l'Etre pen-
 sant & à l'Etre étendu ; si ce
 n'est Dieu ? L'homme donc
 sans sortir de la sphère de son
 Etre , trouve une preuve in-
 vincible de l'existence de son
 Dieu, Auteur de cet Etre ; &
 que ce Dieu doit être infiniment
 sage , infiniment puissant
 , &c. de sorte que cette
 proposition *Je suis , donc il y a
 un Dieu infiniment sage* ; ne doit
 pas paroître moins évidente
 à chaque homme en particu-
 lier , que celle-ci d'ailleurs
 si célèbre : *je pense donc je suis.*

VIII.

Mais ce n'est pas l'unique
 preuve que l'homme sans sor-
 tir de lui-même , trouve de
 l'existence d'un Dieu infini-
 ment sage , & infiniment li-
 L'être de
 l'homme
 fournit plu-

bre. Il y en a tant & de si for- CHAP. I.
 tes dans toutes les parties de l'homme, qu'il faut bien que
 Spinoza, cet extravagant mé-
 ditatif, ne soit jamais rentré
 une seule bonne fois en lui-
 même; autrement il se seroit
 bien gardé d'ôter à Dieu sa
 sagesse & sa liberté, comme
 il a fait. Mais comme ce point
 est capital contre cet impie il
 faut le faire voir avec quel-
 qu'étendue.

siieurs preu-
 ves de l'exi-
 stance d'un
 Dieu infi-
 niment sa-
 ge & libre.

I X.

En quoi consiste la sagesse ?
 n'est-ce pas dans la justesse
 des rapports qui se trouvent
 entre la fin & les voies ou les
 moïens d'exécution ? En quoi
 consiste la liberté ? n'est-ce
 pas dans le juste choix de ces
 moïens ? Qu'on examine donc
 sur cela les divers organes
 du corps humain, & que l'on

Idee de la
 sagesse, &
 de la liber-
 té.

CHAP. I. voïe si l'on pourra se défendre d'y reconnoître mille traces sensibles de ce juste choix, & de la justesse de ces rapports, & par consequent mille éfets de liberté & de sagesse.

X.

Combien
Pune &
l'autre pa-
roissent
dans l'orga-
ne de la
bouche &
des parties
qui servent
à l'action
de manger.

Et pour commencer par l'organe de la bouche, est-ce sans dessein & sans fin, qu'il s'y trouve de deux sortes de dents; les unes propres à trancher, & les autres propres à écraser? N'est-ce pas visiblement, parce qu'entre les alimens dont l'homme se nourrit; il y en a qu'il ne pourroit transmettre à l'estomach avec les préparations nécessaires, s'il ne les avoit auparavant coupées par petits morceaux, comme la viande; ou écrasées & presque pulve-

risées , comme les noix , les **CHAP. I.**
noisettes , la croute de pain ?
& n'est-ce pas dans le même
dessein que les dents tran-
chantes ont été placées au
devant de la bouche , & les
autres dans le fond ? Se pou-
voit-il rien de plus juste par
rapport à cette fin ; & pour
empêcher que les petites par-
ties des alimens écrasés ne
s'échappassent facilement de
la bouche , comme il auroit
été inévitable , si les dents
destinées à écraser avoient
été placées audevant.

Deux for-
tes de dents.

X L

Est-ce par hazard , ou sui-
vant les loix d'une nature a-
veugle , comme le préten-
dent nos Impies , qu'outre
les dents , on trouve dans la

De la lan-
gue & de
ses usages.

CHAP. I. bouche, une langue : c'est-à-dire une petite palète ou une petite main si propre à toutes sortes de mouvemens & d'inflexions ? Il est incroïable combien ce seul petit instrument, marque de desseins & de sagesse dans l'Auteur de notre Etre : car à ne parler encore que de l'action de manger ; de quoi auroit servi d'avoir les deux sortes de dents que nous venons de marquer, s'il n'y avoit eu dans la bouche une petite main fort active & fort mobile, & toute propre à ramasser par ses diverses inflexions & souplesses, les parties des alimens que les dents tranchantes ont divisées ; à rallier les miêtes de ceux que les grosses dents ont broiées ; à les aller chercher entre les

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. III
lèvres , & les dents & à les **CHAP. L.**
leur représenter sans cesse , à
propos , pour être de nou-
veau divisées & broiées , jus-
qu'à ce qu'elles soient deve-
nues propres à être avalées ;

XII.

Est-ce par un effet du con-
cours fortuit des atômes , que Des petites
glandes.
le dedans de la bouche se trou-
ve parsemé de plusieurs peti-
tes glandes : c'est-à-dire de
plusieurs petites éponges plei-
nes de liqueur ? & n'est-il pas
visible qu'elles n'ont été mises
là , qu'afin qu'étant pressées
par les divers mouvemens de
la bouche & des alimens , la
liqueur acide qui s'en expri-
me , servît à diviser ceux-ci
plus parfaitement , & à les ren-
dre plus coulants , & plus dis-

112 CONOIS. DE L'HOM.
CHAP. I. posez à être avalez & dige-
rez?

XIII.

Des lèvres. Enfin est-ce sans dessein
que toute la bouche se trouve
exactement fermée par la jon-
ction des deux lèvres ? & ne
voit-on pas que cette premie-
re clôture sert au défaut de la
seconde : je veux dire qu'elle
sert à empêcher que les li-
queurs que l'on veut retenir
dans la bouche , ne s'en écha-
pent ? ce que n'auroit pû fai-
re la seconde clôture , formée
par les dents supérieures &
par les inférieures ?

Il faut assurément , être
d'une extrême stupidité &
d'un prodigieux aveuglement
pour ne pas voir la justesse des
rapports de ces parties , avec
la

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 113
la seule action de manger ; & CHAP. I.
pour n'apercevoir pas dans
ces rapports le dessein , la fin ,
la sagesse , & la liberté du
grand artisan de cet ouvrage.

X I V.

Mais ce n'est pas encor là tout ce qu'on découvre de liberté & de sagesse dans ces organes , elles paroissent l'une & l'autre avec bien plus d'éclat, dans le dessein beaucoup plus élevé qu'a eu visiblement l'auteur de nôtre être , de nous donner par ces mêmes organes le moïen de parler , de communiquer nos pensées , & de former une société.

*Des mêmes
organes par
rapport à la
parole.*

X V.

Pour parler , ce n'étoit pas K De l'articulation.

CHAP. I. assez que l'air que l'on respire , sortît de la poitrine avec quelque effort : cela n'auroit produit qu'un son vague : ce son devoit être articulé. Et pour cela , il falloit que l'air en passant par la bouche , reçût diverses modifications & déterminations. Hé n'est-ce pas manifestement à ce dessein , que nous ont été données les lèvres , la langue , les dents , & la salive ? ne sont-ce pas les lèvres & la langue , mais sur tout celle-ci , qui par ses inflexions , & ses divers mouvemens en haut & en bas , contre les dents & contre le palais , forme l'articulation , en donnant à l'air qui sort , toutes ses déterminations ?

Si l'on pense que les dents soient inutiles à l'articulation ; qu'on en juge par la pronon-

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 115
ciation de ceux qui n'en ont **CHAP. I.**
plus, ou par le sifflement de
ceux qui les serrent trop en
parlant.

Il est vrai que la salive n'y
est pas directement utile: mais
elle y sert indirectement, en
ce qu'elle donne aux lèvres &
à la langue, cette flexibilité
& cette facilité de mouvemens
qui leur sont si nécessaires. Il
ne faut pour en juger, que
faire reflexion sur la difficul-
té qu'on a de parler, lors que
la langue est sèche.

XVI.

Que si à la considération de
ces organes nous voulons join-
dre celle des autres qui ser-
vent à la parole; n'y verrons-
nous pas également les mar-
ques sensibles de la sagesse du

CHAP. I. grand ouvrier ?

Des divers
tons & des
inflexions
du Son.

Pour parler , ce n'est pas assez d'un son , ni d'un son articulé : ce son devoit prendre diverses inflexions , & divers tons , les uns aigus , les autres graves ; ceux-ci doux , ceux-là aigres ; quelques-uns fermes , quelques autres languissans : car tout cela sert non seulement à exprimer le corps des paroles , mais aussi l'esprit : c'est-à-dire les diverses passions qui les accompagnent. Que falloit-il donc pour pouvoir marquer toutes ces différences de tons & de sons ? Il est visible qu'il falloit deux choses : l'une que le tuyau par lequel l'air sort de la poitrine , pût s'élargir , ou s'étrécir en autant de diverses manières : car ce sont les différentes ouvertures des tuyaux

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 117
qui en font les divers tons. **CHAP. D.**
L'autre qu'il y eût , dans la
poitrine des soufflets propres à
pouffer l'air , avec plus ou
moins de violence.

Hé que manque-t'il à l'ex-
actitude avec la quelle, l'au-
teur de nôtre être nous a don-
né l'un. & l'autre ? n'est-ce
pas dans la vûë de la premie-
re, qu'il a formé de membra-
nes capables de s'étendre , &
de se retrêcir , le tuïau qu'on
apelle *la trachée arriere* ? qu'il l'a
environé d'aneaux de cartila-
ge , pour le soutenir & pour
le tendre : mais aussi que pour
empêcher que ces anneaux ne
s'oposassent à l'élargissement
du tuïau ; il les a tous coupez
en un endroit : qu'il a répan-
du le long de ce tuïau un
grand nombre de muscles ,
par l'action diferente. des-

De la struc-
ture de la
trachée ar-
riere.

CHAP. I. quels, il peut-être reserré ou élargi en une infinité de diverses manieres; & que par dessus tout cela, il a placé à l'embouchure de ce tuyau une espèce de languette, pour servir aux divers tremblemens de voix ? Et n'est-ce pas dans la vûe de la deuxième qu'il a composé le poulmon de plusieurs lobes auxquels ce tuyau se termine, comme à autant de soufflets ; & qu'il a donné de puissans muscles à la poitrine ? car c'est par l'action de ces muscles que ces soufflets plus ou moins violemment pressez, chassent l'air par ce tuyau, avec plus ou moins de violence & de rapidité.

De l'usage
des poul-
mons.

XVII.

Il ne paroîtra pas d'abord

que ç'ait été un éfet de sagesse, que d'avoir placé l'embouchure du tuïau de la respiration, précisément entre la langue & l'entrée du gosier : car par là, se trouvant immédiatement au dessous du passage des alimens ; il paroît un danger manifeste, que ceux-ci le trouvant en leur chemin, ne s'y insinuent, & que venans à le boucher, ils ne suffoquent l'homme en lui ôtant la respiration.

Mais si l'on vient à considérer que l'embouchure de ce tuïau est exactement fermée par une languette, qui par la facilité qu'elle a de se lever & de s'abaisser, sert comme de Pont-Levis par dessus lequel les alimens passent seurement dans le gosier, sans nuire à la respiration ; & si à cette consi-

CHAT. I.

Sagesse dans la situation de l'embouchure du tuïau de la respiration, entre la langue & l'entrée du gosier.

CHAP. I. deration , on ajoute celle de la necessité de teter dans les enfans , & du besoin que même les hommes faits ont quelquefois de sucer certaines liqueurs , & de boire en retirant leur haléne ; toutes actions qui ne peuvent se faire que par le secours & l'impulsion de l'air quitend à entrer par la bouche dans la poitrine ; on trouvera que le tuyau qui l'y porte , ne pouvoit être mieux placé , ni garenti avec plus de sagesse des inconveniens qui étoient à craindre.

XVIII.

De bonne foi , peut-on penser avec quelque couleur, que tant d'organes & de parties qui ont un raport si juste & si naturel avec les effets que nous

nous venons de marquer, soit l'ouvrage ou du hazard , ou d'une nature aveugle; ou même d'un être intelligent à la vérité : mais emporté par la nécessité de la nature ; sans liberté & sans sagesse ? un ouvrier qui choisit avec tant de discernement tous les instrumens propres à un certain effet : qui les dispose & les arrange avec tant de justesse pour cet effet ; peut-il passer pour agir sans sagesse & sans liberté ? n'est ce pas particulièrement dans le choix des moïens que consiste l'exercice de la liberté ?

X I X.

Il seroit infini d'entreprendre de developper tout ce qui paroît de sagesse dans les au-

CHAP. I. tres organes du corps humain.

Sagesse dans
la structure
du cœur, &
des vais-
seaux qui
servent à la
circulation.

La seule considération de la structure du cœur & des vaisseaux qui servent à la circulation du sang : les petites portes placées à l'embouchure des veines, qui pour la faciliter, s'ouvrent en un sens & se ferment en un autre : cette circulation elle-même, ses usages & sa fin seroient capables de transporrer d'admiration les plus stupides, & de leur faire reconnoître également la sagesse & la liberté du grand artisan qui a ainsi arrangé toutes ces parties. Mais je ne puis me dispenser de faire encore quelques reflexions sur l'organe de la vue & sur la structure de l'œil : car assurément rien n'est plus propre à convaincre ou de stupidité, ou de folie ceux qui préten-

ECUEIL DU SPIN Tr. I. 123
dent rapporter tout ce qui se **CHAP. I.**
trouve de plus merveilleux
dans le corps humain, ou au
hazard, ou à l'action d'une
nature aveugle.

XX.

Et premierement, n'est-ce
pas quelque chose qui a bien
l'air du hazard, que la situation
de cet œil au haut & au de-
vant de la tête ? & n'auroit-il
pas été fort beau & fort com-
mode, de le voir placé, ou
aux talons ou derriere la tête ?
sans mentir si c'est le hazard
qui l'a mis précisément au de-
sous du front, c'est un hazard
bien judicieux.

Sagesse &
liberté dans
l'organe de
la vûe.

Situation de
l'œil.

XXI.

Cet œil étant aussi lisse, Des deux
L ij paupieres.

CHAP. I. aussi uni & aussi transparent qu'il est , du moins vis-à-vis de la prunelle ; est ce par un pur hazard qu'il est couvert de deux paupieres qui se ferment si exactement par un petit cartilage qui les borde , que les moindres atômes n'y peuvent alors passer ; & qui d'ailleurs sont si promptes à se fermer lors qu'il y a danger que quelques corps grands & petits ne viennent heurter l'œil , que ce n'est que très-rarement que de pareils accidens arivent ? & n'est-il pas visible qu'elles n'ont été formées que pour parer les coups , & conserver à la prunelle , sa netteté & sa transparence ?

XXII.

Leurs usages. Mais lors qu'en effet il est arrivé que quelque ordure est

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 125
 entrée dans l'œil : ou qu'une CHAP. I.
 trop grande poussiere élevée
 dans l'air s'est atachée en
 trop grande abondance à sa
 surface; est-ce par hazard que
 ces paupieres se meuvent alors
 si vivement ? & n'est-il pas vi-
 sible qu'elles nous ont été
 données pour nous servir
 dans ces rencontres , comme
 de petites serviettes propres à
 essuier l'œil ; & à en enlever
 par leurs diverses alées & ve-
 nûës , tout ce qui pouroit s'y
 être ataché d'étranger ? &
 n'est-ce pas à ce dessein qu'el-
 les sont sans cesse abreuvées de
 la liqueur qui sort des glandes
 placées aux côtez de l'œil ?

XXIII.

Est-ce sans dessein , que ces
 paupieres se trouvent comme
 fraisées de deux rangs de poils
 précisément aux endroits où

De leurs
 poils.

CHAP. I. elles se ferment ? & n'est-il pas évident que ces poils ne sont-là que pour faire à peu près le même éfet que les fraises dans les fortifications de terre ; je veux dire pour deffendre l'œil des atakes des mouches & des moucheron , & pour leur en interdire l'accez ?

XXIV.

De l'em-
boiture de
l'œil.

Est-ce encor un effet du hazard , que cet œil , qui a la figure d'un globe , se trouve enchassé avec tant de justesse dans un moule , ou une espee de cocque d'os toute propre à le recevoir ? peut-on douter qu'une si sage emboiture n'ait pour bût la conservation de l'œil ?

XXV.

Que si des dehors de l'œil ,

nous passons au dedans & que CHAP. I.
sans parler du nombre de ses
tuniques & de leurs usages,
nous nous attachions au nom-
bre & aux usages de ses hu-
meurs; quelles merveilles n'y
trouverons-nous pas ?

Est-ce sans dessein que l'in-
terieur de l'œil est composé Des hu-
meurs de
l'œil.
de trois humeurs dont on apel-
le l'une aqueuse, l'autre vi-
trée & la troisième cristaline ?
sans dessein que l'humeur vi-
trée est environée de l'aqueu-
se ; que la cristaline est com-
me enchassée dans la vitrée ;
& que ces trois humeurs sont
en divers degrez de resistancē
& de fermeté ? est-ce enfin
sans dessein que la plus ferme
de ces humeurs est la cristali-
ne ; qu'elle est transparente
comme le cristal ; & que sa fi-
gure est tellement semblable.

CHAP. I. à ces lentilles , dont on fait les Microscopes; qu'il n'y a nul sujet de douter que ce ne soit sur ce modèle que les ouvriers ont formé ces lentilles qui font un si merveilleux effet ?

XXVI.

Est-ce encor sans fin & sans dessein que ce Cristalin se trouve précisément dans le milieu de l'œil ; que la première tunique qu'on appelle *Cornée*, se trouve transparente précisément vis-à-vis du Cristalin, du côté d'où viennent les raïons des objets ; & que de ce même côté la Tunique *uvée*, qui est au dessous de la cornée & parfaitement opaque , se trouve percée d'un petit trou qu'on appelle *prunelle*, précisément vis-à-vis

De la transparence de la tunique cornée , & de l'ouverture l'uvée.

le cristalin ? n'est-il pas visible que la transparence de la première tunique & l'ouverture de la seconde, ne servent qu'à laisser passer dans l'œil, les raïons qui viennent des objets; & pourvû qu'on sache les règles des refractions, ne voit-on pas clair comme le jour; que ce n'est que pour faciliter celles-ci, que ces trois humeurs ont les dispositions, les qualitez & les figures que nous venons de marquer; & qu'afin que par le moïen de ces refractions, les raïons qui partent de chaque point d'un objet, viennent en passant par ces humeurs, à prendre le tour & la détermination propre à se réunir tous en même tems sur un même point de la retine; c'est-à-dire de cette membrane délicate qui tapisse le fond

Combien
tout cela
sert à la
perfection
de la vision.

CHAP. I. de l'œil, & à y former ainsi en petit volume, la vraie image de l'objet dont ils partent ? car c'est proprement en cela que consiste la perfection de la vision.

XXVII.

Est-ce enfin par un effet du hazard, & non pas par une suite d'un dessein infiniment sage, que le globe de l'œil se trouve environé de quatre muscles droits, & de deux obliques ? cette pensée peut-elle tomber dans l'esprit d'un homme qui a quelque raison ; sur tout s'il fait reflexion 1. que de ces quatre muscles droits, l'un sert à élever l'œil, l'autre à l'abaisser, le troisième à le tourner en dehors, & le quatrième à le tirer en dedans. 2. que l'action de ces

Des muscles de l'œil
& de leurs usages.

globe de l'œil, & à aprocher le derriere du devant : 3. & qu'enfin l'action des deux muscles obliques sert à alonger le globe de l'œil & à éloigner le derriere du devant ? faut-il beaucoup deviner pour s'apercevoir 1. que les quatre differens mouvemens des muscles droits sont destinez à donner facilité de regarder sans remuer la tête, non seulement les objets qui sont directement devant l'œil ; mais aussi ceux qui sont au dessus & au dessous, à droit & à gauche ? 2. que l'action de ces quatre muscles, lors qu'elle se fait en même tems, donne à la retine en aplatissant l'œil, le moïen d'aler comme au devant du concours des raïons,

CHAP. I. lors qu'il est trop tardif ; 3. & qu'au contraire l'action des deux muscles obliques , lors qu'elle se fait en même tems , donne à la retine , en allongeant l'œil , le moïen de s'éloigner un peu , pour recevoir précisément le concours des raïons , lors qu'il est trop précipité , & qu'il tend à se faire au delà de la situation ordinaire de cette membrane ; 4. & qu'enfin toutes ces parties , & ces divers mouvemens sont destinés à peindre sur la retine une image parfaite des objets que l'on regarde.

XXVIII.

Experience Si l'on doute de ce dernier :
agréable. on n'a qu'à prendre un œil de bœuf fraîchement tué , & après en avoir levé propre-

par derriere ; substituer à sa place , ou un velin , ou une cocque d'œuf fine , & transparente ; car alors mettant cet œil à un trou fait dans un volet d'une fenêtre , & fermant ensuite tous les volets de la chambre , pour la rendre plus obscure ; on aura le plaisir de voir les plus grands objets de dehors , venir se peindre à l'envers en petit volume , sur ce velin , ou sur la coque d'œuf : & il sera aisé de remarquer que cette image deviendra plus ou moins nette , & plus ou moins confuse , à proportion qu'avec les doigts on aplatira , ou l'on allongera le globe de l'œil , en imitant ainsi l'action des muscles.

XXIX.

Stupidité &
extravagan-
ce des Athées
& incredu-
les.

Où feroient les Athées, où feroient les Spinofistes, s'ils vouloient seulement faire quelque reflexion sur la perfection de cette image, & sur les merveilleux rapports qu'ont avec elle toutes les parties de l'œil : qu'on se tûe donc de me dire que l'auteur de cette merveille a véritablement de l'intelligence : mais que cependant il l'a executée fans dessein, fans fin, & fans liberté; & que ce n'est qu'une émanation nécessaire de sa nature; & l'on me dira ce qui n'est gueres moins incomprehensible que le mystere de la Trinité. De sorte que par un juste jugement de Dieu, ces grands genies qui ne rejettent la vraie

ECEUIL DU SPIN. Tr. I. 135
religion, que parce qu'ils ne CHAP. I.
peuvent à ce qu'ils disent, se
résoudre à doner creance à
des misteres aussi incroïables
que ceux qu'elle propose; ne
font pas de difficulté de devo-
rer dans la nature, des chi-
meres infiniment plus incroïa-
bles. Car enfin il est aisé de se
dire & de se persuader qu'un
Dieu infiniment sage & puis-
sant, peut faire des choses
que l'esprit humain ne peut
comprendre: & tres-aisé par
conséquent d'y donner crean-
ce, après s'être assuré qu'il
les a revelées. Mais de croire
que l'œil, par exemple & tou-
tes ses parties formées avec
tant d'art & de justesse pour
certains effets, & conspirant
avec tant de regularité au
principal effet, qui est cette
image dont on vient de par-

CHAP. I. ler, & la vision; de croire dis-
je, que toute cette ingenieuse
structure n'ait nulle fin dans
l'intention de son auteur: qu'il
n'ait eu nul dessein en la pro-
duisant : qu'elle ne soit point
un effet de sa liberté & de sa
sagesse ; qu'elle lui ait échapé
malgré lui par la necessité de
sa nature ; c'est en verité , un
si extravagant paradoxe , que
tout ce qu'on a de credulité se
revolte contre , & ne peut
souffrir qu'on lui impose le
joug de cette insensée créan-
ce.

XXX.

Reconnoître un Dieu in-
finiment
parfait , &
lui ôter la li-
berté & la
sagesse, quel-
le contradi-
ction.

Mais faudroit-il se voir
obligé de prouver que Dieu
est sage & libre , à des gens
qui reconnoissent qu'il est *l'être*
infiniment parfait ; est-ce donc
que la sagesse & la liberté ne
sont

font pas des perfections? est-ce qu'il est plus parfait d'agir sans dessein, sans vûë, & sans fin, que d'agir avec dessein dans la vûë d'une fin, & sur la conoissance de la justesse du raport des voies & des moïens avec la fin? depuis-quand est-il plus parfait de n'agir que malgré soi, par un emportement aveugle, par une émanation nécessaire, par un assujettissement à des loix également fatales, & inviolables; que de n'agir que parce qu'on le veut; que de ne faire que ce que l'on veut, que ce que l'on a prémédité, que ce qu'on a eu dessein de faire? en un mot, depuis quand est-on convenu qu'il y auroit plus de perfection à ne rien faire du tout; mais à se voir arracher par des loix fatales les plus beaux effets de la nature; que de faire toutes choses, & de ne les fai-

CHAP. I. re , que parce qu'on le veut, & pour les fins que l'on s'est proposé? est-ce que l'être infiniment parfait ne se suffit pas à lui-même , & s'il se suffit , n'a-t'il pas une parfaite liberté d'indifference à créer ou ne pas créer ? XXXI.

Combien
l'idée que
Spinosa
donne de
son Dieu,
est extrava-
gante , &
contradic-
toire.

Sans mentir il faut avoir une étrange aversion de la divinité , pour s'acomoder du Dieu de Spinosa ! Plaisant Dieu qui ne peut ni exaucer mes vœux, ni se laisser fléchir à mes prières , ni me secourir dans mes besoins , ni me rendre hureux ou malheureux , ni ajouter à mon être un seul degré de force , de puissance , ou de perfection !

Plaisant Dieu à qui il ne manque rien , pour être corporel , que d'avoir trop d'étendue !

Extravagante divinité que

l'on peut diviser & couper en CHAP. I.
pieces, & dont chaque grain
de sable, & ch que goutte
d'eau de la Mer a son mor-
ceau.

Chimerique intelligence
qui est partagée en autant de
parties qu'il y a d'hommes !
(que dis-je ?) qu'il y a de corps
particuliers dans l'univers :
puis que chaque corps en a un
fragment.

Monstrueuse divinité à qui
l'on tranche la tête en un en-
droit, pendant qu'on la cou-
ronne dans un autre ; & cela
non pas en une nature em-
pruntée, mais en sa propre
nature.

Infâme divinité qui par une
de ses parties se plonge dans
les plus basses ordures ; pen-
dant que par l'autre elle con-
temple les plus sublimes veri-
tez.

CHAP. I. Impertinent Dieu que l'on tient , d'une part enchaîné dans un sombre cachot , pendant que de l'autre , il vole sur les aîles des vents.

Phantastique divinité qui hurle en demoniaque dans la personne de ce scelerat que l'on rouë ; pendant qu'elle est transportée de plaisir dans la personne de ce voluptueux.

Encor une fois plaisant Dieu , qui se cause tous les maux que souffrent les particuliers : qui se punit soi-même , qui se venge de soi-même : en un mot , Dieu méconnu , blasphémé , méprisé par la plus grande partie de soi-même. Qu'un tel Dieu est bien digne de l'impie qui l'a fabriqué , & qui lui a donné tous ces traits ! seurement qui ne veut un Dieu que d'après

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 141
ce modèle n'en veut point : **CHAP. I.**
puisque les Centaures & les
Hidres de la fable , n'ont rien
de si extravagant.

XXXII.

On s'est beaucoup étendu
sur ce chapitre , parce que
c'est ce qu'il y a d'essentiel &
de principal dans le Siftême
de Spinoza , & que l'idée qu'il
a donnée de Dieu étant une
fois renversée , & celle du
vrai Dieu bien établie ; tout
le reste des extravagances de
cet impie , tombent d'elles-
mêmes : & ainsi l'on n'aura
qu'à les toucher légèrement à
mesure qu'elles se trouveront
en nôtre chemin. Reprenons
donc la suite de nos raisonne-
mens.

XXXIII.

S'il est évident à l'homme ,
qu'un Dieu infiniment sage &

Du renver-
sement de
cette idée
dépend le
renverse-
ment de
tout son Sis-
tême.

Dieu ne
peut agir
pour une fin

142 CONOIS. DE L'HOM.

CHAP. I. libre soit l'auteur de son être ;
 qui lui soit il ne lui doit pas être moins
 inferieure. clair que ce Dieu, dès-là qu'il
 est l'être infiniment parfait ,
 ne peut agir pour une fin
 moindre que lui, ni qui lui soit
 inferieure.

XXXIV.

Dieu est
 donc la fin
 de l'être de
 l'homme, &
 celui-ci
 n'est fait
 que pour co-
 noître & ai-
 mer Dieu.

De-là , il lui sera aisé de
 conclure que Dieu est la fin
 de l'être qu'il lui a donné , &
 qu'il ne l'a fait que pour lui.
 De sorte que trouvant dans
 l'étenduë de cet être une sub-
 stance capable de conoissan-
 ce & d'amour ; il verra claire-
 ment qu'il faut que Dieu l'ait
 faite pour rendre vers lui par
 l'une & par l'autre : en un mot
 il conoîtra qu'il n'est fait que
 pour conoître & pour aimer
 Dieu.

XXXV.

Et ainsi il s'apercevra facile-

ment que par sa création il **CHAP. F.**
 contracte envers Dieu, deux L'homme en vertu de sa création contracte envers Dieu deux sortes de devoirs.
 sortes de devoirs : ou plutôt
 les devoirs de connoissance &
 d'amour à deux sortes de ti-
 tres : 1. à titre de reconnoissan-
 ce, pour en avoir reçu l'être,
 qui est le fondement de tous
 les biens. 2. à titre de sou-
 mission, puis que Dieu ne l'a
 destiné qu'à s'ocuper de lui
 par l'entendement & par la
 volonté.

XXXVI.

Après cette découverte,
 l'homme pourra-t'il imaginer
 une autre source de ces de- Extrava-
 voirs, que celle-là ? ira-t'il gance de
 la chercher ; comme quel- penfer que
 ques-uns, ou dans l'éduca- l'homme
 tion : ou dans les traités qu'on soit naturel-
 a fait librement : ou même lement sans
 dans l'amour propre ? sera-t'il devoirs &
 assez extravagant pour se fi- sans loi.

CHAP. I. gurer qu'il soit naturellement sans devoirs & sans loix ? qu'il n'ait point d'autres loix , que celles qu'il a bien voulu s'imposer en traitant avec les hommes ou avec Dieu, & que le droit divin n'ait commencé, que par le transport qu'il a fait à Dieu de son droit naturel ? la loi de la creation & celle de l'institution , ou pour ainsi dire , de la destination du createur ne lui sauteront-elles pas aux yeux de manière à ne pouvoir les méconnoître ? lui sera-t'il libre de les désavouer , ou de les démentir , & de ne pas reconnoître Dieu pour son législateur légitime & naturel , & pour l'unique Auteur de son être ? & enfin, osera-t-il disputer à son Auteur le droit souverain qu'il a sur son ouvrage ?
qu'un

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 145
qu'un insolent comme Spino **CHAP. I.**
sa, vienne donc nous dire,
après cela, que nous pouvons
sans pecher haïr Dieu. Que
la nature n'apprend à personne
qu'on soit obligé de lui obeïr ;
& que la raison même n'en
sait rien. A tout cela je n'ai
que cette réponse : égare-
mens, extravagances d'une
cervelle renversée.

XXXVII.

Mais si Dieu fait à l'homme
des loix & des préceptes, il est
visible que l'homme doit être
libre. On ne fait point de
commandement aux pierres
de descendre en bas ; ni aux
eaux de se rendre à la mer, ni
enfin aux autres êtres neces-
saires de suivre leur penchant
naturel ; il faut donc que

Liberté de
l'homme
prise de ce
que Dieu
lui donne
des loix.

CHAP. I. l'homme soit libre : puis que Dieu lui commande de s'occuper de sa conoissance & de son amour.

XXXVIII.

On dira sans doute, que
 Faux fuians Dieu ne lui commande l'un &
 coupé. l'autre, qu'à la manière dont
 il commande aux autres êtres
 nécessaires : sçavoir en lui
 donnant son penchant, com-
 me il leur donne le leur, & en
 tournant l'esprit & le cœur
 humain vers lui, comme il
 tourne le cours des Fleuves
 vers la Mer.

XXXIX.

Mais en disant cela, pour
 faire le bel esprit, en sera-t-on
 convaincu ? le sentiment in-

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 147
terieur qu'on a de tout ce qui CHAP. 12
se passe en soi-même ne le dé-
mentira-t-il point ; & ne lui
fera-t-il pas voir son esprit &
son cœur si éloigné de ne s'o-
cuper que de Dieu , & de ten-
dre vers lui comme les Fleu-
ves tendent à la Mer, qu'à pei-
ne en tout un jour pense-t-il
une seule fois à Dieu , & peut-
il se résoudre de faire quelques
pas vers lui ?

X L.

D'ailleurs seroit-il d'un
être infiniment sage , tel que
nous avons vû qu'est Dieu, de
ne créer un être capable de
connoissance & d'amour , com-
me est l'homme , que pour en
être aimé d'un amour empor-
té , nécessaire & aussi aveugle
que celui que l'on conçoit

CHAP. I. communément dans les bêtes ? Dieu ne merite-t-il pas bien d'être aimé d'un amour raisonnable , d'un amour de choix , en un mot d'un amour libre ; & qui est ce qui l'aime ainsi si ce n'est l'homme ?

XLI.

Enfin tout homme peut se prouver aussi invinciblement à lui-même sa liberté , qu'il peut s'assurer de sa pensée & de son existence par sa pensée : car comme ce qui lui donne de ces deux dernières , une certitude qui égale la Métaphisique , est le sentiment intérieur de ce qui se passe en lui-même ; sentiment qui ne lui permet ni d'hésiter sur sa pensée , ni de douter s'il pense ; c'est le même sentiment

L'homme
aussi sûr de
sa liberté,
que de son
existence
par la pen-
sée.

qui l'assure que dans les diver- CHAP. I
ses alternatives qui se presen-
tent , il prend tellement un
parti , qu'il peut prendre l'o-
posé, ce qui est le vrai cara-
ctere de la liberté.

XLII.

De toutes ces veritez, ne
sera-t-il pas encor évident
qu'indépendemment de tout
renoncement à nôtre préten-
du droit naturel , indepen-
demment de tous les traitez,
de toutes les conventions , &
de toutes les loix humaines,
il y a *du juste & de l'injuste , du
droit & du faux , de l'ordre & du
desordre , du bien & du mal mo-
ral ; & que les diverses parties
de ces alternatives , ont des
différences essentielles ? inde-
pendemment de tout établis-*

Qu'il y a
naturelle-
ment du ju-
ste & de
l'injuste , du
droit & du
faux , &c.

CHAP. I. sement humain : puis que *le juste, le droit, l'ordre & le bien moral* consistent à suivre la loi de sa creation, & de son institution, en s'apliquant à la connoissance & à l'amour de Dieu ; & que *l'injuste, le faux, le desordre, & le mal moral* consistent à la violer ; & qu'indépendemment de la volonté des hommes, l'observation de cette loi ne peut pas n'être pas juste, droite, réglée, & bonne moralement ; & qu'au contraire son inobservation ne peut pas n'être pas injuste, déréglée, & moralement mauvaise ?

XLIII.

L'homme capable de louange & de blâme Enfin pourra-t-on douter, après cela, que l'homme soit capable de *louange* & de *blâ-*

ÉCUEIL DU SPIN. Tr. I. 151
me, de *merite*, & de *démeri-* CHAP. D
te ? & n'est-il pas certain qu'il *merite & de*
merite & qu'il est digne de *démerite.*
louange, lors qu'il observe
cette loi ; & qu'au contraire
il démerite & est digne de blâ-
me, lors qu'il ne l'observe
pas ?

XLIV.

De la découverte de ces
deux principaux devoirs : je De la dé-
veux dire de ceux qui nous en- couverte de
gagent à la connoissance & à ces deux de-
l'amour de Dieu ; il est aisé, voirs, on pas-
se à celle de
quand on connoît un peu plusieurs
l'homme, de passer à la décou- autres par
verte de plusieurs autres. Il quelques
reflexions
ne faut que faire deux refle- sur la natu-
re de l'hom-
me.
xions : l'une sur les conditions
auxquelles l'esprit est uni au
corps ; & les impressions qu'il
reçoit de ses ébranlemens.
L'autre sur les effets que ces

XLV.

Quant au premier , nous avons vû dans le second traité de la conoissance de soi-même, que l'esprit est uni au corps, à condition que dès que les ébranlemens que celui-ci reçoit des corps qui l'environnent , sont portez jusques à la partie principale du cerceau ; l'esprit en reçoit necessairement des idées sensibles , & des sensations agreables , ou desagréables.

XLVI.

Quant au second nous avons encor remarqué , dans le même traité, que ces idées sensibles & ces sensations ont

l'esprit. Car premierement elles partagent la capacité de penser. Secondement elles diminuent , affoiblissent , & détruisent même souvent toute son attention , & son application aux veritez abstraites. L'experience fait voir que les idées pures s'évanouissent à la presence des idées sensibles , & que souvent le vol d'un papillon est capable de faire perdre de vûë la souveraine verité & le vrai bien. Troisièmement, les sensations agréables ont encore ce mal quelles penchent l'esprit vers la terre ; & qu'elles le transportent d'amour pour les objets, & les corps qui semblent les causer. Tout cela en consequence de ces humiliantes & funestes dépendances du

CHAP. I corps auxquelles nous avons
vû que l'esprit est présente-
ment réduit.

XLVII.

De ces deux reflexions , il
est aisé de s'apercevoir que la
situation de l'esprit dans le corps, très
desavantageuse à l'ac-
quit de ses
principaux
devoirs.

est aisé de s'apercevoir que la
situation de l'esprit dans le
corps , aux conditions qu'il
lui est presentement uni , est
tres-desavantageuse à l'acquit
de ses devoirs : je veux dire à
la conoissance & à l'amour de
Dieu. Car enfin il ne faut pas
s'y tromper , Dieu n'est ni un
Phantôme , ni un Idole , ni
rien de corporel , ou de sensi-
ble. Nôtre Dieu , le vrai
Dieu est essentiellement veri-
té , sagesse , justice ; de sorte
que conoître & aimer Dieu ,
c'est necessairement connoî-
tre & aimer la verité, la sages-

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 155
se & la justice. Peut-on donc CHAP. I.
imaginer une situation moins
propre à remplir ces devoirs
que de se sentir perpétuelle-
ment acablé de sensations
vives & flâteuses , lesquelles
perseverant malgré qu'on en
ait , occupent & partagent
l'esprit & le cœur , font si
souvent perdre de vûë & d'af-
fection la verité , la sagesse &
la justice , objets purement
intelligibles ; & transportent
d'amour pour les objets sensi-
bles , dont on est sans cesse
environé & frappé ? c'est ce-
pendant la situation de l'es-
prit tant qu'il est dans ce
corps corruptible.

XLVIII.

N'en devrait-ce pas être
assez , pour convaincre tout

CHAP. I. esprit raisonnable qu'il faut que
 Qu'il fuit la nature humaine soit cor-
 de là que la rompuë & déchuë de l'état de
 nature hu- perfection, où Dieu l'avoit
 maine doit d'abord créée, de quelque ma-
 être corom- niere que cela se soit fait? car
 puë. il n'est point croïable qu'un
 Dieu infiniment sage & libre,
 ait créé l'homme pour s'en
 faire aimer, & qu'en le creant
 il l'ait tourné vers les corps;
 & rendu si dépendant de ce-
 lui auquel il est uni; qu'il en
 reçoive malgré lui, comme il
 fait, de continuel obstacles à
 son amour. Non, cela ne
 fut point de la premiere insti-
 tution. Dieu creant l'homme
 pour lui, le tourna vers lui; &
 s'il unit son esprit à un corps;
 ce fut sans dépendance. L'or-
 dre le demandoit ainsi; & si
 l'ordre le demandoit, on ne
 doit pas douter que Dieu ne
 l'ait suivi.

Que Spinoza nous vienne CHAP. I.
donc dire , après cela , qu'il
ne convient pas plus de perfection
à la nature humaine , que ce que
Dieu lui en donne en conséquence
des loix immuables de la nature
universelle. Il faut pour par-
ler ainsi , n'avoir pour Dieu
qu'une machine : ou du moins
n'être soi-même qu'une pure
machine destituée de toute
intelligence.

XLIX.

Mais que faire donc dans
cet état d'imperfection , pour
remplir ses devoirs ? que faire
dans une situation si desavan-
tageuse , dans ce corps fragi-
le , où nous ne pouvons em-
pêcher que les corps qui l'en-
vironnent ne l'agitent , ni que
ces agitations ne se communi-

Fuite & pri-
vation des
Objets sen-
sibles , de-
voirs indif-
fensables.

CHAP. I. quent à la partie principale du cerveau ? Il est visible qu'il n'y a point de meilleur expédient ni de devoir plus indispensable , que celui de la fuite & de la privation des objets sensibles : mais sur tout de ceux de qui nous recevons de plus flâteuses impressions. Il faut autant que l'on peut , fermer les portes des sens, veiller à la pureté de son imagination , s'opposer au soulèvement des passions , s'interdire les plaisirs sensibles.

L.

Et ainsi il est évident que l'homme a peu d'obligations plus essentielles que celles de la retraite, de la solitude, de l'éloignement du tumulte, de la privation des plaisirs, de la

Obligations
essentiellés.

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 159
mortification des sens, du re- CHAP. I.
noncement aux objets sensi-
bles,

LI.

Que si maintenant nous faisons reflexion que ces obligations sont précisément celles-là mêmes qui font l'essentiel de la morale de J E S U S - C H R I S T ; & où se réduisent presque tous les conseils & les preceptes ; ne verrons-nous pas clairement que les devoirs de la morale chrétienne, naissent comme naturellement, du fond de la nature de l'homme , en l'état qu'il est aujourd'hui : que la seule raison éclairée les lui prescrit ; & que quand J E S U S - C H R I S T n'auroit jamais parlé , l'homme n'auroit eu besoin que de cette rai-

Ces obligations conviennent avec celles que prescrit la morale chrétienne.

CHAP. I. son bien consultée , & de quelque conoissance de soi-même , (je ne dis pas pour remplir ,) mais pour conoître les principaux devoirs de la morale chrétienne & pour s'y croire obligé ?

Mais c'est ce qui va paroître encor dans un plus grand détail ; si nous faisons quelque reflexion sur l'extrême difference qu'il y a entre l'esprit & le corps , & sur l'excellence & la supériorité du premier , au dessus du second.

CHAP.

CHAPITRE II.

Veritez & devoirs qui naissent de la difference de l'esprit & du corps & de l'excellence du premier au dessus du second.

I.

POur faire voir, d'un clin d'œil cette extrême difference, & la superiorité de l'esprit au dessus du corps ; il ne faut que se souvenir que l'esprit est un être conoissant ; & que le corps est incapable de conoissance : cette seule difference eleve presque infiniment l'esprit au dessus du corps. L'esprit conoit le

Superiorité
& excellence
de l'esprit
au dessus du
corps.

CHAP. I. corps ; & le corps ne conoît nullement l'esprit. L'esprit sçait qu'il est ; & le corps existe sans le savoir. L'esprit ne connoît pas simplement les corps ; il conoit la verité, la sagesse, la justice, des objets purement intelligibles, & infiniment élevez au dessus des corps : ni la capacité qu'a l'esprit de conoître, ni celle qu'il a de desirer & d'aimer n'ont aucunes limites. La premiere peut s'étendre à toutes les veritez ; & la seconde à tous les biens. Il n'y a nulles veritez bornées, ni nul bien fini qui le puissent satisfaire : ses desirs, à ces deux égards, vont toujours à l'infini. Marque sensible de l'excellence de cet esprit ; & qu'il est plus grand que le monde & supérieur à tous les biens du

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 163
monde. Qu'est-ce donc que le CH. II.
corps en comparaison de l'es-
prit? ce corps dis-je, dont mê-
me les plus grandes beautez
n'ont presque rien que de faux
& de séduisant? On peut dire
que la difference de l'un à l'au-
tre est si grande, qu'il n'y a
presque nulle proportion.

I I.

Mais quelle affluence de
devoirs ne coule pas de cette
source? ne voit-on pas d'abord
que ces deux Etres étant aussi
diferents qu'ils le sont, &
n'aïant rien de commun, que
le simple degré de réalité, ils
doivent avoir des intérêts
tres-diferents; & qu'ainsi il y
a peu de devoirs plus impor-
tans, que celui de démêler

Premier de-
voir qui
naît de là ;
est l'obliga-
tion de re-
connoître
la diferen-
ce de leurs
intérêts.

164 CONOIS. DE L'HOM.
Ca. II. ces interêts & de se garder de
les confondre ?

I I I.

Quels sont
ces interêts. Les interêts de ces deux
Etres se réduisent à la conser-
vation . & à la perfection de
leur vie : car ils en ont chacun
une. Mais ô vie & vie ! quelle
diference de l'une à l'autre !
la vie du corps consiste dans la
regularité de ses mouvemens ;
& la vie de l'esprit dans la re-
gularité de ses pensées ; de
quelques pensées qu'un esprit
soit occupé ; si ces pensées ne
sont régulières , je veux dire si
elles ne sont conformes à la re-
gle de sa création, si elles n'ont
Dieu pour objet & pour fin :
cet esprit est mort ; quelque
vivant qu'il paroisse,

I V.

Eh ! qui peut estimer de Difference de leurs vies.
 combien la perte de cette vie
 est plus funeste que celle de la
 vie du corps : c'est assez pour
 s'en former une juste idée, que
 de faire reflexion qu'après
 avoir perdu la vie du corps,
 non seulement on peut-être ;
 on peut même être heureux &
 content ; au lieu qu'on ne
 peut perdre la vie de l'esprit
 sans être malheureux : parce
 qu'on ne peut impunément
 violer les ordres de Dieu.

V.

Qui ne voit delà combien Devoirs
 doivent naître de devoirs ? qui naissent de cette difference.
 n'est-il pas visible que l'esprit
 & sa vie étant incomparable-

CHAP. I. ment préférables à la vie du corps ; on ne devroit presque penser qu'à la conservation & à la perfection de la première ? que toute nôtre application , tous nos soins , tous nos travaux , tous nos pas , toutes nos entreprises ne devroient tendre que là ; & que dans la concurrence des intérêts de l'une avec ceux de l'autre ; il ne faudroit pas hésiter un moment à sacrifier les intérêts de la vie du corps à ceux de la vie de l'esprit ? que de cas de conscience on pourroit en peu de tems résoudre par ce seul principe : Et qui est ce qui n'y voit pas la condamnation d'une infinité de déréglemens dans la vie ordinaire des hommes , & l'irregularité de presque toutes leurs occupations ?

VI.

N'est-ce pas en effet quelque chose de déplorable, que cet homme qui se conoit composé de deux êtres si differens ^{Aveuglement de l'homme.} en nature, en perfections, en merite, en proprietez, tourne tous ses soins à la conservation du plus miserable; & ne pense seulement pas à celle de celui qui est si précieux & si estimable: mais je ne m'explique qu'à demi, il faut le dire: n'est-ce pas l'excez du dérèglement & de l'extravagance, que cet homme qui s'aime tant lui-même, s'aime en effet si peu, qu'il ne conoit pas même ce qu'il y a en lui d'aimable, & que son corps ne lui tenant lieu que de maison, que d'hôtellerie, que de ten-

CHAP. II. te , que dis-je ? que de prison ; il prenne cette tente & cette prison pour soi-même , & fasse plus de cas de cette maison d'argile , qui se ruine & se détruit tous les jours sensiblement malgré lui , que de son esprit qui l'habite , & qui est incorruptible ?

VII.

3a bassesse
& son extravagance.

O homme insensé jusques à quand aurez-vous le cœur si pesant , si bas , si rempant ? si vous ne voulez aimer que vous , comme vous en faites assez profession , que n'apprenez-vous du moins à vous aimer ; que n'aimez-vous en vous , ce qu'il y a de plus noble , de plus précieux , de plus aimable ? que n'aimez-vous ce qui peut s'apercevoir de votre amour ,

amour , ce qui peut en être CHAP. II.
touché , ce qui peut vous en
savoir gré , & vous rendre
amour pour amour ? Eh pour-
quoi preferer à cet être si esti-
mable & si aimable une sou-
che insensible , incapable de
connoissance & d'amour & aussi
peu capable de retour que
l'est cette maison d'argile que
vous habitez & que vous êtes
tous les jours à la veille de qui-
ter malgrivous ?

Reconnoissez du moins que
vous violez en cela la regle de
vos principaux devoirs ; &
craignez qu'un jour vôtre rai-
son & tout vôtre être ne se
soulevent contre vous , pour
vous reprocher l'abus que
vous faites de la connoissance
qu'ils vous donent , & de ces
devoirs & de cette règle.

VIII.

Conformité
des devoirs
que la rai-
son prescrit
avec ceux
de la mora-
le chrétien-
ne.

Mais reconnoissez aussi que ces devoirs ne sont pas différens de ceux que J E S U S - C H R I S T prescrit, lors que sur l'extrême différence qu'il met entre l'esprit & le corps, il nous recommande tant le détachement des soins des choses de la terre, & le mépris même de ce qui regarde la conservation de ce corps ; & voïez encor une fois la conformité des devoirs que la raison prescrit avec ceux de la morale chrétienne. Mais il faut achever de vous en convaincre par de nouvelles réflexions sur l'immortalité de l'ame,

CHAPITRE III.

*Veritez & devoirs , qui
naissent de l'immortalité
de l'ame.*

I.

A Prés avoir établi l'im-
mortalité de l'ame à au-
tant de titres que l'on a fait
dans le second traité de la
Conoissance de soi-même, je
ne pense pas qu'il soit necessai-
re de faire ici de nouveaux
efforts pour la prouver, c'est
avoir renversé toutes les ex-
travagances de Spinoza sur ce
sujet, que d'avoir fait voir
d'une part, que l'ame est une
vraie substance ; & de l'autre

Le second
traité de la
conoissance
de soi-mê-
me fournit
de quoi ren-
verser tou-
tes les extra-
vagances de
Spinoza sur
l'ame.

CH. III. qu'elle est parfaitement une indivisible, & imatérielle ; je veux dire qu'il n'y a dans l'homme, qu'un *moi* pensant ; que ce *moi* n'a nulle étendue, ni par conséquent nulles parties dans lesquelles il puisse être divisé.

II.

Car il paroît de là, 1. que l'ame n'est point une manière d'être de la divinité. Car delà il est évident que l'ame n'est point une manière d'être de la divinité : & en effet l'on peut s'assurer parfaitement de son existence ; avant que de s'être assuré de celle de Dieu.

III.

2. Que cette ame ne change point pour les change- De là il est manifeste que cette ame ne change point à mesure que le corps humain

ÉCUEIL DU SPIN. Tr. I. 173
 change ; & qu'il est de la der-
 niere extravagance de dire
 comme fait Spinoza , qu'un
 homme dans une extrême
 maladie, n'ait pas le même
moi pensant qu'il avoit en san-
 té ; & que pendant qu'on rouë
 un scelerat , l'ame qui souffre
 ne soit pas la même que celle
 qui avoit fait le crime. Ce
 qui est parfaitement un, indi-
 visible , & immateriel , est in-
 capable de changer essentiel-
 lement pour tous les déränge-
 mens qui peuvent arriver au
 corps.

CH. III.
 mens du
 corps.

IV.

Enfin on voit delà , qu'elle
 folie il y a à dire que lors que
 le corps est tout à fait détruit ,
 l'ame des ignorans & des gens
 grossiers perit sans ressource :
 au lieu que celle des Phi-

3. Que l'ame ne
 me ne |
 ni en tout,
 en partie.

II. III. Philosophes & des habiles gens meurt en partie & vit en partie. Ce qui n'a nulles parties, peut-il mourir par quelques-unes & vivre par les autres ? Enfin ce qui n'a ni étendue, ni parties, peut-il perir par la destruction d'un corps étendu ? peut-il se dissoudre ? peut-il se corrompre ?

Il y a donc peu de veritez plus évidemment constantes que celle de l'immortalité de l'ame. Et Spinoza n'a sur cela, rien qui merite qu'on s'y arrête ; ce ne sont que de pures visions qui tombent d'elles-mêmes par l'excez de leurs extravagances. Voïons donc quels devoirs naissent de cette nouvelle source.

V.

Il feroit comme infini de vouloir décrire tous ceux qui en émanent naturellement. Delà il est évident que l'homme n'est pas fait pour cette vie, mais pour une éternité. Dès qu'un homme se connoît immortel : il voit bien qu'il est éternel : je veux dire qu'il est destiné pour une vie éternellement immuable. Il voit donc bien aussi qu'il n'est pas fait pour cette vie qu'il mène sur la terre, où tout est passer, successif, sujet à l'instabilité, & où la plus longue durée ne devient qu'un moment imperceptible, en comparaison de l'éternité à laquelle il est destiné.

VI.

Cette double vuë, l'une de

P iij

CH. III. l'extrême difference de ces
 Soin de tra- deux vies : & l'autre de sa de-
 vailler à la stinée pour l'éternelle ; cette
 rendre heu- vûë de la durée infinie de l'u-
 reuse, devoir ne & de la brieveté de l'autre,
 essentiel. ne lui doit-elle pas persuader
 qu'il lui importe peu de quel-
 le maniere il passe celle-ci :
 pourvû que l'éternelle soit
 heureuse ? & peut-il après ce-
 la , se dispenser de mettre
 tous ses soins à chercher ce
 qu'il doit faire pour la rendre
 heureuse ?

V I I.

Et déjà il voit bien que
 Eternité, Dieu étant l'être infiniment
 tems des parfait ; & par consequent ju-
 récompens- ste ; il ne peut se dispenser de
 ses & des recompiler l'observation de
 suplices. ses loix , & d'en punir le vio-
 lement ; & qu'ainsi puisqu'il

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 177
ne le fait pas en cette vie , il CH. III.
faut qu'il se réserve de le faire
en l'autre , & que l'éternité
soit destinée aux récompenses
& aux suplices , au bonheur &
au malheur , à la gloire & à
la confusion.

VIII.

Que si de-là cet homme
découvre , comme il le fera
infailliblement , qu'il ne peut
rendre son éternité heureuse ,
qu'en méprisant les intérêts
& les avantages de cette vie ,
pour suivre avec plus de liber-
té , & dans un plus grand dé-
gagement , la loi de sa créa-
tion qui l'oblige à ne s'occu-
per que de la conoissance &
de l'amour de Dieu ; qu'elle
multitude de devoirs ne verra-
t-il pas sortir de cette décou-
verte ?

Mépris des
intérêts de
cette vie ,
moïen de
rendre heu-
reuse son
éternité.

CH. III.

Sentimens
& devoirs
qui naissent
de ces vûes.

IX.

Toujours penetré des sentimens d'une éternité également heureuse & glorieuse ; quel cas fera-t-il de toute la gloire & prospérité mondaine ? quel mépris n'aura-t-il pas pour tout ce qu'en appelle ici bas , honeur , rang , dignité , distinction ? croira-t-il devoir : je ne dis pas , s'abandonner à la volupté des sens ; mais même se permettre quelques plaisirs ? & sans conter leur bassesse , qui les ravale si fort au dessous de l'excellence de sa nature , à ne les regarder même que par leur durée ; ne se fera-t-il pas non seulement un devoir , mais même une vraie satisfaction de les sacrifier à

X.

Plein d'intérêts éternels
poura-t-il se résoudre à faire
la moindre injustice au prochain,
ou à le chicaner par des
procès , & disputer pour
quelques pouces de terre ,
pour des biens temporels &
perissables ? poura-t-il se
mettre la moindre vengeance
à son cœur , quelque tort qu'on
lui ait fait dans les biens de
ce monde ; lui qui ne soupire
que pour des biens éternels ?

XI.

Tout occupé des grandeurs
de l'éternité , sera-t-il d'humeur
à s'élever & s'enorgueillir
d'une autorité de deux

CH. III. jours : ou assez foible pour se chagriner & s'abatre d'une aussi courte dépendance que celle de cette vie ? la prospérité & l'adversité temporelle seront-elles capables ou de l'enfler ou de l'abatre ? ou plutôt cet homme conoît-il d'autre prospérité , ou d'autre adversité , que ce qui peut servir à rendre son éternité heureuse ou malheureuse ? de quelle égalité d'esprit , de quelle indifferance , de quelle insensibilité ne recevra-t-il pas , ce qu'on appelle bonne & mauvaise fortune , faveur & disgrâce , estime & mépris des hommes ? que tout cela lui paroîtra bas , méprisable , indigne de son application , indigne d'un homme qui aspire à l'éternité ?

XII.

Enfin on peut s'assurer que cet homme pénétré des grandes idées de l'éternité, & du soin de se la rendre heureuse, ne se fera pas simplement un devoir ; mais même un vrai plaisir de fouler aux pieds les honneurs & les richesses de cette vie, de se priver de ses courtes & fausses voluptez, & de soutenir les disgraces, la persécution, les injustices, & les maladies : en un mot de négliger la vie & de souhaiter la mort. Dégagé de tout autre intérêt, que de celui de son éternité, il ne se trouvera pas simplement disposé à rendre justice à tout le monde, mais aussi à céder de ses droits. Il sera bien-faisant & liberal,

182 CONOISS. DE L'HOM.

CH. III. honête & modeste, doux & humble, droit & sincere; & par dessus tout cela, d'une tranquillité à ne se laisser troubler par aucune passion.

XIII.

Conformité de ces devoirs, avec ceux de la morale chrétienne. Voilà les devoirs que la seule raison fondée sur la connoissance de sa nature lui prescrira, & les sentimens qu'elle lui inspirera. Peut-on rien imaginer de plus ressemblant à la morale chrétienne?

XIV.

Conclusion où l'on fait voir le renversement des erreurs de Spinoza. Après cela, les incredules, les libertins, les Spinosistes trouveront-ils encore quelque sûreté à croire que cette morale ne soit que d'établissement humain, & qu'el-

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 183
le n'aît point d'autre fonde- CH. III.
ment que la volonté de J E -
S U S - C H R I S T ? Continue-
ront-ils de la regarder com-
me un amas d'illusions que
l'on fait aux petits esprits : ou
comme d'injustes chaînes,
dont on charge leur créduli-
té ? ses loix & ses règles ne leur
paroîtront elles venir que de
la politique , ni ses devoirs
que de la crainte & de la su-
perstition ? pourront-ils se dire
encor que l'homme soit natu-
rellement sans loix & sans de-
voirs ? oseront-ils toujours se
flater qu'il n'y ait rien de na-
turellement injuste , rien de
déréglé, rien de mauvais d'un
mal moral ; & que toute la
différence qu'il y a entre ce
qu'on appelle juste & injuste,
bien & mal moral , ne soit
que d'établissement humain ,

CH. III. & qu'une suite des conventions des hommes ? Enfin , pour apuier toutes ces extravagances , trouveront-ils encor de la sûreté à se retrancher dans la plus excessive de toutes : je veux dire à nier l'existence d'un Dieu infiniment sage , & à ne reconnoître qu'un Dieu de machine : ou plutôt qu'une machine qu'on érige en divinité , & à qui tous les plus beaux & les plus parfaits ouvrages de l'Univers échappent aussi nécessairement , & aussi stupidement , que les divers mouvemens d'un réveil-matin , échappent à une montre , lors qu'un ressort vient à se débänder ? on ne croit pas , s'il leur reste encor quelque raison , qu'ils puissent tenir davantage dans ces retranchemens. Et ainsi l'on espere
qu'ils

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 185
qu'ils se verront obliger d'a- CH. III.
bandoner absolument tout le
Système de leur chef impie ,
puis qu'il n'a nulle piece un
peu considerable qu'on ne
croie avoir démontée.

XV.

Il y a cependant encor une
des insignes erreurs de Spino- Erreurs de
fa, à laquelle j'avouë que je Spinoza tou-
n'ai pas touché : parce qu'elle chant la
n'a pû trouver de place dans possibilité
de l'incarn-
nation.
l'ordre que nous venons de
suivre ; & que Spinoza lui-mê-
me ne l'a mise que hors d'œu-
vre , & d'une maniere disto-
quée, dans une de ses lettres à
Monfieur Oldembourg : où il
traite d'impossible l'incarna-
tion du Fils de Dieu , & dit
qu'il y a autant de contradiction
à dire que Dieu ait pris la nature

CH. III. *humaine ; qu'à dire que le cercle*
^{a.}
ait pris la nature du quarré. ^a
 Lettre 21.

XVI.

On pourroit
 se dispenser
 de la refu-
 ter.

On pourroit bien même se dispenser de la refuter ici de propos délibéré, après avoir prouvé la divinité de JESUS-CHRIST aussi clairement qu'on croit l'avoir fait dans le traité de la *vérité évidente de la Religion Chrétienne* : car la possibilité de l'Incarnation ne peut mieux se prouver, que par le fait même : il y a entre l'une & l'autre une connexion nécessaire. Cependant de peur qu'on ne s'imagine que nôtre Religion redoute ces sortes de discussions ; & que ce soit par foiblesse qu'elle les évite ; je veux bien m'engager encore à refuter cette.

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 187
erreur de Spinosa , & à lui CH. III,
faire voir que l'Incarnation
n'enferme nulle impossibili-
té , nulle espece de contradi-
ction.

Je ne me servirai pour cela
que d'un écrit que je fus obli-
gé de faire il y a quelques an-
nées à la priere d'une perso-
ne de qualité qui se trouva
engagée dans une cour étran-
gere , où de jeunes Seigneurs
devenus, en partie, disciples de
Spinosa , dogmatisoient hau-
tement contre la possibilité
de l'Incarnation.

Je commencerai par ra-
porter leurs prétendus chefs
d'impossibilité , & puis j'en
donnerai les éclaircissemens.





L'ATHEISME RENVERSE'



TRAITE' II.

Réfutation de l'erreur de Spinoza, sur la possibilité de l'Incarnation.

CHAPITRE I.

*Chefs d'impossibilité allégués,
par les Incrédules.*



U E L L E aparence, disent-ils, que Dieu ^{I. Chef d'impossibilité.} descende du Ciel en terre & quite son trône où il est assis sur la tête des Cherubins, pour venir habiter avec des Fourmis, & se

CHAP. I. familiariser avec la canaille ? ce seroit trop de mouvement , trop de frais , trop de dépense pour de misérables vers de terre.

II. Chef. 2. Ne seroit-ce pas en effet s'abaisser, se ravalier avec excès, & se dégrader même absolument pour un Dieu, que de prendre la forme d'un homme, & s'unir à une nature si foible, si aveugle, si stupide, si misérable, si méprisable, & si prodigieusement au dessous de la siene ? ce seroit enfin trop se démentir & se méconnoître, que de se rendre esclave de maître qu'on étoit.

III. Chef. 3. Il n'y auroit rien de moins sage, au Dieu souverain, que de faire une si surprenante démarche sans autre dessein, que de racheter les hommes ; comme s'il n'avoit pas tant

SUR L'INCARNAT. Tr. II. 191
d'autres moïens de les délivrer: CHAP. I.
ou comme s'il n'étoit pas beau-
coup plus à propos de les lais-
ser tous perir, que de se ré-
duire à de si grandes extremi-
tez.

Il seroit encor moins sensé
de s'y réduire pour vanger ses
injuries, & pour en tirer satis-
faction: comme si les hommes
par toutes leurs offenses, lui
pouvoient jamais faire tant
de mal, qu'il s'en feroit lui mê-
me, en se dégradant & se def-
honorant ainsi.

4. Mais le comble de l'ex-
cès & de l'indignité, seroit de
se livrer à la mort, & à la mort
la plus honteuse qui fut jamais,
pour se venger soi-même de
ses prétendues injuries & pour
s'en faire satisfaction. IV. Chef.

A tout cela, les Spino- V. Chef.
fistes ajoutent que l'homme

CHAP. I. n'étant qu'une partie ou une manière d'être de cette unique substance qui est Dieu ; il y a contradiction que le tout devienne partie , ou qu'une manière d'être devienne substance.

La seule
lumière na-
turelle suffit
pour dissi-
per ces Chef-
d'impossibi-
lité.

Voilà à peu près les chefs d'impossibilité que l'on me fit entendre que ces Messieurs alleguoient contre le mystere de l'Incarnation.

Mais je ne hesitai pas à répondre , que rien de tout cela ne me paroissoit impossible ; que je n'y voïois, (comme je n'y vois encor) rien d'indigne de Dieu , rien de méseant à sa grandeur , rien d'opposé à sa sagesse ; que j'en jugerois ainsi quand je n'aurois pas l'avantage d'être fidele ; & qu'il me sembloit que la lumière naturelle , sans la foi , suffisoit pour
engager

DE L'INCARNAT. Tr. II. 193
engager toutes les personnes
équitables à former le même
jugement ; & c'est ce que je
tâchai de faire voir ensuite par
les réfutations suivantes de ces
prétendues impossibilités.

CHAPITRE II.

*Réfutation générale de ces pré-
tendues impossibilités.*

A Vant toutes choses , Procédé
contradic-
toire des in-
crédules. je voudrois bien deman-
der à ces Messieurs , pourquoi
s'ils se croient sincèrement
aussi foibles, aussi aveugles, &
aussi misérables qu'ils le té-
moignent pourquoi, dis-je, ils
entreprennent de juger de ce
que Dieu peut, ou ne peut pas ;
est-ce à des gens qui ne se
croient que des Fourmis &
des vers de terre , à prescrire
R

CHAP. II. ou des bornes à la puissance ,
ou des regles à la sagesse de
l'être infiniment parfait ; se
croire infiniment au dessous de
Dieu , & se rendre néanmoins
l'arbitre de ses desseins ; ce
n'est pas être trop d'accord
avec soi-même.

On ne
produit
contre la
possibilité
de ce myste-
re , nulle
sorte de
contradic-
tion.

De plus , si l'on avoit à juger
que quelque chose dût être
impossible à Dieu ; ce ne devroit
être , que parce que les idées
qu'on auroit de cette cho-
se se combatroient & se détrui-
roient elles-mêmes , & qu'en-
fin elles renfermeroient une
manifeste contradiction ; quel-
le contradiction y-a-t-il donc
dans l'union de la nature divi-
ne avec la nature humaine ?
On n'en a ni vû , ni allégué au-
cune jusques à présent . c'est
néanmoins à ceux qui la ju-
gent impossible à produire

DE L'INCARNAT. Tr. II. 195
cette contradiction & cette im- CHAP. II.
possibilité d'idées ; & c'est où
il faut les attendre.

Enfin , pour faire voir que
ce n'est ni par impuissance, ni
par foiblesse , qu'on use avec
eux de ces généralités ; on veut
bien entrer dans le détail de
ce qu'ils alléguent ; & l'on s'en-
gage à leur faire voir que rien
de tout ce qui les choque dans
cette union , n'est impossible,
& que rien ne s'y contredit
pour un esprit qui pense juste ,
& dont les idées sont exactes.

CHAPITRE III.

Réfutation de la première
prétendue impossibilité.

*Il est impossible , disent-ils , que
Dieu descende du Ciel en
terre , &c.*

I.

Basse de
l'idée que se
forment de
Dieu les au-
teurs de cet
impossibili-
té.

SAns mentir, c'est avoir une
étrange idée de Dieu, pour
des gens qui veulent paroître
en avoir de si hauts sentimens;
c'est se le figurer bien délicat ,
ou bien perclus , que de s'ima-
giner que cela le fatigueroit
beaucoup de descendre du Ciel
en terre ; & que de l'atacher
tellement à un certain endroit
de l'Empirée , qu'il ne puisse
se trouver ailleurs, sans descen-
dre de son Trône ; ni descendre

DE L'INCARNAT. Tr. I. 197
de celui-ci sans se ravalier & se Ch. III.
deshonorer. Plaisante idée de
Dieu, que celle qui l'enchaîne
dans l'Empirée, comme quel-
ques uns font les étoiles dans
le Firmament ! Agréable idée
que celle qui fixe Dieu dans
un lieu d'où il donne ses or-
dres ; & qui met entre le Créa-
teur & les créatures de grands
espaces, de peur qu'ils ne se gâ-
tent par le commerce ! N'est-
ce pas là faire de Dieu un être
particulier, borné, resserré,
circonscrit & corporel ?

II.

On prie donc ces Messieurs,
s'ils veulent bien faire dispa-
roître ce phantôme d'impossi-
bilité qui les éfraie, de ré-
former l'idée qu'ils ont de
Dieu : quand ils auront bien
compris que Dieu est l'Etre
infiniment parfait ; l'Etre in-

Vraie idée
de Dieu.

CH. III. dépendant , l'Etre infini , l'Etre universel ; ils se garderont bien de se le figurer comme attaché en un lieu , comme circonscrit dans ce lieu , & comme exclus de tous les autres. Ils se persuaderont aisément , qu'il est par tout sans être en aucun lieu : par tout , sans être étendu , ni répandu nulle part : nul être n'échappe à sa présence , à sa puissance , à son action. Tout ce qui a l'être en quelque manière que ce soit , pierres , métaux , plantes , animaux , pures intelligences ; tout cela ne subsiste qu'en lui & par lui ; c'est en lui que nous vivons ; c'est en lui que nous nous remuons ; c'est en lui que nous sommes , non pas comme les poissons dans la mer ; car c'est encore une autre illusion : mais com-

DE L'INCARNAT. Tr. II. 199
me les éfets font dans leurs CH. III.
veritable cause. Nous som-
mes en Dieu , & il est en nous
& dans tous les êtres ; parce
qu'il agit & produit sans cesse,
dans tous ces êtres , ce qui les
fait de tels êtres.

III.

Que si cela est, comme on
ne peut raisonablement en
douter ; ne faut-il pas avoüer
que Dieu n'est éloigné d'au-
cune de ses créatures ; qu'il est
aussi près de la terre , comme
du Ciel, des corps comme des
esprits , quoi qu'il opere en
ceux-ci d'une maniere beau-
coup plus parfaite qu'en ceux-
la ? hé que deviendra donc
ce qu'on opose comme une
extrême difficulté , ou plutôt
comme une espece d'impossi-
bilité , que Dieu descende du
Ciel en terre ? La seconde im-

200 POSSIBILITE'
possibilité ne paroîtra pas
moins chimerique.

CHAPITRE IV.

Réfutation de la seconde prétendue impossibilité.

Il est impossible, disent ces Messieurs, que Dieu prenne la forme d'un homme, & s'unisse à une nature si foible, si méprisable, & si fort au dessous de lui.

I.

Fausse idée
d'union.

Cette seconde illusion vient d'une brouillerie d'idées assez semblable à celle qui a fait la première. Ces Messieurs s'imaginent que pour prendre la forme d'un homme, il faut perdre celle de Dieu, & cesser d'être Dieu. Ils se figurent que l'union de deux natures, ne se peut faire

DE L'INCARNAT. Tr. II 201
sans confusion ; & que comme CH. IV.
le tout qui résulte du mélange
confus de deux substances, est
fort différent de chacune en
particulier ; le tout qui résul-
teroit de l'union de la nature
divine avec la nature humai-
ne , ne seroit plus ni Dieu ni
homme : & qu'ainsi Dieu ne
pouvant pas cesser d'être ce
qu'il est, il peut aussi peu s'unir
avec la nature humaine.

II.

D'ailleurs , quand à ne re-
garder que la toute puissance
de Dieu , cette union paroî-
troit absolument possible ; elle
ne leur paroîtroit pas telle à
regarder sa sagesse ; & ils ne
jugent pas que la nature hu-
maine étant aussi inférieure
à la nature divine qu'elle

CH. IV. l'est en éfet ; il fût bien sage ,
ou bien seant à Dieu de s'unir à elle , ni qu'il pût le faire sans se deshonorer & sans se fletrir.

III.

Distinguer
entre, un. on
& confu-
sion.

Il est donc visible que cette seconde illusion vient moins du défaut de justesse dans le raisonnement , que de celui de la netteté des idées ; & ainsi pour dissiper ce vain phantôme d'impossibilité , dont ces Messieurs sont frapez ; il ne faut que les prier de reformer leurs idées.

Quand ils auront bien appris à distinguer entre union & confusion.

Quand ils auront une fois compris , que l'union des substances se peut faire sans mélange , sans confusion , sans

DE L'INCARNAT. Tr. II. 203
alteration de leurs proprietéz, **Ch. IV.**
je suis trompé si leur phantôme d'impossibilité ne disparaît.

I V.

Ils n'ont, pour cela, qu'à
jetter les yeux sur eux-mêmes
& à réfléchir un peu sur leur
être propre. Ils trouveront
dans les deux natures dont ils
sont composez, une illustre
image de cette espece d'union
dont je parle. Ce sont deux
natures tres-differentes l'une
de l'autre, & néanmoins tres-
étroitement unies : & cepen-
dant malgré cét étroite union,
ces natures gardent toujours
inviolablement leurs diffé-
rences & leurs proprietéz. Le
corps est parfaitement distin-
gué de l'esprit ; & l'esprit par-
faitement distingué du corps.

Que l'une se
trouve par
faitement
sans l'autre
dans l'hom-
me,

« Voyez
la seconde
partie du
traité de la
connoissance
de soi-même

VIII.

Il est vrai, que dans l'incarnation il se fait une union beaucoup plus singuliere que tout cela : mais la confusion n'en est pas moins bannie : la distinction des natures & des propriétés n'y est pas moins gardée ; & l'immutabilité de la nature divine n'y reçoit nulle atteinte.

IX.

Quoique dans l'union de l'esprit & du corps, il n'y ait ni mélange, ni confusion ; ces deux substances ne laissent pas de se causer naturellement divers changemens. Si le corps est mu différemment suivant les divers desirs de l'ame ; l'ame est diversement agi-

Difference
entre l'u-
nion de l'es-
prit & du
corps dans
l'homme &
celle de la
nature di-
vine & de
l'humaine
en Jesus-
Christ.

DE L'INCARNAT. Tr. II. 109
agitée suivant les diverses dis- **CH. IV.**
positions du corps ; & si l'ame
élève le corps à elle par la di-
rection qu'elle fait d'une par-
tie de ses mouvemens ; elle est
abaissée au dessous de lui , par
les impressions qu'elle en re-
çoit malgré elle.

X

Mais dans l'Incarnation du
Verbe , dans l'union de Dieu
avec l'homme , les choses se
passent bien différemment.
Comme le Verbe préside à
tout , soutient tout , dirige
tout ; il est aisé de concevoir
que l'homme n'a que des pen-
sées toutes divines , des mou-
vemens tout célestes , & des
désirs dignes de la raison & de
la sagesse même , à laquelle il
est uni. Mais on ne peut pas

210 POSSIBILITE'

CH. IV. retourner la médaille ; & l'on ne doit pas s'imaginer que la nature humaine inspire au Verbe des pensées ou des sentimens humains, ni qu'elle lui cause aucune nouvelle impression, aucun changement. Dans cete merveilleuse union, *l'homme est élevé en tous sens, mais le Verbe ne se rabaisse par aucun endroit. Immuable & inalterable, il domine en tout & par tout la nature qui lui est unie*, dit éloquentement un illustre & savant Prélat. ^a

^a Monsieur de Meaux, Histoire universelle.

X I.

^{Alliance d'attributs opposez en J. C.} Il est vrai, que le composé qui résulte de l'union de ces deux natures : est tout ensemble Dieu & Homme ; impassible & passible ; éternel & sujet au tems ; immortel & mor-

DE L'INCARNAT. Tr. II. 211
tel : mais ces atribus ne con- Ch. IV
viennent à ce composé que
par rapport à l'une ,ou à l'autre
des deux natures ; & comme il
n'y a entre celles-ci nul mé-
lange, il ne se trouve nulle con-
fusion entre ceux-là.

X I I.

Il n'est donc pas si malai-
sé de concevoir comment la
Divinité peut fans s'avilir ou
s'afoiblir, s'unir à nôtre na-
ture & se revêtir de nos foi-
bleses ; comment celui qui a
la nature & la forme de Dieu,
peut sans perdre ce qu'il a &
ce qu'il est , prendre la for-
me d'esclave , & s'appropri-
er enfin une nature étrangere ,
fans alterer sa propre nature.

X I I I.

Mais peut-être, que si cette

CH. IV. union est absolument possible à ne regarder que la toute puissance de Dieu ; elle ne l'est pas eû égard à sa sagesse ? Peut-être seroit-il méseant à Dieu, de se ravalier jusques à une créature si méprisable & si infiniment au dessous de lui ? Peut-être ne seroit-il pas sage à ce Souverain, de se m'éconôître & de s'oublier jusqu'à se revêtir des livrées de son Esclave ? Peut-être seroit-ce se dégrader & se deshonorer soi-même ; & ainsi Dieu ne pouvant se démentir , & suivant toujours inviolablement les règles de sa sagesse , on peut asûrer que cette union n'est nullement possible.

XIV.

Ce sont-là les vains phan-

tômes dont l'imagination **Ch. IV.**
 prend plaisir à s'éfrayer ; mais ^{possibilité}
 la lumiere les dissipe, & la ^{dissipez.}
 raison nous rassûre. Elle nous
 apprend qu'il y a de certains
 êtres superieurs, qui sans se
 rabaisser & se deshonorer par
 leur commerce avec les infe-
 rieurs, les honorent, les élè-
 vent, & les anoblissent. Le
 raïon du Soleil ne se salit
 point au milieu de la bouë &
 de la fange ; il lui donne au
 contraire du lustre & de l'é-
 clat. Un Prince bien loin de
 se dégrader en s'aliant avec
 une fille de basse naissance ,
 l'élève au contraire & l'ano-
 blit. Ne fera-t-on donc pas
 bien l'honneur à Dieu, de le
 croire assez élevé au dessus de
 toutes les créatures & assez in-
 alterable en lui-même pour
 n'être capable que d'anoblir

CH. IV. celles-là, de les élever & de les honorer ; loin de se dégrader & de se deshonorer par leur alliance ? Mais n'en voilà que trop sur ce chapitre.

CHAPITRE V.

Réfutation de la troisième prétendue impossibilité.

Il est impossible, disent encor ces Messieurs, que Dieu ait pris la forme d'un homme sans autre dessein, que de racheter les hommes.

I.

La principale fin de Dieu est sa gloire, il fait tout pour lui.

C'Est en cet endroit qu'il faut avouer que ces Messieurs n'ont pas tant de tort qu'on le pourroit croire. Si peu qu'on consulte la raison ;

n'est pas possible que Dieu n'agisse que pour la créature : & moins encor qu'il fasse une chose aussi surprenante, que celle de prendre la forme d'un homme, sans autre fin, ni autre dessein, que celui de le sauver. Il est indigne de Dieu de n'être déterminé à agir que par un intérêt humain & créé, & qu'une pure créature soit tout le motif de son action : c'est un visible renversement de l'ordre. Comme Dieu s'aime infiniment plus que toutes choses, il doit se rapporter toutes choses : & comme il n'aime rien que par rapport à lui ; il ne peut aussi rien faire que pour lui, & pour sa gloire. Ce qui n'empêche pas néanmoins, que les intérêts de la creature ne se puis-

CHAP. V. sent trouver admirablement dans les siens ; & même beaucoup plus avantageusement , que s'ils en étoient distinguez.

I I.

Il est faux que l'Incarnation n'ait point eu de fin plus noble que la rédemption des hommes. Il est donc impossible, il faut en convenir, que Dieu ne prenne la forme d'un homme, que pour racheter les hommes : c'est-à-dire sans avoir de fin plus noble & plus élevée que celle-là. Ces Messieurs raisonnent juste en cela : mais le tort qu'ils ont , est de croire que la Religion nous enseigne cette impossibilité ; elle qui convient si-bien avec la raison à nous dire tout le contraire.

I I I.

Car elle nous apprend que
Dieu

Dieu a soumis toutes choses à **CHAP. V.**

JESUS-CHRIST, que nous sommes tous pour **JESUS-CHRIST**, & **JESUS-CHRIST** pour Dieu. Elle nous apprend

Aussi la religion ne nous enseigne-t-elle point cela.

que le premier & le principal dessein de Dieu dans l'Incarnation, a été de trouver en **JESUS-CHRIST**, un adorateur, un Sacrificateur, une victime d'une dignité infinie, pour expier & réparer les injures faites à la divinité : car cette Religion est persuadée, que **JESUS-CHRIST** est un Dieu qui adore son Pere ; un Dieu qui lui obéit ; un Dieu qui meurt pour honorer sa sainteté. & satisfaire à sa justice offensée.

IV.

Mais, dira-t-on, la Religion enseigne que le Fils de Dieu

T

CHAP. V. s'est incarné pour nous, & pour
notre salut.

Pourquoi D'accord ; mais elle ne pré-
tend pas par ces expressions
cependant elle nous nous marquer l'unique fin de
fait souvent l'Incarnation , ni exclure la
regarder ce mystère par principale : elle nous repre-
raport à sente celle-là , parce qu'elle
notre salut. est plus propre à nous toucher
& à nous remuer ; mais après
tout , elle ne la regarde que
comme une fin moins princi-
pale & toujours subordonnée à
la principale qui est la gloire
de Dieu , & la satisfaction de
sa justice offensée.

V.

Mais , disent encor ces Mes-
sieurs , quelle sorte de gloire
peut-il revenir à Dieu de l'In-
carnation ? Les pechez de tous
les hommes ensemble , pou-
voient-ils jamais tant le desho-
norer, qu'il s'est deshonore lui-

DE L'INCARNAT. Tr. II. 219
même en s'unissant à une aussi CR. V.
basse créature que l'homme ?

V I.

Que cette instance marque Gloire qui
bien que l'on n'a qu'une fort revient à
imparfaite idée de l'Incarna- Dieu du
tion ! Ne se mettra-t-on ja- mystere de
mais dans l'esprit, que le Fils de l'Incarna-
Dieu a pû sans se deshonoré, tion.
s'unir à la nature humaine ?
Ne comprendra-t-on jamais
que cette nature subsistant ain-
si par la subsistance même du
Verbe, est tellement élevée,
qu'elle rend à Dieu une gloire
infinie, & qu'elle lui fait une
satisfaction de pareille éten-
duë & beaucoup plus capable
de l'honorer, que le peché ne
peut le deshonoré ? car com-
me je l'ai déjà remarqué, JE-
SUS-CHRIST est un Dieu
qui honore son Pere & qui lui
fait satisfaction.

Sagesse de
ce mystère.

Y'avoit-il quelque autre voie plus sage , ou plus parfaite d'honorer Dieu , & de satisfaire pleinement à sa justice ? Car enfin (on devroit y prendre garde) le Fils de Dieu , quoique d'une dignité infinie , est incapable, séparé de l'homme , de satisfaire à son Pere ; lui étant égal & consubstantiel , il est incapable de l'adorer , de lui obéir , de souffrir , de mourir pour lui. Le Pere ne peut lui commander ; il ne peut le juger ; il ne peut le punir pour nos pechez. Au contraire l'homme séparé du Fils de Dieu , ne peut honorer Dieu comme il faut pour lui faire satisfaction. Il peut bien adorer , obéir , souffrir & mourir : mais rien de tout cela ne peut plaire à Dieu ; rien de tout ce-

DE L'INCARNAT. Tr. II. 219
même en s'unissant à une aussi basse créature que l'homme? CHAP. V.

VI.

Que cette instance marque bien que l'on n'a qu'une fort imparfaite idée de l'Incarnation ! Ne se mettra-t-on jamais dans l'esprit, que le Fils de Dieu a pû sans se deshonor- Gloire qui revient à Dieu du mystere de l'Incarnation.
rer , s'unir à la nature humaine ? Ne comprendra-t-on jamais que cette nature subsistant ainsi par la substance même du Verbe, est tellement élevée , qu'elle rend à Dieu une gloire infinie , & qu'elle lui fait une satisfaction de pareille étendue & beaucoup plus capable de l'honorer, que le pechéne peut le deshonor-
car comme je l'ai déjà remarqué , J E S U S- C H R I S T est un Dieu qui honore son Pere & qui lui fait satisfaction.

Sagesse de
ce myſtere.

Y avoit-il quelque autre
voie plus ſage , ou plus par-
faite d'honorer Dieu , & de
ſatisfaire pleinement à ſa juſti-
ce ? Car enfin (on devroit y
prendre garde) le Fils de
Dieu , quoique d'une dignité
infinie, eſt incapable, ſéparé de
l'homme , de ſatisfaire à ſon
Pere ; lui étant égal & con-
ſubſtantiel , il eſt incapable de
l'adorer , de lui obéir , de
ſouffrir , de mourir pour lui.
Le Pere ne peut lui comman-
der ; il ne peut le juger ; il ne
peut le punir pour nos pe-
chez. Au contraire l'hom-
me ſéparé du Fils de Dieu, ne
peut honorer Dieu, ni lui faire
ſatisfaction. Il peut bien ado-
rer , obéir , ſouffrir & mourir :
mais rien de tout cela ne peut
plaire à Dieu : rien de tout ce-

la n'est capable de le satisfaire pour nos offenses ; & que qu'elles sont infinies ; & que tout cela n'est que fini. Voici donc en quoi consiste la merveille de l'Incarnation, la sagesse de ce mystere & la gloire qui en revient à Dieu. Le Fils de Dieu emprunte de la nature humaine, la capacité d'adorer, d'obéir, de souffrir, de mourir ; & cette nature emprunte de la personne du Verbe, en qui elle subsiste, sa dignité, & le merite. Ses actions & ses souffrances deviennent par-là d'un prix infini ; & enfin de l'union de la nature divine avec la nature humaine, il résulte un tout capable de donner à Dieu une gloire & une satisfaction infinie. Que les libertins reconnoissent donc la sagesse de ce

CHAP. V. mystere ; ou du moins qu'ils se
taissent , s'ils ne peuvent l'a-
percevoir.

CHAPITRE VI.

Réfutation de la quatrième
prétendue impossibilité.

*Il est impossible , disent - ils ,
que pour racheter les hom-
mes , Dieu ait voulu souffrir la
mort la plus ignominieuse du
monde.*

I.

Comme cette proposition
est pleine d'équivoques,
& que vraie en certains sens ,
elle est fausse en d'autres : il
n'est pas possible d'en bien ju-
ger qu'en démêlant ces équi-
voques.

La première consiste dans

DE L'INCARNAT. Tr. II. 223
ces termes: *pour racheter les hom-* CH. VI.
mes ; mais elle vient d'être su-
fisamment démêlée dans la der-
nière Section.

La seconde est cachée dans
ces termes : *que Dieu ait voulu*
souffrir la mort : Car si , par là,
l'on prétend que Dieu ait éfec-
tivement perdu la vie : qu'il
ait été détruit , ou même qu'il
ait souffert quelque alteration,
quelque changement en sa na-
ture ; on convient qu'en ce
sens, il est impossible que Dieu
puisse souffrir, je ne dis pas la
mort : je dis même la moin-
dre petite douleur. Mais si l'on
prétend seulement que la na-
ture humaine unie à une per-
sonne Divine, n'ait pas pû sou-
ffrir la mort, & que cette mort
n'ait pû être attribuée en un
bon sens, à la persone du Ver-
be : parce qu'il soutenoit cet-

En quel
sens il est
vrai de dire
que Dieu a
souffert la
mort.

te nature dans toutes ses actions & ses souffrances, & qu'elle ne subsistoit qu'en lui : rien n'est plus faux que cette prétention; parce que d'une part, la nature humaine nonobstant son union avec la nature divine, est d'elle-même toujours passible & mortelle; & que de l'autre, les actions & les divers changemens qui se passent dans les natures unies, sont attribuées à la personne comme à leur principal soutien : mais sur tout en J E S U S-CHRIST, dont la personne est d'une efficace & d'une vertu infinie, qui comme nous l'avons déjà remarqué, soutient tout & préside à tout.

I I.

En quel
sens il a

Il n'y a pas plus de difficulté
pour les ignominies de la

DE L'INCARNAT. Tr. II. 225
mort, que pour la mort même. **Ch. VI.**
me : dans le même sens qu'on souffert des
attribuë celle-ci au Fils de **ignominies.**
Dieu ; on lui attribuë celles-là.
Il a épousé nos miseres : c'est
tout dire ; & de nos foiblesses,
il n'a excepté que le peché. Il
faut seulement se souvenir que
malgré ce commerce & cette
aliance, il est demeuré par-
faitement immuable en lui-
même ; toujours vivant, tou-
jours glorieux, toujours puis-
sant ; & qu'enfin il s'est revêtu
de nos foiblesses sans s'afoi-
blir, de nos ignominies sans
se flétrir, de nos bassesses sans
se dégrader : c'est ce qu'on ne
peut trop redire.

III.

Mais quelle gloire ne re-
vient-il pas à Dieu d'une mort

Ca. VI si honteuse ? C'est assez pour savoir que cette gloire est infinie , que de penser que quoique ce n'ait été que selon la nature humaine que J E S U S- C H R I S T ait été capable de mourir & d'avoir de la confusion ; cette mort & cette confusion , ont été divinisées par l'union intime de la nature humaine avec la divinité.

I V.

C'est ainsi que tout se soutient dans cet admirable mystere ; & que sans mélange , sans désordre , sans confusion , sans contradiction quelconque , la souveraine grandeur se trouve unie avec l'extrême bassesse , la gloire avec la honte , la misere avec la felicité , la vie avec la mort.

CHAPITRE VII.

Réfutation de la cinquième
prétenduë impossibilité.

*Il est impossible , disent enfin
les Spinofistes , que le tout de-
viennne partie , & qu'une sub-
stance devienne manière d'Etre,*

I.

IL n'est pas besoin de grands efforts , pour dissiper cette cinquième prétenduë impossibilité. Il suffit de dire qu'elle n'est fondée que sur la chimere d'une substance unique dans la nature , & sur la pretention que l'homme n'est qu'une partie , ou une manière d'Etre de cette substance , ridicule chimere & prétention chimeri-

CH. VI. que que nous avons déjà suffisamment refutées, & dont nous ferons voir de plus en plus l'extravagance dans la suite.

II.

Obstacles
que les in-
crédules ont
à voir clair
& à croire
nos myste-
res.

Il est donc visible, que de quelque côté que l'on regarde ce mystere ; il n'y paroît nulle impossibilité : & les libertins le verroient comme tous les autres ; si les passions de leur cœur ne répandoient sur leurs esprits de trop épaisses ténèbres : ou s'ils ne se bonchoient les yeux à plaisir, de peur de voir ce que la corruption de leur cœur, leur fait souhaiter qui nesoit pas. Car c'est le cœur, c'est sa corruption, ce sont ses attaches qui font particulièrement les incrédules, les libertins & les impies. Comment pourroient-ils croire ; comment pou-

DE L'INCARNAT. Tr. II. 229
roient-ils apercevoir la vérité CH. VI.
de nos mystères, eux qui nour-
rissent dans leur cœur, des
dispositions qui leur sont si
opposées? Dieu veuille par sa
miséricorde, ôter ces funestes
obstacles, du cœur de ceux
qui liront cet écrit, avec une
droite intention.

III.

Afin que tout le Système de
Spinoza ; il ne demeure rien
d'entier. Il faut encore ajou-
ter un mot contre ce qu'il dit
de l'impossibilité des miracles.

CHAPITRE VIII.

*Réfutation de l'erreur de Spinoza ;
sur la possibilité des miracles.*

NOus ne perdrons pas
bien du tems à refuter
cette erreur ; elle est déjà ren-

CH. VII. versée dans son principe.

Elle n'est fondée que sur l'extravagante idée, que cet impie s'est formée d'un Dieu qui ne fait rien avec liberté, ni avec sagesse; & à qui tout ce qu'il y a d'être & d'éfets échapent nécessairement, machinalement, & par la fatalité de certaines loix aveugles, inflexibles, inviolables, auxquelles la nature de ce Dieu est aussi misérablement assujétie, que celle de tout le reste des êtres. Car c'est de ce faux principe que Spinoza infere qu'il ne peut y avoir de miracle: parce qu'il ne peut rien ariver contre ces loix.

Et c'est encore de-là qu'il prétend qu'admettre un miracle, c'est détruire l'essence de Dieu: parce que c'est ren-

DE L'INCARNAT. Tr. II. 231
verser des loix qu'il prétend CH. VII
émancées du fond de l'essence
de la divinité.

Et ainsi, comme nous avons
renversé cette extravagante
idée de divinité, & fait voir
que Dieu est essentiellement
sage & libre ; ces impies con-
séquences tombent d'elles-
mêmes : & l'on voit claire-
ment que les loix, par lesquel-
les Dieu gouverne le monde,
aïant été établies avec une
pleine liberté ; Dieu peut en
faire des exception quand ils
lui plaît, & où il lui plaît.

Nous ne conoissions pas ,
dit Spinoza, toutes les loix
de la nature : & ainsi nous at-
tribuons à miracle, ce qui
n'est qu'une suite de ces loix.

Je conviens qu'il se peut faire
que nous prenions quelque-
fois pour miracle ce qui n'est

CH. VII. qu'une suite de certaines loix que nous ne connoissons pas: mais quoique nous ne les connoissons pas toutes, nous savons, du moins, tres-certainement, qu'il n'y en a pas une que Dieu n'ait établie librement, & qu'il ne puisse abolir, ou interrompre, quand il lui plaira: & qu'ainsi rien n'est plus possible qu'un vrai miracle.

D'ailleurs, il y a de certains effets qu'on voit bien qui ne peuvent être des suites d'aucunes loix générales, & qui demandent une volonté & une efficace particulière de Dieu. Nous en avons donné des exemples dans le traité de la vérité évidente de la religion chrétienne.

Mais ce qui doit achever de confondre Spinoza; ce sont

DE L'INCARN. Tr. II. 233
font ces grandes actions de Ch. VII.
JESUS-CHRIST que nous
tenons pour miraculeuses ;
comme la résurrection d'un
mort , la guérison d'un aveu-
gle , ou d'un paralytique , &c.
Car JESUS-CHRIST , se-
lon cet impie , n'étant qu'un
pur homme , ne savoit pas
mieux que nous ces loix de
la nature. Et quand même
il les auroit conuës ; ces loix
n'étoient pas toujours prêtes à
executer ces effets & ces ac-
tions extraordinaires , toutes
les fois que JESUS-CHRIST le
souhaitoit. Que Spinoza nous
dise donc , s'il lui plaît, com-
ment JESUS-CHRIST , dans
l'ignorance de ces loix , ou
du moins dans l'incertitude
de leur action , pouvoit ,
quand bon lui sembloit , ré-
pondre seurement qu'il aloit

CH. VII. ressusciter un mort, rendre la vûë à un aveugle, changer l'eau en vin, &c. Car il exécutoit tout cela avec une assurance & une confiance surprenantes; & l'on n'a jamais vu qu'il se soit trompé dans ses mesures; ni que les effets n'aient pas répondu à ses projets, & à ses promesses. Qu'il faut être insensé, pour ne voir pas que JESUS-CHRIST operoit toutes ces merveilles comme maître absolu de ces loix & de toute la nature; & qu'ainsi c'étoient de vrais miracles:

Mais il est tems d'ataquer le Siftême de Spinoza, par la méthode des Geomètres.



L'ATEISME

RENVERSE.

TRAITE' III.

*Où refutation du Système de Spinoza , suivant la metode
des Geomètres.*



POUR renverser
tout le Système de
Spinoza , c'est assez
de ruiner la premiere
partie de ce qu'il apelle sa
Morale : car comme cette par-
tie , quelque nom qu'on lui
done , n'est dans la verité,
qu'une Metaphysique toute
pure ; & qu'elle contient les

236 REFUT. GEOMETRIQUE
principes generaux & tout le
fonds du Siftême de ce mal-
heureux Philosophe ; on peut
s'assurer que la décadence de
cette premiere partie , sera
la ruine de tout l'ouvrage ; &
que quand nous n'aurions pas
déjà refuté en détail , les er-
reurs qui en sont les suites ; el-
les se trouveroient comme
acablées par la chute du corps
& comme ensevelies sous ses
ruines.

Mais afin que cette victoire
soit plus réguliere ; on ne se
servira , pour combattre ici
Spinosa , que des mêmes ar-
mes qu'il a mis en usage , &
que de la metode des Geo-
metres , dont il s'est servi
pour établir son Siftême. On
n'établira les démonstrations,
que sur des maximes incontes-
tables , ou sur les propres pa-

DU SPINOSISM. Tr. III. 237
roles de Spinoza, ou sur des
propositions déjà démontrées;
& l'on n'emploiera presque
pas d'autres définitions, que
celles qui sont de la façon de
Spinoza même.

On n'aura guères besoin
que de celles qu'il donne de la
substance, de l'attribut & du
mode. Par la première, on
prétend renverser la seconde
proposition de la première
partie, qui en entraînera plu-
sieurs autres dans sa chute; ce
qui fera le sujet de la première
section: & par les deux au-
tres définitions, on croit pou-
voir ruiner la douzième pro-
position: & par là acabler d'un
nouveau poids, les propo-
sitions déjà renversées, & ache-
ver de ruiner celles qui com-
posent la première partie: ce
qui fera le sujet de la 2. section.

238 REF. GEOMETRIQUE

Il est bon d'avertir aussi qu'on ne suivra pas toujours l'ordre des propositions de Spinoza: on s'en écartera quelquefois, lors que celui où la suite de nos propositions nous menera, paroîtra plus naturel: Cela produira quelques transpositions & même quelques répétitions de propositions déjà refutées: mais on a cru devoir avoir moins d'égard à la suite des propositions de Spinoza, qu'à en établir une naturelle dans celles qu'on destine à decouvrir son illusion. Il n'y aura cependant gueres de ses propositions qui ne paroissent à leur tour sur les rangs: On les rapportera fidelement: & de peur qu'on ne s'y trompe, & qu'on ne les confonde avec le Texte courant, on les marquera en.

DU SPINOSISM. Tr. III. 239
italique ; & ainsi en observant
dans la suite de nos propositions , ce qui se trouvera ainsi
caractérisé : l'on aura presque
toutes les propositions de la
premiere partie du Système
de Spinoza ; & afin qu'avec
cela on s'en puisse former une
plus juste idée , l'on commen-
cera par rapporter les défini-
tions & les axiomes sur les-
quels il le bâtit.

Enfin il faut encore avertir
que la metode qu'on va sui-
vre est sèche & apliquante :
c'est le sort de la metode des
Geometres : Mais Spinoza
s'en étant servi , on a cru
qu'il étoit plus glorieux à la
Religion , & plus humiliant ,
ou plutôt plus instruisant pour
les libertins , après les avoir
combatus par la metode
commune , de les combattre

240 REFUT. GEOMETRIQUE
encore avec les mêmes armes,
dont ils se servent pour l'a-
taquer ; & par dessus cela , si
l'on prend garde que cette
methode est de toutes la plus
sûre, la plus exacte & la moins
sujette à illusion ; on jugera
sans doute, que dans une ma-
tiere aussi metaphisique que
celle-ci ; on ne pouvoit se
dispenser de la mettre en usa-
ge.

Du moins , faut-il avouer
que cette methode est de tou-
tes la plus propre pour ceux
qu'on a eu particulièrement
en vûë dans cet écrit : je veux
dire pour une espece de liber-
tins spirituels (si l'on peut les
nommer ainsi :) c'est-à-dire
de libertins qui se piquent
d'esprit , de Philosophie &
d'exactitude. Ils n'auront pas
sujet de se plaindre qu'on ne
se

DU SPINOSISM. Tr. III. 24r
se défend que par les secours
de l'éloquence , ou par la for-
ce de l'autorité , & beaucoup
moins par les traits perçans
des injures & des invectives.
Pour les autres , on les prie
de ne se rebuter pas de la se-
cheresse de cette metode.
S'ils ne peuvent pas , lors
qu'on renvoie à une pro-
position déjà démontrée , se
souvenir de la démonstration
qu'on en a donnée ; qu'ils se
souviennent du moins, qu'el-
le a été démontrée : car ce-
la suffit pour les rassurer,
lors qu'ils hésitent. Si leur
attention se trouve fatiguée
par la lecture de la premie-
re Section , ils pourront se dé-
lasser dans la seconde , car
elle est beaucoup plus unie.
Ils y trouveront aplanies les
difficultez qui pourroient leur

242 REF. GEOMETRIQUE
rester de la premiere : la plupart des propositions de celle-ci se trouvent démontrées d'une maniere plus suivie dans celle-là ; & enfin cette seconde Section pourroit seule suffire pour la refutation du Spinozisme.

Cependant , pour diminuer autant qu'il est possible, la secheresse de cette metode, ou l'entremêlera de reflexions autant que cela se pourra naturellement. Et afin de donner aussi quelque satisfaction à ceux qui n'ont nulle entrée dans cette voie , & mettre les libertins, en état de faire, s'ils le veulent , un bon choix , & prendre le plus sûr parti entre la Religion & la morale de Spinoza , & la Religion & la morale de JESUS-CHRIST ; on terminera ce Traité par

DU SPINOSISM. Tr. III. 143
un discours plus libre & plus
aisé, dans lequel on fera voir,
du moins par les principaux
traits de ces deux Systèmes,
l'extrême opposition qu'ils ont
entr'eux.

Au reste comme une des
principales difficultez que
l'on trouve dans la lecture des
Traitez où l'on suit la meto-
de Geometrique, est de se sou-
venir des définitions & des
axiomes, qui servent de prin-
cipes aux démonstrations, &
d'être obligé de retourner
sans cesse sur ses pas pour les
chercher: afin de lever cet
obstacle, on a jugé à propos
de transcrire encor une fois
ces définitions & ces axiomes
à la fin du traité, dans une es-
pece de table, laquelle étant
déploïée, & sortant presque
toute entiere hors du rang

244 REF. GEOMETRIQUE
des autres Feuilllets, met tel-
lement devant les yeux, les
definitions & les axiomes,
dont on a besoin à chaque pa-
ge, que pour les trouver, on
n'est nullement obligé d'in-
terrompre le cours de sa Le-
cture.



DEFINITIONS

ET AXIOMES

DE LA

METAPHYSIQUE

DE SPINOSA.

Définitions.

I.

J'Apelle *cause de soi-même* ;
ce dont l'essence enferme
l'existence ; ou dont la natu-
re ne peut-être conçûë que
comme existante.

II.

J'apelle *une chose finie en son*
genre , celle qui peut être bor-

X iij

246 DEFIN. ET AXIOMES
née par une autre chose de
même nature.

Par exemple , le corps est
fini : parce qu'on en peut tou-
jours concevoir un autre plus
grand.

De même une pensée est
bornée par une autre pensée .
mais le corps ne peut pas être
borné par la pensée , ni la
pensée par le corps.

III.

Par le mot de *substance* :
j'entends ce qui existe en soi-
même , & ce qui est conçu
par soi : c'est-à-dire , cet être
ou cette chose , dont on peut
se former l'idée sans le secours
de l'idée d'aucune autre cho-
se.

IV.

J'appelle *attribut* , ce que l'es-
prit aperçoit de la substance
comme constituant son essen-
ce.

V.

Par le *mode* ou la *maniere d'être*, j'entends les modifications, ou dispositions accidentelles de la substance: c'est-à-dire celles qui sont tellement attachées à un sujet, qu'elles ne peuvent être conquises sans lui.

VI.

J'appelle *Dieu* l'être absolument infini: c'est-à-dire une substance qui a une infinité d'attributs, dont chacun enveloppe dans son idée, une essence éternelle & infinie.

EXPLICATION.

Je dis l'être *absolument infini*, & non pas infini seulement en son genre; car ce qui n'est infini qu'en son genre, manque d'une infinité d'attributs,

248 DEFIN. ET AXIOMES
& on peut les lui nier avec vérité : mais ce qui est absolument infini , enferme dans son essence tout ce qui marque perfection où réalité & exclut toute negation.

VII.

J'appellerai *libre* , ce qui n'existe & ce qui n'est déterminé à agir que par la seule nécessité de sa nature ; & j'appellerai nécessaire ou plutôt contraint ce qui est déterminé par un autre à exister & agir d'une certaine maniere déterminée.

VIII.

Par *L'éternité* , j'entends l'existence même en tant qu'elle suit nécessairement de la définition de la chose éternelle.

EXPLICATION.

Car une telle existence est

DE SPINOSA. 249
conçue, aussi-bien que l'essence même, comme une vérité éternelle; & par conséquent elle ne peut être expliquée ni par le tems, ni par la durée, non pas même une durée conçue sans commencement & sans fin.

A X I O M E S.

I.

Tout ce qui existe, existe ou en soi-même, ou dans un autre.

II.

Ce qui ne peut pas être conçu par un autre, doit être conçu par soi-même.

III.

Une cause déterminée étant une fois posée, il faut nécessairement que l'effet s'en suive; & au contraire, il est impossible que l'effet s'en suive s'il n'y a nulle cause déterminée.

I V.

La conoissance de l'effet dépend de la conoissance de sa cause , & l'enferme dans son idée.

V.

Les choses qui n'ont rien de commun , ne peuvent être conçues les unes par les autres : c'est-à-dire que l'idée de l'une n'enferme pas l'idée de l'autre.

V I.

Une véritable idée doit être semblable à son objet.

V II.

L'existence n'est nullement de l'essence d'une chose qui peut être conçue comme n'existant pas.

OBSERVATION
*Sur ces définitions & ces
Axiomes.*

MOn dessein n'est pas d'en faire ici la critique : je dirai ce que j'en pense, à mesure que je m'y trouverai engagé par le bon ou mauvais usage que Spinoza en fera, dans l'écrit que j'entreprends de refuter.

Mais je ne puis me dispenser de faire remarquer en cet endroit, que rien n'est moins judicieux ni plus contre les regles de la méthode Géométrique, que la sixième définition expliquée comme il fait.

Les définitions étant des principes de démonstration, il est contre les regles & con-

252 **DEFIN. ET AXIOMES**
tre le bon sens d'y suposer ce
qu'on doit démontrer : c'est
neanmoins ce qu'a fait Spino-
sa dans sa sixième définition
& dans son explication.

Spinoza avoit entrepris de
démontrer qu'il n'y a qu'une
substance dans la nature ; que
Dieu est cette unique substan-
ce ; que toutes choses ne sont
que des manières d'être de
cette substance , & que tout
ce qui peut tomber sous l'en-
tendement n'est qu'une suite
nécessaire de la nature divi-
ne. Or il est visible que Spi-
noza suppose tout cela dans sa
sixième définition.

Car si Dieu est l'Etre abso-
lument infini , en ce sens qu'il
enferme formellement dans
son essence , tout ce qui est
vraiment réel , & tout ce qui
marque perfection & réalité ,

comme Spinoza l'explique, & comme il paroît par l'usage continuel qu'il fait de cette définition, dans la suite de ses démonstrations ; ^a si, dis-je Dieu est un tel Etre : le procès est vuidé sans aller plus loin. Il est clair qu'il n'y a rien de réel hors de Dieu, ni substance, ni accidens : autrement on pourroit nier quelque chose de l'essence de Dieu, & cette essence enfermeroit quelque négation, ce que Spinoza ne veut nullement. Il est clair qu'il n'y a qu'une substance : que toutes choses ne sont que des manières d'Etre de cette substance, & que tout ce qui peut tomber sous l'entendement, c'est-à-dire tout ce qu'on peut concevoir de réel, n'est qu'une suite nécessaire, pour ne pas dire une

^a. Dans celles de ses propositions 14. & 16. & ailleurs.

254 DEFIN. ET AXIOMES
partie de la nature de cette
substance.

Et ainsi, Spinoza pouvoit bien s'épargner les frais de cette foule de définitions, d'Axiomes & de démonstration qu'il emploie pour prouver ces Paradoxes, s'il a crû qu'on lui dût passer la seule définition de Dieu avec son commentaire ; & s'il ne l'a pas crû, il devoit encor s'épargner tous ces frais ; puisque son Système ne roulant guères que sur cette définition : il est visible qu'en la lui ôtant, ces frais deviennent inutiles.

Mais il faudroit que les Theologiens eussent bien changé de sentiment pour accorder cette définition à Spinoza ; puisqu'ils enseignent communément qu'on ne connoît Dieu que par négation

c'est-à-dire que parce qu'il n'est pas : loing de dire que son idée exclud toute négation & renferme formellement tout ce qu'on peut concevoir de réel.

Ce n'est pas que je ne trouve aussi de l'excès dans ce dernier sentiment ainsi pris à la lettre , & que je ne sois persuadé que nous connoissons Dieu par une idée positive : mais il est encor beaucoup plus outré de dire , comme fait Spinosa , que l'idée de Dieu renferme formellement tout ce qui est réel : car c'est faire de Dieu le plus extravagant animal , le plus terrible monstre , la plus étrange chimere que l'imagination se puisse figurer.

DEFI-



DEFINITIONS

ET AXIOMES

POUR LA REFUTATION

DU SYSTEME

DE SPINOSA.

Définitions.

I.

J'Entends par substance, ce qui est en soi-même & ce qui est conçu par soi ; c'est-à-dire cet être ou cette chose dont on se peut former l'idée sans le secours de l'idée d'une autre chose.

Cette définition est de Spinoza mot pour mot.

238. DEFIN. ET AXIOMES

II.

J'appelle attribut, *ce que l'esprit aperçoit de la substance, comme constituant son essence.*

De Spinoza mot pour mot.

III.

Par le mode, ou la manière d'Etre.

J'entends *les modifications ou dispositions accidentelles de la substance ; c'est-à-dire celles qui sont tellement attachées à un sujet qu'elles ne peuvent être conçues sans lui.*

Elle est encor de la façon de Spinoza.

IV.

J'appelle *Dieu* l'Etre souverainement parfait, c'est-à-dire cet Etre qui, dans une souveraine simplicité, possède une infinité de perfections.

EXPLICATION.

J'ajoute dans une souveraine simplicité pour un plus grand éclaircissement : car il est visible que cette condition est comprise dans l'idée de l'Etre souverainement parfait. La souveraine perfection excluant toute composition , comme aiant quelque chose d'imparfait & établissant une souveraine & une exacte unité. Spinoza ne nous pouroit pas contester cette condition , puisqu'il reconoit nettement dans sa quarantième lettre , qu'elle est une des proprieté de Dieu. *Id simplex , non vero ex partibus compositum.*

V.

J'appelle cause libre , celle qui avec conoissance, se détermine

Y ij

260 **DEFIN. ET AXIOMES**
tellement à un parti, (soit que
sa détermination soit dépen-
dante d'une autre cause , ou
non ,) qu'elle ait le pouvoir
de prendre le parti opposé.

AVERTISSEMENT.

On verra dans la suite la
raison de la clause contenuës
dans la parentese.

AXIOMES.

I.

L *A réalité, la vérité, la bon-*
té, ou la perfection & l'uni-
té sont les proprietez insépara-
bles de l'Etre ; & on les apelle
transcendentes , parce quelles se
trouvent necessairement dans
tout ce qui est vraiment Etre.

ECLAIRCISSEMENT.

1^o. Tout être dès qu'il existe, est nécessairement conforme à son exemplaire, & à son modèle qui se trouve dans les idées divines ; & c'est par-là qu'il est *vrai*.

2^o. Dès qu'il est conforme à son exemplaire, il a tout ce qui convient à sa nature ; & c'est par-là qu'il est *bon*, ou *parfait*.

3^o. Enfin dès qu'il est conforme à son exemplaire, & qu'il a tout ce qui convient à sa nature ; il est distingué de tout autre Etre, & parfaitement *un*.

Spinosa lui-même doit souscrire à cet axiome : puisque d'une part, il dit, dans le sixième axiome de la seconde par-

262 DEFIN. ET AXIOMES

tie, que par les termes de *realité* & de *perfection*, il entend la même chose; & que dans sa trente-deuxième lettre il assure que tout Etre, considéré absolument en lui-même, & sans relation à autre chose, enferme la perfection dans son essence.

Quid-quid est, in se consideratum, perfectionem includit.

II.

La pensée est plus noble que l'étenduë.

III.

On ne peut concevoir de liberté plus entière que celle qui est exemte de contrainte & de nécessité.

SECTION I.

Où sur l'idée que Spinoza donne de la substance , on tente la rupture de son Système par la seconde de ses propositions.

PREMIERE PROPOSITION.

L'idée de la substance enferme nécessairement l'idée de l'Etre & celle de ses proprietéz transcendantes ; l'unité , la verité , la bonté , &c.

DEMONSTRATION.

I. **Q**Ue l'idée de la substance, enferme celle de l'Etre , cela paroît par la premiere définition qui est toute de Spinoza , ou il est fait plusieurs fois mention de l'Etre.

264 REF. GEOMETRIQUE

2. Que l'idée de la substance enferme celles de la vérité, de la bonté, de l'unité, &c. En voici la preuve.

L'idée de la substance enferme celle de l'Etre (par la première partie de cette démonstration :) or , par le premier axiome, *la vérité, la bonté & l'unité, sont les propriétés inséparables de l'Etre, & elles se trouvent nécessairement dans tout ce qui est vraiment Etre.* Donc elles se trouvent enfermées dans l'idée de la substance.

COROLLAIRE.

Il s'ensuit de-là que ce qui est dit dans la définition de la substance, *qu'on peut former son idée sans le secours de l'idée d'une autre chose,* ne se doit entendre que de l'idée d'une autre chose

DU SPINOSISME. Tr.III. 265
se qui lui sert de sujet , puis-
qu'en éfet ; c'est en cela que
la substance est diferente du
mode , qu'elle n'a nullement
besoin , comme lui , d'un sujet
pour subsister. Mais cela ne se
doit point entendre de l'idée
de l'être, ni de celle de ses pro-
priétez , qui par la précédente
proposition , sont necessai-
rement enfermées dans l'idée
de la substance. Ceci est ex-
tremement à remarquer, par-
ce que c'est sur l'abus que Spi-
nosà a fait de cete équivoque
que tout son Sistème est fon-
dé.

II. PROPOSITION,

Oposée à la seconde de
Spinosa.

Il est faux que *deux substances,
qui ont divers attributs n'aient
rien de commun.*

DEMONSTRATION.

C'Est avoir quelque chose
de commun, que de con-
venir dans les attributs de réa-
lité, de vérité, de bonté, &c.
Or quelque diversité qu'il y
ait entre les attributs de deux
substances; elle conviennent
toujours dans les attributs de
réalité, de vérité, de bonté,
&c: Puisque, par la première
Proposition, ils sont compris
dans l'idée de la substance;

DU SPINOSISM. Tr. III. 267.
donc il est faux que deux substances qui ont divers attributs n'aient rien de commun.

PROPOSITION III.

Oposée à la IV. de Spinosa.

Il est faux , & Spinosa ne démontre point que *plusieurs choses distinctes , ne puissent se distinguer les unes des autres : que par la diversité de leurs perfections essentielles , ou par celle de leur manieres d'être.*

DEMONSTRATION.

VOici toute la preuve que Spinosa donne de cette proposition. *Il n'y a dans les choses que des substances*

268 REF. GEOMETRIQUE
& des accidens : donc plusieurs choses distinctes , ne peuvent se distinguer les unes des autres que par leurs substances , ou leurs accidens.

On accorde à Spinoza tout ce beau raisonnement , l'antecedent & la consequence : mais on lui soutient que cette consequence n'est point la proposition qu'il avoit à démontrer. Cette proposition est que *plusieurs choses distinctes , ne peuvent se distinguer les unes des autres , que par la diversité de leurs perfections essentielles , ou par celle de leurs accidens.* Et il conclut simplement qu'elles sont distinguées par leurs substances ou leurs accidens. Sans dire un mot de la diversité , sur laquelle néanmoins il fonde la plupart des propositions qui doivent suivre. Spinoza ne

DU SPINOSIS. Tr. III. 169
démontre donc point la proposition qu'il avoit à démontrer. Aussi est-elle tres-fausse & il ne faut qu'un peu de sens commun , pour s'apercevoir que deux ou plusieurs choses se peuvent distinguer réellement les unes des autres , sans qu'il y ait aucune diversité, ni dans leurs perfections essentielles, ni dans les accidentelles : car il faut bien prendre garde à ne pas confondre comme Spinosa , la distinction des choses avec leur différence : il faut démêler ce qui les differentie pour ainsi dire, d'avec ce qui les distingue. Il est vrai que ce qui differentie les choses , ne peut être que la diversité ou de leurs atributs , ou de leurs accidens. Mais elles peuvent être distinctes réellement les

170 REF. GEOMETRIQUE

unes des autres , sans aucune diversité , ni dans les attributs , ni dans les accidens. Que si l'on demande par quoi donc elles sont distinctes les unes des autres : je répons que c'est par leur propre Etre , & en ce que l'être de l'une , n'est pas l'être de l'autre. Est-ce que Dieu ne peut pas produire deux perles si semblables , que non seulement les hommes n'y pourront découvrir nulle différence : mais même qu'il n'y en aura aucune , ni dans leur essence , ni dans leurs accidens ? & est-ce que ces deux perles ne seront pas alors tellement distinctes l'une de l'autre , qu'elles pourront êtres séparées par des espaces immenses ; & même que l'une pourra être anéantie , pendant que l'autre subsistera ? mais

DU SPINOSISM. Tr. III. 271
en voila plus qu'il n'en faut
pour renverser la quatrième
proposition de Spinoza.

PROPOSITION IV.

Oposée à la V. de Spinoza.

Spinoza ne démontre point
*qu'il ne puisse se trouver dans
la nature, deux ou plusieurs
substances de même attri-
but.*

DEMONSTRATION.

Toute la preuve de Spi-
noza, n'est fondée que
sur ce qu'il prétend avoir dé-
montré, par sa IV. Proposi-
tion, que *ces substances de-
vroient être distinctes par la di-
versité de leurs attributs*; d'où il

272 REF. GEOMETRIQUE
conclut qu'elles n'en auroient
point qui fussent mêmes ou sem-
blables : mais nous avons ab-
solument renversé cette pré-
tention ; par la précédente
proposition : donc , &c.

PROPOSITION V.

Oposée à la VI. de Spinoza.

Spinoza ne démontre point ,
*qu'une substance ne puisse être
produite par une autre sub-
stance.*

D E M O N S T R A T I O N .

LA preuve de Spinoza ,
n'est fondée que sur ce
qu'il prétend , qu'il ne peut pas
*y avoir dans la nature , deux sub-
stances de même attribut , ou qui*

DU SPINOSIS. Tr. III. 273
aient quelque chose de commun :
mais cette prétention est nulle (par la proposition précédente , & par la 2. de nos propositions) : donc il ne démontre point qu'une substance ne puisse être produite par une autre substance.

PROPOSITION VI.

Oposée au Corollaire de la
VI. Proposition de
Spinosa.

Spinosa ne prouve point que
la substance ne puisse être produite par aucune cause.

DEMONSTRATION.

LA principale preuve de
Spinosa est *qu'une substan-*

174 REF. GEOMETRIQUE

ce ne peut-être produite par une autre substance , comme il le prétend : or cette proposition est nulle (par la proposition precedente) donc il ne prouve point , &c.

Une seconde Preuve de Spinoza est que si une substance pouvoit être produite par quelque cause , l'idée de cette substance dépendroit de l'idée de sa cause ; ce qu'il pretend être contre la definition de la substance.

Mais cette preuve n'a rien que de faux. Il est faux qu'alors l'idée de la substance dépendroit de l'idée de la cause ; car quoique considérée comme effet , son idée , sous ce regard , dépendît de l'idée de sa cause ; elle n'en dépendroit nullement considérée sous un autre regard ; & l'on

DU SPINOSISM. Tr. III. 175
pourroit tres-bien la regarder,
comme un être subsistant en
soi-même , sans faire nulle at-
tention à sa cause.

Il est encore faux , par le
Corollaire de la premiere pro-
position , qu'il soit contre la
definition de la substance, que
son idée dépende de l'idée de
quelqu'autre chose , pourvû
que cette autre chose ne lui
serve pas de sujet ; comme en
effet la cause de la substance
n'est nullement son sujet : &
ainsi l'idée de cette cause ne
seroit nullement opposée à cel-
le de la substance.

PROPOSITION VII.

Oposée à la VII. de Spinoza.

Spinoza ne prouve point *qu'il soit de la Nature de la substance d'exister : c'est-à-dire que son essence enferme l'existence.*

DEMONSTRATION.

SA preuve n'est appuyée que sur le Corollaire de sa 6. proposition, où il prétend établir, que *la substance ne peut être produite par aucune cause* : mais ce Corollaire est faux, par la 6. de nos propositions : donc Spinoza ne prouve point qu'il soit de la nature de la substance d'exister.

PROPOSITION VIII.

Oposée à la VIII. de Spinosa.

Spinosa ne démontre point
que *toute substance soit nécessairement infinie.*

DEMONSTRATION.

TOute sa démonstration ne roule que sur la 5. & la 7. de ses propositions par lesquelles il prétend 1^o qu'il ne peut y avoir dans la nature, plusieurs substances de même attribut. 2^o. que l'essence de la substance enferme l'existence : mais nous avons fait voir la fausseté de la première prétention, par la quatrième de nos propositions ; & l'erreur de la

278 REF. GEOMETRIQUE
seconde par nôtre septième
demonstration , donc Spinoza
ne démontre point que toute
substance soit necessairement
infinie.

PROPOSITION IX.

L'existence de Dieu est fort
mal démontrée par Spinoza
dans l'onzième proposition.

DEMONSTRATION.

SEs deux principales démonstrations ne sont fondées que sur la seconde & la septième de ses propositions , par l'une desquelles il prétend que *deux substances qui ont divers atributs , n'ont rien de commun* : & il veut par l'autre ,

DU SPINOSISM. Tr. III. 279
que l'essence de la substance enferme l'existence : or l'une & l'autre de ces propositions sont fausses , par la seconde & la septième des nôtres : donc l'existence de Dieu est fort mal démontrée par Spinosa.

PROPOSITION X.

Oposée à la XII. de Spinosa.

Spinosa ne démontre point
qu'on ne puisse concevoir nul attribut de substance d'où il s'en suive que cette substance soit divisible.

DEMONSTRATION.

LA démonstration de Spinozan'est fondée que sur ce qu'il prétend avoir démon-

tré. 1°. que deux substances qui ont divers attributs, n'ont rien de commun 2°. qu'il ne peut y avoir plusieurs substances de même attribut. 3°. qu'une substance ne peut être produite par une autre substance. 4°. que l'essence de la substance exprime l'existence. 5°. que toute substance est nécessairement infinie. 6°. que tout attribut de substance doit être conçu par lui-même. Mais nous avons renversé de suite les cinq premières prétentions par la seconde, la quatrième, la cinquième, la septième, & la huitième de nos propositions; & nous renverserons bientôt la sixième: donc Spinoza ne démontre point qu'on ne puisse concevoir nul attribut de substance, d'où il s'en suit qu'elle soit divisible.

PRO-

PROPOSITION XI.

Oposée à la XIII. de Spinosa,

Spinosa ne démontre point
*qu'une substance absolument
 infinie soit indivisible.*

DEMONSTRATION.

SA Preuve ne roule que sur la cinquième & l'onzième de ses Propositions, par l'une desquelles il prétend *qu'il ne peut y avoir dans la nature, plusieurs substances de même attribut* ; & par l'autre il prétend démontrer l'existence de Dieu : mais nous avons fait voir la nullité de toutes ces prétentions, par la quatrième & la neuvième de nos

282 REF. GEOMETRIQUE
propositions : donc Spinoza
ne démontre pas qu'une *sub-*
stance absolument infinie, soit in-
divisible : & quoi que cela soit
constant à ne parler que de
Dieu , qui par la quatrième
définition , n'a nulles parties,
on soutiendra éternellement
à Spinoza , que cela est faux à
parler de la substance étenduë.

PROPOSITION XII.

Oposée à la XIV. de Spino-
sa, & à son Premier
Corollaire.

Spinosà ne démontre point
*qu'il n'y ait qu'une substance
dans la nature, & qu'on n'en
puisse concevoir d'autre que
Dieu.*

DEMONSTRATION.

Toute la Preuve qu'il do-
ne d'une proposition si
étrange, ne roule que partie
sur sa sixième définition, par
laquelle il prétend que Dieu
est tellement *l'être absolument
infini*, qu'il renferme formel-
lement dans son essence tout

284 REF. GEOMETRIQUE
ce qui est vraiment réel , &
tout ce qui marque perfection
& réalité : & partie sur ce que
cette autre substance devroit
avoir quelque attribut com-
mun avec Dieu , & qu'ainsi il
y auroit deux substances de
même attribut , contre ce qu'il
prétend avoir démontré dans
la cinquième proposition.
Mais nous avons fait voir la
fausseté de la première pré-
tention , par l'observation que
nous avons faites sur la sixième
définition ; & la fausseté
de la deuxième , par la qua-
trième de nos propositions ;
& elle paroîtra encore davan-
tage dans la suite : donc Spi-
nosa ne démontre nullement
qu'il n'y ait que Dieu de sub-
stance dans la nature.

PROPOSITION XIII.

Oposée au II. Corollaire de la
XIV. de Spinoza.

Spinoza ne démontre point
*que la chose étendue & la chose
pensante ne soient , ou que
les attributs de Dieu , où que les
manieres d'être de ses attributs.*

DEMONSTRATION.

C E Corollaire n'est qu'une
conséquence , que Spinoza infere de sa quatorzième proposition par laquelle il prétend avoir démontré qu'il n'y a qu'une substance dans la nature : mais nous avons renversé cette quatorzième proposition , par la douzième

286 REF. GEOMETRIQUE
des nôtres : donc , &c.

N'est-ce pas quelque chose de bien pitoïable , qu'un esprit qui se croïoit du premier ordre , & qui se rioit de tout le monde , n'ait pû se faire qu'un Dieu étendu en longueur , largeur & profondeur , un Dieu capable de tous les mouvemens des machines , un Dieu corporel ?

Mais je me trompe : car il ne veut pas que son Dieu soit corporel , quoi qu'il le veuille étendu : (comme s'il y avoit moins de danger à l'un qu'à l'autre) & il ne le veut pas par cette plaisante raison , que Dieu n'est pas d'une étendue finie & bornée ; & que dans son Dictionnaire , le corps ne se prend que pour une étendue limitée. Et ainsi donnez à Dieu tant qu'il vous plaira d'éten-

duë , sans crainte de le faire corporel : plus vous lui en donerez , moins il sera corporel ; & il ne le sauroit être , si vous ne lui plaignez l'étoffe. Ce n'a été que par cette espèce d'avarice , que les *Antropomorphites* ont été coupables.

PROPOSITION XIV.

Oposée à la XV. de Spinoza.

Cette Proposition que *tout ce qui est , soit en Dieu , & que rien ne puisse , ni exister , ni être conçu sans Dieu , est fausse au sens de Spinoza , & il ne la démontre pas.*

AVERTISSEMENT.

JE dis qu'elle est *fausse au sens de Spinoza* : Car je sçai qu'elle peut avoir un tres-bon sens. Il est certain que toutes choses sont éminemment en Dieu , & qu'elles ne subsistent qu'en Dieu : parce que c'est de Dieu qu'elles tiennent leur
Etre ,

être, leur accroissement, & Sect. I
 leur conservation. Il est enco-
 re constant que rien ne peut
 exister sans Dieu : parce qu'il
 est indispensablement la cau-
 se efficiente de l'être, & de
 toutes les manieres d'être des
 creatures ; & c'est seulement
 en ce sens si raisonnable que
 j'admets la proposition de Spi-
 nosa, & que je reconois avec
 saint Paul, *que c'est en Dieu que*
nous vivons, que nous nous re-
muons, & que nous sommes :
 mais que toutes choses soient
 formellement en Dieu, que
 Dieu soit formellement éten-
 du, & qu'enfin rien ne puisse
 être sans Dieu, parce que tout
 ce que nous connoissons d'êtres
 & de creatures ne sont ou
 que les atributs de Dieu, ou
 que les manieres d'être de la
 pensée & de son étendue; c'est

SECT. I. un sentiment si extravagant que je ne sçai comme il a pu tomber dans l'esprit, je ne dis pas d'un chrétien, mais d'un homme raisonnable; & qu'il semble qu'il n'y ait qu'à le proposer, pour en faire apercevoir la fausseté. Aussi Spinoza ne le démontre-t-il nullement, comme nous l'allons faire voir.

DEMONSTRATION.

Il ne fonde cette proposition, que sur ce qu'il prétend avoir démontré (par la 14.) *que hors de Dieu, il ne peut y avoir, ni on ne peut concevoir nulle substance: & qu'ainsi les modes ne pouvant exister sans la substance, tout ce que nous concevons d'être ne sont que des modes qui sont en*

Dieu comme dans leur uni- Sect. II
 que sujet. Mais nous avons
 fait voir la nullité de sa pre-
 tention, par la douzième de
 nos propositions. Il ne dé-
 montre donc point que tout
 ce qui est soit formellement
 en Dieu, &c.

AVERTISSEMENT.

MAIS ce n'est pas assez-
 d'avoir fait voir que
 Spinoza ne prouve point qu'il
 n'y ait qu'une substance dans
 la nature; que hors de Dieu
 il n'y en ait point; & que la
 chose étendue, & la chose
 pensante ne soient, ou que des
 attributs, ou des manières d'être
 de Dieu; on peut démon-
 trer positivement par les
 principes de Spinoza même,
 que Dieu n'est pas seul de sub-

292 REF. GEOMETRIQUE

Sect. I. stance ; qu'il y en a hors de lui & que la chose étendueë ; & la chose pensante sont de vraïes substances réellement distinguées de Dieu : c'est à quoi nous alons travailler aussi-bien qu'au renversement de ses autres erreurs, dans la seconde ataque que nous alons doner à son Sistême.

SECTION II.

Ou sur l'idée que Spinoza
donne de l'attribut & du
Mode. Ontentela Ruptu-
re de son Sistême par la di-
xième de ses Propositions.

PROPOSITION I.

Oposée à la dixième de
Spinoza.

Il est si faux, & Spinoza dé-
montre si peu que *tout attri-
but de substance, doit être
conçu par lui-même*, qu'au
contraire on peut démon-
trer par ses propres princi-
pes, que nul attribut de sub-
stance ne peut être conçu
par lui-même; mais que
son idée doit renfermer
celle de la substance.

AVERTISSEMENT.

IL est en vérité surprenant qu'un homme qui se piquoit de Géométrie autant que Spinoza, ne se soit pas aperçu de la fausseté de cette dixième proposition; & n'ait pas vu que sa prétendue démonstration uniquement fondée sur la définition qu'il donne de l'attribut, n'est qu'un paralogisme grossier; & qu'elle prouve si peu ce qu'il prétend, qu'il n'y a qu'à se servir de cette même définition & de quelques autres notions qu'il donne de l'attribut, pour prouver tout le contraire: En voici la démonstration.

DEMONSTRATION.

CE que l'esprit découvre d'une substance comme constituant son essence, & comme exprimant dans son idée cette même essence, ne peut être conçu par lui-même, & son idée doit nécessairement enfermer l'idée de l'essence de la substance ; cela est évident. Or tout attribut est *ce que l'esprit découvre d'une substance, comme constituant son essence*, par la seconde de nos définitions, & *comme exprimant dans son idée cette même essence*, ainsi que l'avouë Spinoza lui-même dans la sixième définition, dans l'éclaircissement sur la dixième proposition, & dans la démonstration sur la dixneuvième, par ces termes

Sæct. II. remarquables. *Par les attributs de Dieu, on doit entendre ce qui exprime l'essence de la substance divine ; c'est cela même que les attributs doivent enfermer dans leur idée ; hoc ipsum, inquam, attributa involvere debent.* Et par conséquent nul attribut de substance, ne peut être conçu par lui-même : mais son idée doit nécessairement enfermer celle de la substance.

COROLLAIRE.

Il s'ensuit de-là, que les attributs d'une même substance ne peuvent être conçûs sans relation les uns aux autres. Car puisque par la proposition précédente, ils enferment tous dans leur idée, l'idée de l'essence de la substance ; il est visible qu'on ne peut concevoir nul de ces a-

tributs, sans apercevoir ce qui SECT. II.
est commun à tous les autres :
& par conséquent sans quel-
que relation aux autres

Par exemple, la divisibilité,
& pour parler ainsi, la figu-
rabilité, ou, si on l'aime mieux,
la capacité d'être divisé &
celle d'être figuré, sont deux
attributs de la substance étен-
duë ; & leur idée enferme si
essentiellement l'idée de l'é-
tenduë, qu'il n'est pas possible
en la retranchant, de retenir
encore l'idée de la divisibi-
lité, ni celle de la figurabilité.
Car enfin, où il n'y a point
d'étenduë, on ne trouve rien
ni à diviser, ni à figurer ; la
figure n'étant que le terme de
l'étenduë : or cela posé, il est
visible que ces deux attributs ne
peuvent être conçûs sans quel-
que relation mutuelle : car par

SECT. II. exemple, on ne peut concevoir la divisibilité sans l'étendue ; or l'idée de l'étendue est de l'idée de la figurabilité : donc on ne peut concevoir la divisibilité , sans quelque rapport à la figurabilité : tout de même on ne peut concevoir la figurabilité sans l'idée de l'étendue ; or l'idée de l'étendue est de l'idée de la divisibilité : on ne peut donc concevoir la figurabilité sans quelque rapport à la divisibilité.

PROPOSITION II.

Oposée au Corollaire ou à l'éclaircissement sur la dixième proposition de Spinoza.

Il est faux que *deux attributs conçus sans le secours l'un de l'autre, & réellement distincts, ne constituent pas deux diverses substances.*

DEMONSTRATION.

LEs attributs d'une même substance ne peuvent être conçus sans relation les uns aux autres (par le précédent Corollaire:) donc deux attributs conçus sans le secours l'un de l'autre, c'est-à-dire sans relation l'un à l'autre, & réelle-

300 REF. GEOMETRIQUE
SECT. II. ment distincts, ne sont pas les
attributs d'une même substan-
ce : & par conséquent il est
faux qu'ils ne constituent pas
deux diverses substances.

AUTREMENT

Les attributs sont ce que l'on
conçoit comme constituant
l'essence de la substance (par
notre seconde définition.)
Or l'essence d'une substance
ne peut pas être conçue sans
elle-même, ny être réelle-
ment distincte d'elle-même ,
(par le second Axiome.) donc
deux attributs conçus sans le
secours l'un de l'autre & réel-
lement distincts, ne consti-
tuent pas la même essence de
substance ; & par conséquent
il est faux qu'ils ne constituent
pas deux diverses substances.

AVERTISSEMENT.

IL est, certes bien étrange que les attributs essentiels d'une chose n'étant, selon tout ce qu'il y a de gens raisonnables, que cette même chose conçûë sous divers rapports: ou que diverses manières de penser à cette chose, *modi cogitandi*, Spinoza les ait distingués réellement les uns des autres. Personne n'a jamais mis plus de distinction entre les attributs essentiels d'une chose, qu'entre les manières d'être. Or les manières d'être d'une même substance ne peuvent être conçûës sans relation les unes aux autres: parce qu'elles enferment toutes dans leur idée, l'idée de la substance qui leur sert de

SECT. II. sujet, (par la troisième définition ;) comment donc Spinoza qui admet cette même définition, prétend-il que les attributs essentiels d'une même chose puissent être conçus par eux-mêmes, & sans le secours d'aucune autre idée ? N'est-ce pas là ce qui s'appelle Métamorphoser des attributs en substances, & donner ainsi à une même chose, autant de substances réellement distinctes, qu'elle a de divers attributs essentiels ? Il n'y a, pour en convenir, qu'à consulter la définition que Spinoza lui-même donne de la substance : & ainsi parce que selon Spinoza, il y a en Dieu une infinité d'attributs essentiels (par la sixième définition,) il se trouve que cet homme qui prétend qu'il

DU SPINOSIS. Tr. III. 303
n'y ait qu'une substance dans Sect. II.
la nature, y en établit, fans y
penser, une infinité; avec cer-
te condition neanmoins qu'il
veut qu'elles servent toutes à
composer cet Etre admirable
qu'il apelle Dieu. Nous nous
sommes un peu arrêtez à re-
futer cette illusion, parce
qu'elle est encore une des sour-
ces fécondes des erreurs de
Spinosa.

PROPOSITION III.

L'étendue & la pensée sont
des atributs conçûs sans le
secours l'un de l'autre, & ré-
ellement distincts.

DEMONSTRATION

DEs atributs de diverse
nature, & qui n'apar-

Sect. II. tiennent point à l'idée l'un de l'autre, sont conçûs sans le secours l'un de l'autre, & réellement distincts ; cela est clair de soi-même : or l'étendue & la pensée sont de diverse nature, & n'appartiennent point à l'idée l'une de l'autre. Il n'en faut pas chercher d'autres preuves, que celles que Spinoza lui-même nous en donne dans la seconde définition, & dans l'éclaircissement sur la dixième proposition de la première partie ; dans sa seconde lettre à Monsieur Oldembourg ; mais sur tout dans l'éclaircissement sur la quarante-neuvième proposition de la seconde partie, où il dit nettement, que la nature de la pensée n'enferme nullement l'idée de l'étendue. *Natura cogitationis extensionis conceptum mini-*

DU SPINOSISM. Tr. III. 305
minimè involvit. Et par consé- SECT. II
quent l'étendue & la pensée
sont des atributs conçus sans
le secours l'un de l'autre &
réellement distincts.

PROPOSITION IV.

L'étendue & la pensée sont
des atributs qui constituent
diverses substances.

DEs atribus conçus sans le
secours l'un de l'autre &
réellement distincts, consti-
tuent diverses substances (par
la seconde proposition de cette
Section:) Or l'étendue & la pen-
sée sont des atributs conçus
sans le secours l'un de l'autre &
réellement distincts (par la
precedente proposition :)
donc l'étendue & la pensée
constituent deux diverses sub-
stances. Cc

PROPOSITION V.

Oposée à la quatorzième de
Spinoza , & à son premier
Corollaire.

Il est faux qu'il n'y ait qu'une
substance dans la nature, &
qu'on n'en puisse concevoir
d'autre que Dieu.

AVERTISSEMENT.

ON a déjà démontré cette proposition & quelquesunes de celles qui vont suivre : mais il est bon de le faire encor une fois , par une autre voie ; & de retourner quelque tems sur les pas , pour faire voir que cette seconde route où nous sommes entrés , conduit au renversement de tout

DEMONSTRATION.

L'étendue & la pensée constituent deux diverses substances (par la proposition précédente :) il y a donc du moins deux substances dans la nature ; & par conséquent il est faux qu'il n'y en ait qu'une & qu'on n'en puisse concevoir d'autre que Dieu.

PROPOSITION VI.

Quelque diversité qu'il y ait entre la substance étendue & la substance pensante, elles ont quelque chose de commun.

DEMONSTRATION.

Toute substance enferme nécessairement dans son

SECT. II. idée, celle de l'être & de ses propriétés transcendantes, l'unité, la vérité, la bonté, &c. (par la première proposition de la première section,) donc la substance étendue & la substance pensante, conviennent du moins dans ces attributs généraux.

Je dis *du moins* : car on pourroit encor marquer d'autres degrés de convenance entre ces deux substances ; comme qu'elles soient conçûes par elles-mêmes ; qu'elles subsistent en elles-mêmes & sans dépendance d'aucun sujet ; qu'elles soient le sujet commun des modes ; & autres semblables ; mais en voila assez pour démontrer nôtre proposition.

PROPOSITION VII.

Oposée à la seconde de
Spinosa.

Il est faux que *deux substances
qui ont divers atributs n'aient
rien de commun.*

DEMONSTRATION.

LÀ substance étendue &
la substance pensante ,
sont deux diverses substances
(par la quatrième proposition)
elles ont divers atributs (par
la troisième proposition ,) el-
les ont quelque chose de com-
mun (par la proposition pre-
cedente :) il est donc faux que
deux substances qui ont divers
atributs , n'aient rien de com-
mun.

PROPOSITION VIII.

Oposée à la cinquième de
Spinosa.

Il est faux qu'il *ne puisse y avoir*
dans la nature deux ou plusieurs
substances de même attribut, &
Spinosa ne le démontre
point.

DEMONSTRATION.

LA chose étendue & la
chose pensante sont
deux substances (par la qua-
trième proposition ;) or elles
ont de commun plusieurs attri-
buts généraux (par la sixiè-
me proposition :) donc il est
faux qu'il ne puisse y avoir
dans la nature , deux ou plu-
sieurs substances de même
attribut.

DU SPINOSISM. Tr. III. 311

Il faut faire voir maintenant que Spinoza ne le démontre pas. Nous l'avons déjà suffisamment fait dans la première section : mais il le faut faire ici un peu plus en détail, en examinant toutes les parties de sa prétendue démonstration, & en faisant voir l'illusion : voici de quelle manière il la propose. SECT. II.

SPINOSA.

S'il y avoit plusieurs substances dans la nature, elles seroient distinguées, ou par la diversité de leurs attributs, ou par celles de leurs modifications.

REPONSE.

On passe présentement cette alternative à Spinoza,

312 REF. GEOMETRIQUE
SECT. II. quoique absolument elle soit
fausse , par la raison que nous
en avons donnée , en démon-
trant la troisième proposition
de la première section ; & on
ajoute que la *distinction* des
substances se peut faire de
toutes les deux manières.

SPINOSA.

*Si c'est de la première, reprend
Spinosa , c'est-à-dire par la
diversité des attributs ; il faut donc
convenir qu'il n'y a qu'une substan-
ce de même attribut.*

R E P O N S E.

Quelle conséquence ? de ce
que deux substances ont divers
attributs , & qu'elles sont dis-
tinguées par cet e diversité ;
s'ensuit-il qu'elles n'aient nul
attribut

DU SPINOSIS. Tr. III. 313
attribut commun ? N'avons SECT. II.
nous pas fait voir le contraire
par la septième proposition ?

SPINOSA.

*Si c'est de la seconde manière
ajoute Spinosa, c'est-à-dire si
les substances ne sont distinguées que
par la diversité de leur modifica-
tions ; comme la substance les pré-
cede d'une primauté de raison &
de nature, l'esprit les aiant dé-
pouillées de ces modifications, & les
considérant précisément en elles-
mêmes, il ne pourra plus y aper-
cevoir nulle distinction : & par
conséquent il n'y aura pas plusieurs
substances, mais une seule.*

RE'PONSE.

C'est une chose surprenante
de quelle manière on mêle

D d

Act. II. les façons de penser dans la nature des choses mêmes, lorsqu'on ne fait pas philosopher. Parce qu'un même Etre quoique tres-simple , peut selon divers regards, fonder diverses pensées, qu'on appelle attributs ; il y en a qui transportent ces diverses pensées dans l'Etre même : & qui veulent que les attributs soient dans cet Etre , autant de petites entités réellement distinctes ; & c'est l'illusion dans laquelle nous avons déjà vu que Spinoza est tombé.

Au contraire , parce que par une vertu différente, l'entendement peut réunir plusieurs Etres sous une même idée , en les dépouillant , par ses précisions, de toutes les modifications & les circonstances qui les distinguent ; il

y en a qui transportent cette SECT. II.
manière de penser dans les
choses mêmes : & c'est l'uni-
que fondement de cette bi-
zare opinion de quelques
philosophes, qui introduisent
dans la nature, ce qui s'appelle
l'universel à parte rei. C'est aussi
l'unique raison qu'a eu Spino-
sa de n'admettre qu'une sub-
stance dans la nature, comme
on le voit par son raisonne-
ment que nous venons de ra-
porter ; mais il est pour le
moins aussi extravagant que le
seroit celui-ci.

L'esprit peut concevoir tous
les hommes par une même
idée, en les dépouillant dans
sa pensée, de toutes les mo-
difications & de toutes les cir-
constances qui les peuvent
distinguer. Or en cet état de
précision, il n'apercevrait en

SECT. II. eux nulle distinction, il ne verroit plus ni Pierre, ni Paul, ni Jacques, ni aucun particulier : il n'y auroit donc pas alors plusieurs hommes dans la nature : & par conséquent il n'y en auroit qu'un seul.

Mais c'est trop s'arrêter à une absurdité si visible : je ne l'ai fait, que parce que cette illusion est une des plus fécondes sources des erreurs de Spinoza. Car auroste, il y a peu de gens qui ne sachent que l'esprit humain, par toutes ses manières de penser, ne peut rien changer dans la nature ; & que ce qui est distingué & déterminé par tant de circonstances singulieres, ne peut par nulle action de l'esprit, devenir réellement indéterminé & indistingué, ni être réduit à une unité réelle.

AVERTISSEMENT.

ON voit bien qu'il seroit aisé de renverser encor une fois de cette manière, toutes les propositions qu'on a ruinées ci-dessus; mais il suffit qu'on en voie le principe & la méthode dans celles que je viens de refuter : & je passe à de nouvelles, c'est-à-dire, à celles qui regardent la nature de Dieu, sa manière d'agir, sa liberté & celle de l'homme ; &c. C'est ce que nous allons voir, en reprenant la suite des propositions de Spinoza, que nous avions interrompuë depuis la cinquième des nôtres.

PROPOSITION IX.

Oposée au II. Corollaire de la XIV. de Spinoza.

Il est faux que *l'étendue & la pensée soient tout ensemble, les atributs de Dieu.*

DEMONSTRATION.

Id simplex, non vero ex partibus compositum esse debet.
Spin. Epis. 40,

L'Etendue & la pensée, constituent diverses substances (par la quatrième proposition :) Or Dieu n'est pas un composé de diverses substances (par la quatrième définition ;) & Spinoza lui-même en convient assez. ^a Il est donc faux que l'étendue & la pensée soient tout ensemble, les atributs de Dieu.

PROPOSITION X.

L'attribut essentiel de Dieu,
n'est pas l'étendue, mais la
pensée.

DEMONSTRATION.

L'Etendue & la pensée ne
pouvant être ensemble,
les attributs de Dieu (par la
precedente proposition) on
doit juger que c'est la plus no-
ble & la plus parfaite des deux
qui lui convient (par la qua-
trième définition:) Or la pen-
sée est plus noble & plus par-
faite que l'étendue (par le
troisième axiome.) Ce n'est
donc pas l'étendue, mais la
pensée qui est son attribut es-
sentiel.

AUTREMENT.

Mais, supposé que la pensée soit l'attribut essentiel de Dieu comme Spinoza l'affure & le prouve en plusieurs endroits, il est aisé de lui démontrer par ses propres principes, que l'étenduë ne peut pas être de l'essence de Dieu ; en voici la preuve.

Ce qui n'est pas enfermé dans la pensée, n'est pas de l'essence de Dieu. Or l'étenduë n'est pas enfermée dans la pensée : donc l'étenduë n'est pas de l'essence de Dieu.

La vérité de la mineure, paroît par la troisième proposition de cette section, & par sa preuve ; voici la preuve de la majeure : Ce qui n'est pas enfermé dans un des attributs

de Dieu , n'est pas de son es- SECT. II.
 sence ; puis que par la sixième
 définition de Spinoza , chaque
 attribut de Dieu doit expri-
 mer l'essence infinie de Dieu.
 Or selon le même Spinoza ,
 la pensée est un attribut essen-
 tiel de Dieu. Donc ce qui
 n'est pas enfermé dans la pen-
 sée , n'est pas de l'essence de
 Dieu.

AUTREMENT.

Voici encore une raison
 particuliere , d'exclure l'é-
 tendue du nombre des attri-
 buts de Dieu. Ce qui est di-
 visible , capable de figures ,
 de parties , de mouvemens ,
 & de changemens , ne peut
 convenir à Dieu : or l'éten-
 due est divisible , capable de
 figures , de parties , de mou-

SECT. II. vemens, & de changemens, comme tout ce qu'il y a de gens raisonnables en conviennent : donc l'étendue ne peut convenir à Dieu.

Je sai que Spinoza pretend que la matiere est indivisible & incapable de parties, mais nous avons fait voir, par la dixième & l'onzième proposition de la premiere Section, que c'est une prétention qu'il ne démontre nullement.

Il dit dans l'éclaircissement sur la quinzième proposition, que la substance étendue n'est pas divisible comme substance : mais seulement comme substance modifiée, & qu'on ne distingue des parties dans la matiere, qu'autant qu'elle est diversement affectée & modifiée.

Mais comme le vrai & le Sect. II. faux se trouvent extrêmement confondus dans ce discours ; il est m aisé d'en bien juger sans l'avoir démêlé par quelques remarques.

1. Il faut convenir que la substance étendue n'est pas divisible précisément *comme substance* : autrement toute substance seroit divisible : on pourroit diviser les substances intelligentes , & couper en deux ou plusieurs parties , une *idée* , un *desir* , ou un *doute*.

2. Ce n'est pas non plus *comme substance modifiée* que la substance étendue est divisible , comme le veut Spinoza ; dés-qu'elle est modifiée , elle est divisée ; car ses principales modifications sont le mouvement & la figure. Or dés-que le mouvement & la figure

324 REF. GEOMETRIQUE
SECT. II. sont dans l'étendue , elle est divisée ; & si après cela chacune de ses portions sont encore divisibles , ce n'est pas parce qu'elles sont modifiées ; mais parce qu'elles sont encore étendues.

Aussi est-ce la troisième remarque que nous avons à faire ; car puis que la substance étendue n'est divisible ni précisément comme substance , ni comme substance modifiée ; il s'ensuit que ce n'est que comme étendue qu'elle est divisible. En effet l'idée de la divisibilité , & celle de l'étendue , sont si étroitement liées , que quoi qu'il soit possible de penser à l'étendue , sans penser distinctement à la divisibilité ; il n'est pas possible de retenir l'idée de l'étendue , en excluant la

le puisse être divisée du moins par quelque puissance ; de même , qu'il n'est pas possible de conserver l'idée de la divisibilité en excluant toute étendue : & c'est pour cela que comme on ne conçoit nulle étendue dans un doute , ou dans un desir ; on ne conçoit aussi nullement , qu'ils puissent être divisez , & qu'on en puisse doner la moitié ou le quart. Qu'on ne demande donc plus pourquoi , & comme quoi la substance étendue est divisible ; car ce n'est que comme étendue , & que parce qu'elle est étendue ; l'étendue est l'unique source de la divisibilité : & il ne faut qu'en considérer l'idée avec quelque attention , pour en convenir. Je sai qu'un illustre Philoso-

SECT. II. phe de ce siecle a écrit , qu'il concevoit des corps étendus , & pourtant indivisibles : Mais il y a de l'aparence , qu'il n'a regardé ces corps que comme des substances précisément prises ; & en ce sens , on convient qu'ils ne sont pas divisibles ; la substance précisément prise , ne l'étant point , comme nous l'avons dit ; ou bien il a donné à ces corps étendus une unité trop métaphisique ; & comme l'unité ainsi prise , n'est pas divisible ; il a encore eu raison , sous ce regard , de les apeler indivisibles ; ce qui n'empêche pas que phisiquement ils ne puissent absolument être divisez , puisqu'ils sont toujours étendus.

4. Enfin ce que dit Spinoza qu'on ne distingue des parties dans la matiere, qu'autant

DU SPINOSIS. Tr. III. 327
qu'elle est diversement affectée & modifiée, demande encore de l'éclaircissement. SECT. II.

Car ou il parle des parties actuelles, ou des parties possibles; si c'est le premier je lui donne les mains; & je reconnois franchement qu'avant que le mouvement soit dans la matiere, avant la division actuelle, je n'y vois point de parties actuelles; je n'y vois ni Triangles, ni Quares, ni Pentagones, ni Octogones: & que tout m'y paroît d'une parfaite uniformité.

Si c'est le second, je veux dire, si c'est des parties possibles dont parle Spinoza; il est faux qu'on ne puisse distinguer de cette sorte de parties dans la matiere, qu'autant qu'elle est diversement affectée & modifiée: il suffit pour

Sect. II. cela, qu'elle le puisse être ; elle le peut-être , dès qu'elle peut être divisée : puis que la division lui donne diverses figures : & elle peut-être divisée dès qu'elle est étendue : & ainsi c'est assez qu'elle soit étendue pour être divisible , pour pouvoir avoir des parties, des figures , & être susceptible de divers changemens : c'est donc à Spinoza qui veut que Dieu soit étendu , à nous dire comment l'être infiniment parfait & toujours immuable , peut-être capable de parties , de figures & de divers changemens.

PRO-

PROPOSITION XI.

L'étenduë constituë un être distingué de Dieu , & qui est hors de l'essence de Dieu.

DEMONSTRATION.

L'Etenduë & la pensée constituent divers êtres, ou diverses substances, (par la quatrième proposition :) Or l'étenduë ne constituë pas l'essence de Dieu (par la proposition précédente ;) elle constituë donc une substance, ou un être distingué de Dieu , & qui est hors de l'essence de Dieu.

PROPOSITION XII.

Oposée à la XV. de Spinoza.

Il est faux que tout ce qui est soit en Dieu, & tellement indistigué de Dieu, que rien ne puisse ni exister ni être conçu sans Dieu.

DEMONSTRATION.

L'Etenduë constituë un Être distingué de Dieu, & qui est hors de l'essence de Dieu, (par la précédente proposition.) Il est donc faux que tout ce qui est soit en Dieu, & tellement indistigué de Dieu, que rien ne puisse ni exister, ni être conçu sans Dieu.

PROPOSITION XIII.

Dieu n'a nul besoin des corps
ou de la substance étendue
pour être Dieu & heureux.

DEMONSTRATION.

Dieu n'a besoin que de son essence pour être Dieu & heureux ; puis que c'est par son essence qu'il est ce qu'il est, & que (par la quatrième définition) il est essentiellement l'être souverainement parfait, c'est-à-dire souverainement heureux. Or la substance étendue, ou les corps sont hors de l'essence de Dieu (par l'onzième proposition :) Dieu n'a donc nul

E e ij

Sect. II. besoin des corps ou de la substance étendue pour être Dieu & heureux.

PROPOSITION XIV.

Dieu a produit les corps ou la substance étendue.

DEMONSTRATION.

CE qui existe , & qui n'est pas Dieu , doit tenir son être de Dieu : car enfin Dieu est l'être souverainement parfait par la quatrième définition ; & il est de sa souveraine perfection que rien ne puisse exister indépendamment de lui. Or le corps , ou la substance étendue existe (comme je le suppose ici avec Spinoza) & cette substance éten-

DU SPINOSIS. Tr. III. 333
duë n'est pas Dieu (par la Sect. II.
zième proposition :) donc
c'est de Dieu qu'elle tient son
être & qu'elle a été produite.

PROPOSITION XV:

C'est sans contrainte & sans ne-
cessité que Dieu a produit la
substance étendue.

D E M O N S T R A T I O N .

CEtte contrainte, ou cer-
te nécessité seroient ve-
nuës ou du dedans ou du de-
hors ; c'est - à - dire , ou de
l'Essence de Dieu, ou de quel-
que chose hors de son Essen-
ce. Rien de ce qui n'est pas
Dieu ne le peut ni contrain-
dre ni necessiter : puisque n'é-
tant pas Dieu , il n'existe

SECT. II. Quant que Dieu le fait
subsister, (comme on vient
de le voir.) Cette contrain-
te , ou cette nécessité ne peu-
vent pas non plus venir de
l'Essence de Dieu : puisque
Dieu n'a nul besoin de la
substance étendueë, pour être
Dieu & essentiellement hu-
reux & parfait (par la trei-
zième proposition.) C'est donc
sans contrainte & sans neces-
sité que Dieu a produit la
substance étendueë.

PROPOSITION XVI.

C'est avec une pleine liberté
que Dieu a produit les corps
ou la substance étendue.

DEMONSTRATION.

ON ne peut concevoir
de liberté plus entière
que celle qui n'est pas simplement exemte de contrainte, mais même de nécessité (par le quatrième axiome :)
Or (par la proposition précédente) c'est sans contrainte & sans nécessité que Dieu a produit la substance étendue ; il l'a donc produite avec une pleine liberté.

COROLLAIRE.

Il s'ensuit de-là que c'est avec une égale liberté que Dieu a produit tout ce qui est hors de lui : les mêmes raisons qui le prouvent pour les corps, le persuadent pour tout le reste.

PROPOSITION XVII.

Dieu est une cause parfaitement libre à l'égard de tout ce qui est hors de son essence.

DEMONSTRATION.

ON ne peut concevoir de cause plus libre , que celle qui agit sans contrainte & sans nécessité , par (le quatrième

rième axiome) que celle en Sect. III

in mot qui agit avec une pleine liberté : or par les dernières propositions , Dieu agit sans contrainte & sans nécessité ; en un mot avec une pleine liberté , à l'égard de tout ce qui est hors de son essence : Dieu est donc une cause parfaitement libre à cet égard.

PROPOSITION XVIII.

Oposée à la XVI. & à la
XVII. de Spinoza.

Il est faux que Dieu agisse en
toutes choses nécessairement, &
que tout ce qui a l'être, n'exi-
ste que par la nécessité de sa na-
ture divine.

DEMONSTRATION.

UN cause parfaitement
libre & qui agit sans
contrainte & sans nécessité,
dans tout ce qu'elle produit
au dehors, n'agit pas neces-
sairement en toutes choses ;
& ce qui a l'être par cette voie,
ne l'a pas par la nécessité de la
nature divine : cela est évi-

dent. Or Dieu est une cause *Sicr. 117*
parfaitement libre & qui agit
sans contrainte & sans neces-
sité, à l'égard de tout ce qui
est hors de son essence (par
les propositions, quinziesme,
seizieme & dix-septieme.) Il
est donc faux qu'il agisse ne-
cessairement en toutes choses,
& que tout ce qui a l'être, n'ex-
iste que par la necessité de
la nature divine.

COROLLAIRE I.

Oposée au II. Corollaire de
la XVII. Proposition
de Spinoza.

IL s'ensuit delà qu'il est
faux, dans les Principes
de Spinoza, que *Dieu soit une*
cause libre ; la raison est, qu'il
F f ij

SECT. II. le fait agir en toutes choses par la nécessité de la nature : comme il paroît par les propositions , seizième & dix-septième de la première partie de son système. Or ce n'est nullement là l'idée d'une parfaite liberté (par le quatrième Axiome) donc , &c. .

COROLLAIRE II.

Oposé aux Corollaires de la
XVI. proposition de
Spinoza.

Il s'ensuit en second lieu ;
qu'on ne peut pas même
dire , dans les Principes de
Spinoza , que *Dieu soit une
cause véritablement efficiente de
quoi que ce soit.*

En voici la Preuve.

LA nature ou l'essence
d'une chose n'est point
véritablement efficiente à l'égard
des propriétés qui résultent
de son fonds ; or Spinoza veut
que toutes choses résultent de
la nature divine , comme les
propriétés coulent de leur es-
sence. (Ainsi qu'il paroît par

Sect. II. les preuves qu'il donc de la seizième & de la dix-septième proposition :) ou plutôt il veut que toutes choses ne soient que les attributs de Dieu , ou du moins que les manieres d'être de ces attributs (comme il paroît par le second Corollaire de sa quatorzième proposition , par le Corollaire de sa vingt-cinquième , & en d'autres endroits) : donc selon Spinoza , on ne peut pas dire que Dieu soit une cause vraiment efficiente de quoi que ce soit.

Il n'y a dans cet Argument que la majeure qui puisse former de la difficulté : mais elle n'en fera aucune à qui fera reflexion qu'il n'y a nulle véritable action dans ce qui s'appelle émanation de propriété : on ne conçoit pas d'a-

tion sans quelque sorte de changement ; & il n'y a nulle vraie causalité , que l'effet ne soit réellement distingué de sa cause. C'est un Principe si reçu de Spinoza dans l'éclaircissement , sur la dix-septième proposition , qu'il le porte même trop loin , en voulant que l'effet differe absolument de la cause. *Causatum differt à suâ causa , præcisè in eo quod à causa habet.* Ce sont ses propres termes. Or dans ce qui s'appelle émanation de propriété , il n'y a nul changement , ni dans la nature d'où l'on dit qu'elles émanent , puis qu'on voit qu'elle est toujours la même : ni hors de cette nature ; puis que comme nous l'avons déjà remarqué dans l'avertissement , sur la seconde proposition de cet.

SECT. II. te Section , les proprieté ne sont rien de réellement distingué de l'essence : d'où il paroît encore qu'il n'y a nulle distinction réelle entre l'effet prétendu , & la prétendue cause : & que par conséquent il n'y a nulle action & nulle vraie causalité dans ce qui s'appelle émanation de propriété.

Ne nous laissons donc pas surprendre au son des mots ; l'émanation n'est rien moins en effet que ce qu'elle paroît à l'oreille ; elle ne marque dans la nature , nul détachement , nul écoulement , nulle multiplicité , nulle distinction , nulle suite , nulle faillie , comme on se le figure communément ; elle marque seulement un ordre , dans les diverses idées que nous formons sur un

DU SPINOSIS. Tr. III. 345
même sujet, par lequel nous Sect. II.
en regardons quelques-unes
comme la source des autres ,
& nous prenons celles-là pour
la nature, & celles-ci pour les
proprietez.

Que Spinoza ne nous dise
donc plus que son Dieu est
cause de quelque chose, &
que toutes choses émanent de
sa nature. Son Dieu n'est cau-
se de rien; rien n'émane, ni ne
sort réellement de sa nature ;
& si rien ne peut exister que
par cette émanation , & cette
sorte de causalité , on peut as-
surer que rien n'existe , c'est-à-
dire nulle creature, nul être
particulier. Spinoza lui-même
n'a jamais été : il n'y a que
son Dieu qui existe ; ou si Spi-
noza a été , il a été Dieu , &
s'est cependant laissé malheu-
reusement mourir.

SECT. II. On voit assez où tout cela mène , & les conséquences pernicieuses & extravagantes qu'on en pourroit tirer. Mais ce n'est pas par cette voie que je veux presentement combattre Spinoza ; ce n'est qu'en rompant sa prétendue chaîne de démonstrations , & faisant voir qu'il ne se fuit pas , qu'il ne se soutient pas , & qu'il ne raisonne pas juste , même suivant ses principes.

PROPOSITION XIX.

Oposée à la dix-huitième de
Spinosa.

Il est faux, & Spinosa ne dé-
montre point, que *Dieu ne*
produise rien hors de lui.

DEMONSTRATION.

Cette Proposition de Spi-
nosa n'est fondée que sur
les Propositions quatorzième
& quinzième ; dans lesquelles
il prétend avoir démontré
qu'il n'y a rien qui ne soit for-
mellement en Dieu & que
hors de Dieu il n'y a nulle sub-
stance : mais outre que nous
avons fait voir la fausseté de
cette prétention, par les pro-
positions douzième & quator-

348 REF. GEOMETRIQUE

SECT. II. zième de la première Section,
& par la douzième de la se-
conde ; nous avons de plus dé-
montré dans l'onzième Pro-
position de cette seconde Sec-
tion, que la substance étendue
est hors de Dieu : & par con-
séquent il est faux, & Spinoza
ne démontre point que Dieu
ne produise rien hors de lui.
Mais il est bon de faire voir
aussi qu'il y a encor une sub-
stance pensante hors de Dieu.

PROPOSITION XX.

Oposée à la dix-huitième de
Spinoza.

Il y a une substance pensante
réellement distinguée de
Dieu, & hors de son essen-
ce.

DEMONSTRATION.

L Homme est un Etre pen-
sant : Spinoza en fait un
principe dans la seconde Par-
tie de sa Morale , en ces ter-
mes , *homo cogitat* ; or la pen-
sée de l'homme n'est ni une
manière d'Etre , ni un atri-
but de l'essence de Dieu : donc
c'est la manière d'Etre ou l'a-
tribut d'une substance distin-
guée de Dieu , & qui par con-
séquent est hors de Dieu.

Sect. II. Il n'y a dans cet argument que la mineure à prouver. la voici.

Une manière d'être ne peut être conçue sans penser à son sujet, (par la troisième définition,) & beaucoup moins un attribut sans penser à son essence (par la seconde définition :) or la pensée de l'homme peut être conçue sans penser à Dieu : elle n'est donc ni un attribut, ni une manière d'Etre de Dieu. Il n'y a encore ici que la mineure à prouver. Le premier objet certain qui s'offre à l'esprit d'un homme, qui pour chercher seulement & philosophiquement la vérité, commence par douter de tout, & même de l'existence de Dieu, & par rejeter toutes les connoissances, desquelles il aura la moindre rai-

fon de douter ; cet objet, dis- SECT. H.
 je , peut être conçu sans pen-
 ser à Dieu : puisqu'on le con-
 noît certainement pendant
 qu'on ne fait pas encore s'il y
 a un Dieu. Or le premier
 objet certain qui s'offre à l'es-
 prit de cet homme, est sa pen-
 sée, ou son action de penser ,
 comme l'ont éprouvé tous
 ceux qui se sont mis dans cet
 état ; & comme on le peut
 voir si ingénieusement expli-
 qué & même démontré dans
 la première & la seconde des
 méditations de Monsieur Des-
 cartes. Donc la pensée de
 l'homme peut être conçue
 sans penser à Dieu.

Une seconde raison qui fait
 voir que la pensée de l'homme
 n'est ni un attribut , ni une
 manière d'être de Dieu, c'est
 qu'en Dieu il n'y a nulle li-

Sect. II. mitation, nulle imperfection, nul changement (par nôtre quatrième définition & par le second corollaire de la vingtième Proposition de Spinoza ,) & que cependant tout homme sçait & sent tres-bien que sa pensée est bornée, chancelante, imparfaite & sujete à une succession & à des changemens , dont il n'est nullement le maître.

PROPOSITION XXI.

Oposée aux propositions vingt
deux & vingt-cinquième
de Spinoza.

Il est faux qu'il y ait en Dieu des
modes, ou des *manières d'Etre*
comme Spinoza le suppose
dans ces Propositions.

DEMONSTRATION.

IL est de la nature du mode
d'apporter à son sujet quel-
que changement, & quelque
variation (par la trentième
définition ;) cat c'est pour ce-
la qu'on l'appelle *manière d'Etre*,
parce qu'il dispose son sujet de
telle & telle façon ou manie-
re; & on ne conçoit pas qu'un
sujet ait diverses manières d'être.

354 REFUT. GEOMETRIQUE
Sect. II. tre, ou qu'il soit de diverses manières, sans varietez, sans bigarures, sans changement. Par exemple, si les idées & les corps sont comme le prétend Spinoza, des manières d'Etre de Dieu; ces manières étant de tres-different nature, il n'est pas possible qu'elles ne mettent en Dieu une bizarre varieté, & une étrange bigarure. Or par la quatrième définition, & le second corollaire de la vingt-tième Proposition de Spinoza; il n'y a en Dieu nul changement, nulle bigarure, nulle variation; & par conséquent, il n'y a en Dieu nuls modes ou manières d'Etres.

AUTREMENT.

Dieu est un Etre tres-simple

DU SPINOSISM. Tr. III. 355
sans aucune composition réelle. SECT. II.
le (par la quatrième Définition : (Or tout mode fait nécessairement quelque espèce de composition réelle avec son sujet , (comme il paroît par la troisième Définition ;) car ce qui est dit que tout mode est attaché à son sujet , fait voir qu'il y a le mode & le sujet joints ensemble : & par conséquent , il est faux qu'il y ait en Dieu des modes ou manières d'être.

COROLLAIRE.

Oposé au second Corollaire
de la vingt-cinquième Proposition de Spinoza.

IL s'ensuit évidemment de là qu'il est faux que *les Etres particuliers ne soient que des mo-*

SECT. II. *des, ou manières d'Etres de Dieu?*
 cete fausseté paroît encore
 d'avantage par les Propositions
 onzième & vingtième de cete
 Section, dans lesquelles nous
 avons prouvé que l'Etre éten-
 du, & l'Etre pensant sont de
 vraïes substances hors de Dieu.

PROPOSITION XXII.

Oposée à la vingt-cinquième
 de Spinosa.

Il est faux que *Dieu soit la cause
 efficiente, non seulement de l'ex-
 istence, mais aussi de l'essence
 des choses*, & Spinosa ne le
 démontre point.

DEMONSTRATION.

Quant à la première Par-
 tie, suivant les princi-

DU SPINOSIS. Tr. III. 357
pes de Spinoza , Dieu n'est SECT. II.
cause vraiment efficiente de
quoi que ce soit (par le se-
cond Corollaire de la dix-
huitième de nos Proposi-
tions :) il est donc faux , dans
les principes de Spinoza , que
Dieu soit la cause efficiente ,
non-seulement de l'existence
mais aussi de l'essence des cho-
ses.

Pour la seconde Partie : Spi-
noza ne fonde la démonstra-
tion de cette Proposition ,
que sur la quinzième & la
seizième de ses Propositions :
mais nous les avons ruinées
par la quatorzième de la pre-
mière Section , & par la dou-
zième & la dix-huitième de
la Seconde : donc Spinoza ne
la démontre pas.

ECLAIRCISSEMENT

MAis supposé que Spinoza eut bien prouvé que Dieu est une cause vraiment efficiente ; il resteroit encore à examiner , & à éclaircir ce qu'il dit que *Dieu produit librement l'essence des choses*. Car c'est ce qu'il repete de nouveau sur la fin de l'éclaircissement de la Proposition trentetroisième. Et 1°. si le sens de cette Proposition , est que Dieu met au jour l'essence des choses ; qu'il les fait être , pouvant ne le pas faire ; il n'y a nulle difficulté : cette Proposition est tres-vraie en ce sens. Mais aussi est-il constant que ce n'est pas celui de Spinoza.

Car outre qu'il ne reconoit point cette sorte de liberté ,

DU SPINOZISME. Tr. III.

on voit bien qu'il veut à tout autre chose, quand il avance que Dieu est la cause efficiente de l'existence des Etres.

20. Si l'on entend par-là, que Dieu ait assigné une telle essence à chaque chose, avec une telle liberté qu'il ait pu lui en donner une toute autre, qu'il ait pu faire, par exemple, que deux & deux ne fussent pas quatre; que l'essence d'un triangle, fût d'avoir plus ou moins de trois angles; cette Proposition, en ce sens, est visiblement fautive; parce que c'est une notion commune que Dieu ne peut pas faire ce qui enveloppe contradiction, & qu'il y a contradiction qu'une chose soit sans son essence; puisque l'essence d'une chose n'étant que l'Etre-même de

ECLAIRCISSEMENT

Mais supposé que Spinoza eut bien prouvé que Dieu est une cause vraiment efficiente ; il resteroit encore à examiner , & à éclaircir ce qu'il dit que *Dieu produit librement l'essence des choses*. Car c'est ce qu'il repete de nouveau sur la fin de l'éclaircissement de la Proposition trentetroisième. Et 1°. si le sens de cette Proposition , est que Dieu met au jour l'essence des choses ; qu'il les fait être , pouvant ne le pas faire ; il n'y a nulle difficulté : cette Proposition est tres-vraie en ce sens. Mais aussi est-il constant que ce n'est pas celui de Spinoza.

Car outre qu'il ne reconoit point cette sorte de liberté ,

DU SPINOSISM. Tr. III. 359
on voit bien qu'il veut dire **Sect. II**
tout autre chose, quand il
avance que Dieu est la cause
efficiente de l'essence des
Etres.

20. Si l'on entend par-là,
que Dieu ait assigné une telle
essence à chaque chose, avec
une telle liberté qu'il ait pû
lui en donner une toute autre;
qu'il ait pû faire, par exemple,
que deux & deux ne fussent
pas quatre; que l'essence d'un
triangle, fût d'avoir plus ou
moins de trois angles; cette
Proposition, en ce sens, est
visiblement fausse; parce que
c'est une notion commune que
Dieu ne peut pas faire ce qui
enveloppe contradiction; &
qu'il y a contradiction qu'une
chose soit sans son essence;
puisque l'essence d'une chose
n'étant que l'Etre-même de

Sect. II. la chose, si elle pouvoit être sans son essence, elle pourroit être sans son Etre ; elle pourroit être sans elle-même ; & ainsi elle seroit & ne seroit pas tout ensemble.

3°. Si l'on prétend que Dieu soit cause de l'essence des choses en ce qu'elles ne sont que des manières d'Etres qui résultent continuellement de sa substance, par la nécessité de sa nature, comme il paroît effectivement que c'est la le sens de Spinoza, par les preuves qu'il apporte de cette Proposition ; sa fausseté est suffisamment démontrée par la dix-huitième & la vingt & unième des nôtres.

Enfin ce que Spinoza auroit pû dire de plus raisonnable là-dessus, est que Dieu est la cause exemplaire de l'essence
de

DU SPINOSISM. Tr. III. 36^e
de toutes choses: parce que ren- **SECT. II.**
fermant éminemment dans
son essence les perfections de
tous les êtres, & ces perfec-
tions y étant comprises dans
un certain ordre, fondé sur
les divers rapports d'égalité ou
d'inégalité qui se trouvent en-
tre elles; par exemple les es-
prits y étant plus nobles que
les corps; c'est sur ces excel-
lens modèles, & sur les idées
immuables qu'il en a dans sa
sagesse, qu'il produit toutes
choses, & qu'il fait leur es-
sence.

PROPOSITION XXIII.

Oposée à la dix-huitième de
Spinosa.

C'est contre ses propres principes, contre la nature de Dieu, & contre la raison, que Spinosa admet ici *une infinité d'Etres, où des manières d'Etres d'une existence & d'une durée finie, dont le concours soit nécessaire pour déterminer l'existence & l'action de chaque Etre particulier.*

DEMONSTRATION.

I. **T**Out ce qu'il y a d'Etres & tout ce qu'un esprit même infini en peut concevoir, coulent aussi nécessairement de la nature

DU SPINOSISM. Tr. III. 363
divine, que les proprietéz Sict. II.
d'une chose résultent neces-
sairement de son essence (par
la seizième Proposition de
Spinoza, & par l'éclaircisse-
ment sur la dix-septième ou
il s'explique ainsi.... Je crois
avoir démontré assez clairement
dans la seizième Proposition que
des Etres infiniment infinis, c'est-
à-dire que toutes choses sont neces-
sairement émanées de la souverai-
ne puissance, & de la nature infi-
nie de Dieu, & qu'elles en éma-
nent toujours avec une égale ne-
cessité, de la même manière que
de la nature du Triangle il s'en-
suit de toute éternité & pour toute
l'éternité, que ses trois angles
sont égaux à deux droits.)

Or les proprietéz d'une chose
émanent si nécessairement de
son essence, qu'elles ne peu-
vent jamais cesser d'en éma-

H h ij

SECT. II. ner, & que si cette essence est éternelle, elles n'ont jamais dû commencer, ni ne doivent jamais finir (comme Spinoza lui-même le reconoit dans les paroles que nous venons de citer,) Donc il en faut dire autant de tous les Etres concevables ; & que comme, selon Spinoza, ils émanent de la nature de Dieu qui est éternelle, ils ne doivent jamais finir, comme ils n'ont jamais commencé ; & par conséquent il est contre les propres principes de Spinoza, qu'il y ait, je ne dis pas une infinité d'Etres, comme il le pretend, mais un seul qui soit d'une existence & d'une durée finie.

Et que Spinoza ne nous dise pas que ces Etres émanent de la nature de Dieu, non pas

DU SPINOSISM. Tr. III. 365. SECT. II.
immédiatement, mais *mediate-*
ment.

Car 1^o. Qu'ils en émanent immédiatement ou *mediate-*ment, il est toujours *seur*, selon Spinoza, qu'ils en émanent nécessairement & d'une nécessité indispensable : & c'en est assez pour justifier que leur durée doit être éternelle.

2^o. Ou ces Etres émanent immédiatement de la nature de Dieu, ou de quelques uns de ses attributs pris absolument en lui-même : ou enfin de quelque attribut tant que modifié par quelque manière d'Etre, pour parler le langage de Spinoza. Si c'est le premier : notre démonstration subsiste en son entier.

Il en est de même, si c'est le second, puisque (par là

vingt & unième Proposition de Spinoza , *ce qui suit de la nature absolue de quelque attribut de Dieu , doit être infini dans son existence & dans sa durée.*

Enfin si l'on prend le dernier parti, c'est toujours la même chose; car cette première manière d'Etre qui modifieroit cet attribut, étant infinie dans sa durée, (par la vingt & unième Proposition de Spinoza ;) ces autres Etres qu'on prétend qui en émaneroient immédiatement , devroient aussi [par la vingt-deuxième Proposition de Spinoza] *Etre infinis dans leur durée* : desorte que de quelque façon que Spinoza s'explique , c'est manifestement contre ses principes qu'il suppose qu'il y ait en Dieu une infinité d'Etres , ou de manières d'Etre d'une

•
DU SPINOSISM. Tr. III. 367

existence & d'une durée finie : SECT. II.

mais ce n'est pas moins visiblement contre la nature de Dieu ; ce qui est la seconde chose à démontrer.

2. Dieu n'est sujet à aucun changement par la quatrième définition ,) & (par le second Corollaire de la vingtième Proposition de Spinoza :) Or s'il y avoit en lui des manières d'Etre d'une durée finie , il seroit sujet au changement : puisqu'il seroit tantôt d'une manière , & tantôt d'une autre : donc on ne peut admettre ces manières d'Etres sans renverser la nature de Dieu.

3. Tout cela fait suffisamment voir l'impossibilité de ce monstrueux progrès à l'infini que Spinoza admet dans les causes qui doivent déterminer l'existence & l'action des êtres ;

H h iiij

SECT. II. mais on doit ajouter qu'il n'y a rien de moins raisonnable, pour ne pas dire de plus extravagant que ce sentiment, pour un homme qui se pique de philosopher juste. Car il est visible que comme l'infini ne se peut jamais épuiser; un Etre ne se trouveroit jamais en état d'agir, s'il falloit attendre sa détermination du concours successif de cette infinité de causes.

PROPOSITION XXIV.

Oposée à la vingt-neuvième
de Spinoza.

Il est faux, & Spinoza ne dé-
montre point, *qu'il n'y ait*
rien de contingent, & que toutes
choses soient déterminées par la
nécessité de la nature divine à
exister, & à operer.

DEMONSTRATION.

Cette Proposition de Spi-
noza, n'est principale-
ment fondée que sur ses Pro-
positions quinze & seizième,
par lesquelles il prétend avoir
démontré que toutes choses
sont formellement en Dieu,
& qu'elles émanent necessari-
ement de sa nature. Or nous

370 REF. GEOMETRIQUE
Sect. II. avons fait voir la fausseté de
cette double prétention , par
la quatorzième Proposition de
la première Section , & par la
douzième & la dix-huitième
de la seconde : donc il est faux
& Spinoza ne démontre point
qu'il n'y ait rien de contin-
gent.

ECLAIRCISSEMENT.

Il est bien vrai que nul Etre
n'existe & n'agit qu'il ne soit
déterminé de Dieu à être & à
operer : tout ce qui est réel,
Etre ou manière d'Etre, exis-
tence ou action , doit indis-
pensablement relever de
Dieu comme de sa cause ;
mais il n'y avoit nulle neces-
sité que Dieu produisît ce
qu'il a produit : il l'a fait si
librement qu'il a pû ne le pas

DU SPINOSSISM. Tr. III. 371
faire ; & ainsi les Etres qui Sect. II.
existent & qui agissent , existent & agissent tellement
qu'ils ont pû ne pas exister &
ne pas agir, & par consequent
ils sont contingens.

PROPOSITION XXV.

Oposée à la trentième de
Spinosa.

Il est faux, & Spinosa ne dé-
montre point *qu'un entende-
ment fini ou infini, ne puisse
comprendre, ni avoir pour objet
de sa connoissance, que les a-
tributs & les manières d'Etre
de Dieu.*

DEMONSTRATION.

SA preuve ne roule que sur
le premier Corollaire de

SECT. II. 372 REF. GEOMETRIQUE
la quatorzième Proposition,
& sur la Proposition quinzies-
me, où il prétend avoir prou-
vé qu'il n'y a point d'autres
substances que Dieu dans la
nature, ni d'autres modifica-
tions que les manières d'Etre
de Dieu : mais nous avons fait
voir la fausseté de ces préten-
tions, par la douzième & la
quatorzième Proposition de
la première Section & par la
douzième de la seconde : donc
il est faux, & Spinoza ne dé-
montre point, &c.

AUTREMENT.

Un entendement fini ou in-
fini, peut avoir pour objet de
sa connoissance tout ce qui est
réel : or par les Propositions
onzième, dix neuvième &
vingtième de la seconde

Section, outre les attributs de **SECT. II.**

Dieu, il y a quelque chose de réel, sçavoir la substance étendueë, & la substance pensante : il est donc faux que l'entendement ne puisse avoir pour objet de sa conoissance que les attributs & les manières d'Etres de Dieu.

PROPOSITION XXVI

Oposée à la trente&unième, à l'éclaircissement sur la dix-septième & au second Corollaire de la trente-deuxième de Spinoza.

Il est faux, & Spinoza ne démontre point, que *l'entendement & la volonté n'appartiennent pas à la nature de Dieu.*

Toute la preuve que Spinoza donne de cette Proposition, est que l'entendement & la volonté ne sont que des manières d'Etre, & que par conséquent elles ne constituent pas la nature de Dieu, mais seulement celle des créatures; mais rien n'est moins solide que cette raison :

DU SPINOSIS. Tr. III. 375

car 1o. il ne prouve nullement **SECT. II.** que l'entendement & la volonté, sur tout s'ils sont infinis, ne soient que des manières d'Etre. Je veux que cela soit ainsi dans les créatures; pourquoi ne seront-ils que des manières d'Etre en Dieu, & pourquoi n'appartiendront-ils pas à son essence? Voici un argument qui, ce me semble, démontre que cela doit être ainsi: Si Dieu est un Etre essencièlement pensant, on ne peut se former une idée trop noble & trop relevée de la pensée qui lui est essenciële (par la quatrième définition:) or Dieu est un Etre essencièlement pensant, comme Spinoza le reconoit en plusieurs endroits, & sur tout dans la première Proposition de la seconde partie; & la

SECT. II. plus noble idée de la pensée que nous puissions former, est celle de la pure intellection & de la volonté: donc on doit juger que l'une & l'autre sont essentiêles à Dieu, ou qu'elles apartiennent à son essence.

Il n'y a que la seconde partie de la mineure de cet argument qui puisse former de la difficulté: mais elle n'en fera aucune, à qui fera reflexion ; 1°. Que l'intellection & la volonté sont des façons de penser tres-simples & tres-spirituêles: 2°. Que Spinoza lui-même fait l'éloge de l'entendement, à la fin du traité qu'il a fait pour la conduite de cette puissance: 3°. Que la volonté est une façon de penser avec empire & pouvoir sur la pensée ; de sorte qu'en

qu'en voulant, on ne veut pas **Sicr. 112**
 simplement les choses, mais
 qu'on veut encore son propre
 vouloir; ce qui est assurément
 la plus noble manière de pen-
 ser. Spinoza dit dans l'éclair-
 cissement sur la dix-septième
 Proposition; que si l'entende-
 ment & la volonté aparte-
 noient à l'essence de Dieu,
 ce seroit une entendement &
 une volonté infiniment diffé-
 rens des nôtres, & qu'ils ne
 conviendroient que dans le
 nom. J'avouë qu'il y a en-
 tre-eux une extrême différen-
 ce; mais il est faux qu'ils ne
 conviennent que dans le nom,
 & qu'ils n'aient pas du moins
 quelque analogie. Mais, dit
 Spinoza, (dans l'éclaircisse-
 ment sur la dix-septième pro-
 position;) l'effet doit diffé-
 rer de sa cause précisément

378 REF. GEOMETRIQUE
SECT. II. en ce qu'il a reçu d'elle ; or
l'entendement & la volonté de
Dieu (supposé qu'il en eut)
feroient cause de l'essence &
de l'existence de nôtre enten-
dement & de nôtre volonté :
donc ils devroient diférer en
tout , excepté dans le nom.
Je conviens que l'efet doit
être réellement distingué de
sa cause : mais je nie qu'il en
doive être diférent : je nie
qu'il ne doive avoir rien
de commun avec elle , que le
nom ; & il est aisé de démon-
trer le contraire par les prin-
cipes de Spinoza même.

DEMONSTRATION.

*Les choses qui n'ont rien de
commun, ne peuvent pas être cau-
ses l'une de l'autre , (par la
troisième Proposition de Spi-*

DU SPINOSISM. Tr. III. 379
nosâ :) donc où il y a cause Sict. II
& éfet , il doit y avoir quel-
que chose de commun.

AUTREMENT.

La conoissance de l'éfet dé-
pend de celle de la cause , &
l'idée de l'un enferme neces-
sairement l'idée de l'autre ,
(par le quatrième Axiome de
Spinosa ;) or cela ne seroit
pas, si l'effet & la cause étoient
si diferens, qu'ils n'eussent
rien de commun : car il est
évident qu'alors leurs idées
s'excluroient mutuellement :
dont il est faux que l'efet & la
cause soient si diferens l'un de
l'autre , qu'ils n'aient rien
de commun.

PROPOSITION XXVII.

Oposée à la trente-deuxième
de Spinoza.

Spinoza démontre si peu que
l. volonté soit une cause neces-
saire & non pas libre, qu'on
peut positivement démon-
trer le contraire.

DEMONSTRATION
de la premiere Partie.

TOute sa preuve ne roule
que partie sur la vingt-
huitième Proposition déjà re-
futée par la vingt-troisième
des nôtres, partie sur ce rai-
sonnement. *Toute volonté finie*
ou infinie, doit recevoir de Dieu
sa détermination à exister & à agir:
Or j'entends par une cause neces-

faire, celle qui pour agir a be- SECT. II.
soin d'être déterminée par une
autre (par la vingt-septième dé-
finition) donc, &c. Mais ce rai-
 sonnement n'est qu'un amas
 d'illusions : & par conséquent
 Spinoza ne démontre point ,
 &c. Il n'y a que la mineure à
 prouver, & c'est ce qu'on va
 faire en faisant voir les illu-
 sions du raisonnement de Spi-
 noza.

1°. Y a-t-il quelque autre
 volonté infinie, que celle de
 Dieu ? Spinoza seroit fort
 empêché d'en trouver, si donc
 la volonté infinie dont il par-
 le est celle de Dieu : peut-on
 dire que recevant sa détermi-
 nation de Dieu, elle la reçoit
 d'un autre ? Dieu est-il
 étranger à lui-même ? est-il
 distingué de son essence ? Et
 cette volonté infinie n'est-elle

Sect. II. pas de l'essence de Dieu, par la précédente Proposition ?

20. Mais je veux que cette volonté infinie soit la volonté de quelque Etre distingué de Dieu : s'ensuit-il de ce qu'elle & toutes les volontez finies reçoivent de Dieu leur détermination à agir, qu'elles ne soient pas libres ? Rien ne seroit moins raisonnable que cette prétention.

Pour moi, dit Spinoza, je n'appelle *cause libre*, que celle qui n'est déterminée à agir que par la seule nécessité de sa nature.

Vous pouvez, Spinoza, attacher au terme de *cause libre*, qu'elle idée il vous plaira. Les définitions de nom sont arbitraires; à vous permis: pourvu que de ces définitions de nom, vous ne prétendiez pas faire des définitions de chose; que

vous ne méfiriez pas la nature sur le pied de ces définitions ; que cela ne porte pas coup, & ne tire pas à conséquence pour l'Etre phisique & naturel des choses ; & que parce que vous fondez sur ces sortes de définitions, les démonstrations que vous faites des propositions les plus extravagantes, vous ne prétendiez pas qu'on doive les admettre comme parfaitement démontrées.

Mais comme vous n'avez nul droit de faire passer vos idées particulieres pour des regles à être reçues de tout le monde ; vous n'empêcherez jamais que tout ce qu'il y a de gens raisonnables ne reconnoissent pour une cause vraiment libre, celle, *qui avec conoissance, se détermine tellement à un parti, soit que sa dé-*

SECT. II. *termination soit dépendante d'une autre cause ou non, qu'elle ait le pouvoir de prendre le parti opposé.*

Je dis, *soit que sa détermination soit dépendante ou non* : car quoique nous reconnoissons que les Êtres intelligens distingués de Dieu, ne puissent agir ni se déterminer que dépendemment de l'action & de la détermination de Dieu, nous soutenons néanmoins que la détermination de Dieu n'exclut nullement la nôtre, & voici comme nous le prouvons.

1. La cause n'exclut nullement son effet ; mais plutôt elle l'établit & le met au jour : or l'action de Dieu est la cause de notre détermination ; donc l'action ou la détermination de Dieu n'exclut nullement la nôtre.

2. L'action par laquelle Dieu SECT. II.

fait nôtre détermination est sa volonté ; car sa volonté est sa toute-puissance , & il n'a point d'autre instrument de tous ses ouvrages. Ne seroit ce donc pas l'excès de l'absurdité de prétendre que je ne me détermine pas , parce que Dieu veut que je me détermine ? car enfin , il faut bien remarquer qu'à l'égard de Dieu, faire nôtre détermination , n'est pas produire quelque petit Etre distingué de nous, qui s'appelle détermination : c'est nous faire nous mêmes comme agissans : & ainsi faire nôtre détermination , & vouloir que nous nous déterminions, c'est la même chose de la part de Dieu.

3. Il ne faut donc pas s'imaginer (ce qui est encor une

SECT. II. autre illusion ,) que nous
soïons purement passifs en re-
cevant cette détermination
de Dieu ; puisque ce n'est que
par nôtre action même, c'est-
à-dire en nous rendant for-
mellement agissans, que Dieu
nous détermine. Et ainsi l'ac-
tion de Dieu au dehors , &
nôtre détermination ne sont
qu'une même action , entant
qu'elle procede de deux cau-
ses surbordonnées l'une à l'au-
tre.

4. Et qu'on ne dise pas
non-plus qu'il est vrai que
nous agissons, puisque Dieu
nous fait agissans : mais qu'il
n'est pas vrai qu'alors nous
agissions librement. Ceci n'est
qu'une suite de la même illu-
sion ; & il doit être aussi refu-
té de la même manière : car
comme il s'ensuit que nous

Dieu nous fait agissans; il s'enfuit de même que nous agissons librement, s'il nous fait agissans librement. Or on ne peut pas douter qu'il ne nous fasse tels; étant certain que comme cause premiere & universelle, il ne fait pas simplement agir les causes secondes; mais qu'il les fait agir d'une manière conforme à leur nature; c'est-à-dire nécessairement les causes nécessaires, & librement les libres, telles que nous sommes.

Un Spinosiste ne manquera pas de m'arrêter ici, & de me reprocher que je suppose ce qui est en question, en avançant que nous sommes des causes libres.

Mais 1^o. C'est assez que j'aie fait voir, comme je croi l'a-

SECT. II. voir fait jusqu'ici , que Spinoza ne prouve point que la volonté ne soit pas libre ; car ce n'est pas à moi à prouver positivement dans cet écrit ; mais simplement à faire voir que Spinoza lui-même ne prouve pas ; c'est tout ce que je me suis proposé. Cependant je veux bien ne m'en tenir pas là , sur le sujet de question : voici quelques arguments qui prouvent directement , que nous sommes libres , & qui feront une espece de démonstration pour des gens , qui comme les Spinosistes , font profession d'une exacte métaphysique.

DEMONSTRATION

de la seconde Partie de
notre Proposition.

NOus sommes aussi certains de notre liberté, que nous le sommes de notre pensée & de notre existence : or nous sommes certains de notre pensée & de notre existence de la certitude du monde la plus métaphisique & la plus infailible ; & par conséquent nous avons une égale certitude de notre liberté.

Il faut prouver chaque Proposition à part ; je commence par la mineure.

Une certitude qui subsiste malgré les doutes les plus ou trez , & les supositions les plus extravagantes que l'on puisse faire , est la plus méta-

ECT. II. physique & la plus infailible certitude qu'on puisse desirer: or telle est la certitude que nous avons de nôtre pensée & de nôtre existence; car elle subsiste quoiqu'on affecte de douter de toutes choses; quoiqu'on suppose qu'il n'y ait rien de tout ce qu'on a jamais regardé comme existant; c'est-à-dire qu'il n'y ait ni Ciel, ni terre, ni corps, ni hommes, ni même de Dieu; & enfin quelque effort qu'on fasse pour se persuader qu'on se trompe même, en croiant penser & exister. La certitude, dis-je, que nous avons de nôtre pensée & de nôtre existence, subsiste malgré tout cela: n'étant pas possible de ne point voir que si on se trompe dans cette créance, il faut qu'on pense & qu'on soit; ce qui ne

pense & qui n'est point, ne **Sect. II.** pouvant se tromper.

Enfin, Spinoza à qui nous avons affaire, ne peut pas disconvenir de cela, puisqu'un des axiomes de la seconde Partie de sa Morale, est que *l'homme pense, homo cogitat* : il ne reste donc que la majeure à établir ; en voici la preuve.

Toute la certitude que nous avons de nôtre pensée & de nôtre existence, n'est fondée que sur le sentiment interieur que nous en avons, & pour parler ainsi, sur cette perception & cette conscience intime de ce qui se passe en nous, qu'il n'est pas possible de démentir ni de défavotier : or nous avons le même sentiment interieur & la même conscience intime de nôtre liberté, que de nôtre pensée :

SECT. II. car comme je voi & que je sens bien que je pense ; je sens bien aussi , & je voi tres-intimement que de deux partis qu'on me propose , j'en prends tellement un, que je puis prendre l'opposé : ce qui (par la cinquième définition) est le caractère d'une cause libre : nous sommes donc aussi certains de nôtre liberté que de nôtre pensée.

Et qu'on ne dise pas qu'en toutes sortes d'alternatives, il y a toujours des raisons qui nous font pencher d'un côté plus que d'un autre , & qui enfin nous déterminent.

Il est certain que nous faisons épreuve de nôtre liberté sur des sujets , où nulle de ces raisons ne se rencontre. Peut-on dire , par exemple , quand je leve , ou que je baisse les

DU SPINOSISME. Tr. III. 393
yeux dans le seul dessein de SECT. II:
faire usage de ma liberté,
qu'il y ait quelque raison qui
me fasse pencher à les lever
plûtôt qu'à les baisser, ou à
les baisser plûtôt qu'à les le-
ver? Il est vrai qu'on peut di-
re, que c'est le plaisir que je
me fais d'éprouver ma liber-
té, qui me porte à me met-
tre en état de choisir entre
l'un & l'autre; mais on ne
peut nullement prétendre que
ce plaisir me détermine à
l'un plûtôt qu'à l'autre; le
choix de l'un ou de l'autre
suffisant pour l'exercice de ma
liberté; & ainsi il n'y a point
d'autre cause de ce choix que
ma liberté même.

Spinoza repliquera sans
doute qu'il y a une infinité
d'autres causes, qui nous sont
inconnues qui contribuent à
nous déterminer.

Difficilement trouvera-t-il des gens assez complaisants, pour lui acorder cette infinité de causes nécessaires à une même action. Mais enfin, que cela soit ainsi : la détermination qui nous viendra de toutes ces causes, nuira-t-elle davantage à notre liberté, que la détermination qui nous vient de la part de Dieu ? Non sans doute. Toutes les causes secondes ne nous peuvent déterminer, que comme de pures occasions ; mais Dieu nous détermine comme vraie cause efficiente : & ainsi comme nous avons fait voir ci-dessus, que la détermination de Dieu ne nous ôte point la liberté ; la détermination qui nous pourroit revenir de la part des causes secondes nous l'ôteroit beaucoup moins.

DU SPINOSISM. Tr.III. 395

Mais en voila assez sur cet- Sect. II,
te matiere. Passons à une au-
tre proposition.

PROPOSITION XXVIII.

Oposée au I. Corollaire de la
XXXII. de Spinosa.

Il est faux , & Spinosa ne le
démontre point , que Dieu
*n'agisse pas librement d'une li-
berté de volonté.*

DEMONSTRATION.

C E Corollaire de Spino-
sa , ne peut être fondé
que sur l'une de ces deux pré-
tentions , *ou que la volonté n'a-
partienne point à la nature de
Dieu , ou que si elle lui apar-
tient , elle ne soit pas une cause*

SECT. II. *libre* : or ces deux prétentions sont nulles , l'une par la vingt-sixième, & l'autre par la vingt-septième de nos Propositions ; donc Spinoza ne démontre pas que Dieu n'agisse pas librement d'une liberté de volonté.

Et certes, il seroit bien malaisé qu'il le démontrât, puisqu'on ne peut rien imaginer de plus faux. Nous avons démontré dans les Propositions quinzisième, seizième, dix-septième & dix-huitième de la seconde Section, que Dieu agit tres-librement ; nous avons fait voir dans la vingt-sixième, qu'il a une volonté. De quelle autre liberté pourroit-il donc agir, que de la liberté de volonté ? Avons nous quelque idée que la liberté puisse convenir à un autre su-

bien vrai que l'iniquité se seduit elle-même ! Spinoza a bien vû qu'avancer que Dieu n'a point de liberté, ce seroit une extravagance, qui difficilement trouveroit entrée dans les esprits. Qu'a-t-il fait ? Il a laissé à Dieu le nom de la liberté, & lui en a ôté la réalité : & comme il a forgé à son Dieu une nature composée d'une pensée vague & d'une étendue infinie, desquelles il prétend que resultent nécessairement une infinité de manières d'Etre; c'est uniquement dans cette émanation, nécessaire, stupide & aveugle qu'il a mis la liberté de son Dieu.

De bonne foi, n'est-ce pas là faire agir Dieu machinalement, & en souche animée ?

SACT. II. Et si c'est être libre que d'agir ainsi par la nécessité de sa nature, pourquoi les plantes de qui résultent naturellement tant de feuilles, de fleurs, & de fruits, n'auront-elles pas autant de droit à la liberté? Et est-ce à un homme qui ne donne à Dieu que cette sorte de liberté, de dire que les autres, (c'est-à-dire, ceux qui ne sont pas de son sentiment) *ne lui donnent qu'une liberté badi-ne, & qui est un grand obstacle aux sciences?* Comme il le dit dans le second éclaircissement sur la vingt-troisième Proposition?

Mais c'est trop réfléchir sur une absurdité si grossière.

PROPOSITION XXIX.

Oposée à la XXXIII. de
Spinosa.

Spinosa ne démontre point
que *Dieu n'ait pu produire un
autre ordre de choses que celui
qui est aujourd'hui dans la na-
ture,*

DEMONSTRATION.

Toute la preuve de Spi-
nosa, ne roule que sur
ce qu'il prétend avoir démon-
tré. 1°. Que Dieu n'agit, ni
par entendement, ni par vo-
lonté. 2°. qu'il n'est pas li-
bre d'une liberté de volonté.
3°. Que toutes choses lui écha-
pent comme malgré lui.

SECT. II. 4^o. Que toutes choses sont déterminées par la nécessité de sa nature, à exister & à operer ; d'où il conclut qu'afin qu'il y eût un autre ordre de choses , il faudroit que Dieu eût une autre nature : & qu'ainsi il y eût un autre Dieu ; mais nous avons réfuté toutes ces prétentions , dans les Propositions dix-huitième, vingt quatrième, vingt-sixième , & vingt-huitième me de cette Section : donc Spinoza ne démontre point, que Dieu n'ait pas pû produire les choses dans un autre ordre.

Mais , dit Spinoza (dans le second éclaircissement sur la vingt-troisième Proposition) supposé même que Dieu agisse par volonté , il n'auroit pas pû produire un autre ordre
de

DU SPINOSISM. Tr. III. 401
de choses : car pour cela, il au- SECT. II,
roit falu qu'il eut été avant
ses decrets : ce qui est impos-
sible ; puisque ceux même qui
lui donent une volonté, ac-
cordent néanmoins que ses
décrets sont éternels.

Voilà un argument que Spi-
nosà croit fort embarrassant ;
mais rien ne l'est moins : pour
pouvoir produire un autre or-
dre de choses ; il ne seroit nul-
lement nécessaire que Dieu
eut été avant ses decrets. Il
s'est de toute éternité si libre-
ment déterminé à produire
l'ordre des choses qui est au-
jourd'hui , qu'il a toujours pu
en produire un autre : il n'est
pas nécessaire qu'un homme
cesse de parler pour avoir le
pouvoir de se taire ; il a ce
plein pouvoir à chaque parole
qu'il profere. Mais , *replique*

SECT. II. Spinoza, si Dieu avoit déterminé un autre ordre de choses, il faudroit qu'il eut un autre entendement & une autre volonté, que ceux qu'on lui donne presentement : & qu'ainsi son essence fût sujette au changement : ce qui est absurde.

Je réponds que son entendement & sa volonté auroient eu alors un autre objet : mais il n'auroient pas pour cela été formellement autres.

PROPOSITION XXX.

Oposée à la XXXV. de
Spinosa.

Il est faux , & Spinosa ne dé-
montre point, que *tout ce
qui est en la puissance de Dieu ,
existe nécessairement.*

DEMONSTRATION.

Cette Proposition de Spi-
nosa , n'est qu'une suite
des erreurs que nous venons
de réfuter : car Spinosa s'i-
maginant avoir bien prouvé
que Dieu n'agit, ni par en-
tendement , ni par volonté ;
que toutes choses lui écha-
pent malgré lui : & qu'elles
sont déterminées par la nat

SECT. II. cessité de sa nature à exister ; il a raison de conclure , que tout ce qui est en la puissance de Dieu, existe nécessairement, ou, ce qui est la même chose , que Dieu fait toujours tout ce qu'il peut : mais puisque nous avons démontré la fausseté de ses premières prétentions ; celle ci qui n'en est qu'une suite , tombe d'elle-même.

Mais, dit Spinoza, la puissance de Dieu n'est point distinguée de son essence : or tout ce qui est compris dans l'essence de Dieu existe nécessairement ; donc tout ce qui est en sa puissance , existe par la même nécessité.

Je réponds 10. Qu'on doit admettre quelque distinction d'idée entre l'essence & la puissance de Dieu ; mais sans m'arrêter-là.

Je réponds en second lieu **SECT. II.**
à la mineure, que ce qui est
compris, comme existant
dans l'essence de Dieu, existe
nécessairement: mais non pas
ce qui n'y est compris, que
comme possible; & qu'il y a
une infinité de choses qui n'y
sont comprises que de cette
manière, lesquelles n'existe-
ront jamais. Il en faut dire
autant des choses qui sont
dans la puissance: & ainsi tous
ces raisonnemens de Spinoza
ne prouvent rien de ce qu'il
prétend; mais ils servent
du moins extrêmement à nous
persuader, qu'il n'admet au-
cune vraie liberté en Dieu,
non plus que dans les hom-
mes. Car enfin, c'est une
notion commune, qu'il y a
cette différence entre les cau-
ses nécessaires & les causes li-

SECT. II. bres , que les premieres font toujours tout ce qu'elles peuvent , & ne peuvent jamais faire que ce qu'elles font. Que le feu , par exemple , échaufe toujours autant qu'il peut les sujets qui l'environnent ; & que de sa part, il ne peut les échauffer davantage ; au lieu que les causes libres peuvent souvent faire diverses choses qu'elles ne font point ; & qu'elles choisissent , & se déterminent délibérément à ne faire des choses qu'elles peuvent , que ce qu'elles veulent : & ainsi s'il est vrai , comme le prétend Spinoza , que Dieu fasse toujours tout ce qu'il peut , & qu'il n'en puisse faire davantage ; il n'y a point de preuve plus convaincante de son défaut de liberté

CONCLUSION

de ce Traité.

Ici, Spinoza termine le cours de ses impies conséquences sur la nature de Dieu, & sur ses attributs : & afin de se décerner lui-même les honneurs du triomphe avec quelque couleur, il fait le dénombrement fastueux de ses prétendues victoires. « Jusques-ici dit-il, j'ai expliqué la nature de Dieu, savoir, qu'il existe nécessairement, qu'il est unique ; qu'il agit aussi nécessairement qu'il existe ; l'un & l'autre par la seule nécessité de sa nature : qu'il est la cause libre de toutes choses, & comment il faut prendre cette liberté : que toutes choses sont en Dieu, & dépendent telle- »

SECT. II ment de lui , que fans lui , el-
 „ les ne peuvent ni exister , ni
 „ être conquës : enfin que tou-
 „ tes choses ont reçu de Dieu
 „ leur prédetermination , non
 „ pas par une liberté de volon-
 „ té, ni par son bon plaisir : mais
 „ par la necessité absoluë de sa
 „ nature , & de sa puissance infi-
 „ nie.

Nous avons vû avec quel
 succès , il a tenté d'établir ces
 extravagances & remporté
 toutes ces victoires. Il méri-
 toit bien , après cela , de se
 reposer un peu ; mais son zele
 pour les phantômes de son
 imagination , ne le lui permet
 pas : & voici de quelle maniè-
 re il continuë.

„ Au reste , j'ai eu soin par-
 „ tout où l'occasion s'en est pre-
 „ sentée , de lever les préjugez
 „ qui pouvoient empêcher
 qu'on

•

DU SPINOSISM. Tr. III: 409
qu'on n'aperçût la suite de SECT. II.
mes démonstrations : mais »
parce qu'il en reste encore «
beaucoup qui pouvoient & «
peuvent même encore empê- «
cher qu'on n'embrasse l'en- «
chaînement des choses à la «
manière que je l'ai expliqué ; «
j'ai cru qu'il étoit à propos «
de citer ces préjugés au tri- «
bunal de la raison, & de leur «
en faire subir l'examen. «

Il réduit ensuite tous ces
préjugés à un seul qu'il regar-
de comme leur source ; sa-
voir, que les hommes s'imagi-
nent communément qu'ils agissent
pour une fin, & que Dieu même
destine toutes choses à une certaine
fin ; car ils ne doutent pas, dit-il,
que Dieu n'ait fait toutes choses
pour l'homme, & l'homme pour le
servir & l'honorer. Voilà, selon

SECT. II. cet impie, le grand & le principal préjugé, d'où naissent tous les autres préjugés de bien & de mal, de mérite & de péché, de louange & de blâme, d'ordre & de confusion, de beauté & de laidur, & autres semblables, qui, selon lui, ne dépendent que d'un tour d'imagination.

Les hommes n'ont-ils pas grand tort de s'imaginer qu'ils agissent pour une fin, après ce qu'ils en sentent & en éprouvent tous les jours au dedans d'eux-mêmes ? comme s'ils ne s'en apercevoient pas immédiatement, & comme s'ils n'en étoient pas aussi sûrs qu'ils le sont de leur existence par leur pensée ?

N'ont-ils pas encore grand tort d'affurer que Dieu même agit pour une fin, & qu'il destine toutes choses à une

DU SPINOSISM. Tr. III. 411
fin, après toutes les traces SECT. II.
incontestables de liberté &
de sagesse qu'ils découvrent
dans ses ouvrages, &, sans
fortir de chez-eux, dans le
fond de leur Etre? Je n'exa-
mine pas s'ils ont tort ou
droit, de croire que Dieu ait
fait toutes choses pour l'hom-
me. Mais il faut renoncer à la
raison, pour douter s'il a fait
l'homme pour lui : je veux
dire pour en être servi & ho-
noré ; & Spinoza n'alegue
contre ce sentiment que les
dernieres pauvretés.

Les hommes, dit-il, ne
cherchent que leur utilité &
leur commodité ; desorte que
trouvant en eux-mêmes &
hors d'eux-mêmes plusieurs
choses qui leur servent à par-
venir à ce qui leur est utile &
commode, ils prennent de-là

SECT. II. occasion de croire d'une part, qu'ils agissent pour une fin; & de l'autre que ces choses qui leur servent à y parvenir, ont été créées par les Dieux, pour leur usage, & pour leur servir de moyens de chercher leur bien : ce qu'il traite de préjugé qui s'est tourné en superstition.

Ne faut-il pas avouer, que voilà une rare & ingénieuse découverte; & ne sont ce pas de fortes & solides raisons que celles-ci ? Les hommes désirent l'utile & le commode : ils se servent pour y parvenir, de certains moyens qui y ont un juste rapport : ils ont donc tort de croire qu'ils agissent pour une fin.

Les hommes trouvent dans la Sphère de leur Etre des yeux & des oreilles, une lan-

DU SPINOSISM. Tr. III. 413. SECT. II.
gue, des mains & des pieds :
ils favent tres-bien que ce
sont des instrumens qu'ils ne
se sont point doné eux-mê-
mes ; & que cependant ils
ont un merveilleux raport à
certaines fonctions qui leur
sont tres-utiles ; les yeux à
voir, les oreilles à entendre,
la langue à parler, les mains
à agir, & les pieds à mar-
cher : ils ont donc grand tort
de croire que l'Auteur de leur
Etre les leur a donés pour ces
usages : c'est préjugé & su-
perstition. Il faut être Spino-
sa pour raisonner ainsi : c'est
pourtant presque tout ce
qu'il alegue pour refuter ce
prétendu préjugé, que Dieu
& les hommes agissent pour
une fin.

Il ajoûte, que *ce sentiment*
renverse toute la nature ; mais il

SECT. II. faut s'en consoler : puisque ce n'est que cette nature aveugle d'où il prétend que toutes choses émanent nécessairement. Il dit , *qu'il est contre la souveraine perfection de Dieu d'agir pour une fin* : oui pour une fin qui lui soit inférieure : mais il a tout fait pour lui : non par besoin qu'il en eut ; car il se suffit pleinement à lui-même : mais pour faire porter à son ouvrage le caractère de ses attributs , & s'exprimer lui-même en quelque façon dans son ouvrage.

Il est ridicule au reste à ce misérable Auteur, de s'imaginer qu'on croie que tous les événemens naturels ne soient que des suites de quelques desseins particuliers , ou de quelques volontés particulières de Dieu : & qu'ainsi la

DU SPINOSISM. Tr. III. 415
grêle , par exemple , ne tombe sur les bleds & sur les fruits, Sect. II,
qu'en execution du deſſein
qu'a Dieu de renverſer ceux-
là & d'abatre ceux-ci ; il y a
peu de gens qui ne ſachent
que ces événemens , ne ſont
d'ordinaire que des ſuites des
loix generales de la nature :
mais loix que Dieu a inſti-
tuées tres-librement , avec
une merveilleuſe ſageſſe , &
pour des fins tres-élevées .
mais loix auſſi qui ont quel-
quefois de fâcheux effets , à
cauſe de leur ſimplicité & de
leur immutabilité.

Spinofa ne produit donc
rien ici , non-plus que dans
ſes démonſtrations , qui ait
la moindre ſolidité ; ni rien
par conſequent qui puiſſe
faire voir que les idées que
nous avons de *bien* & de *mal* ,

SECT. II. de *peché* & de *mérite*, d'*ordre* & de *confusion*, &c. ne soient que des préjugés. Mais nous avons par avance suffisamment renversé toutes ces extravagantes prétentions dans le premier Traité de cet ouvrage : & nous avons fait voir, par une suite de Propositions, qu'on trouvera assurément plus solide que celle de Spinoza, & qui n'est prise que de la conoissance de nôtre Etre, la vérité des sentimens que cet impie traite de préjugés.

Nous en demeurerons là pour la Réfutation de cet impie : car le reste de ses extravagances répandues dans sa Morale, dans ses lettres & ses autres ouvrages, n'étant que des suites de sa métaphysique, comme il est aisé de le remarquer par l'enchaîne-

ment qu'il leur a doné avec Sect. II:
 elle, & par ses renvois per-
 petuels à cette partie capitale
 de son Siftême: c'est avoir ren-
 versé toutes ces impietez, que
 d'avoir détruit cette métaphi-
 sique. Et ainsi nous ne dirons
 rien de ce qu'il a rêvé sur les
 Livres de l'Écriture, & sur les
 Propheties. Ces derniers rê-
 ves ne sont qu'une suite ne-
 cessaire de ses premiers éga-
 remens; & d'ailleurs ils ont
 été renversez par de si habi-
 les mains, ^à que quand ils ne
 se trouveroient pas ici ruinez
 dans leurs principes; il seroit
 inutile de s'en mêler.

à:
 Monsieur
 d'Avranches
 dans sa Dé-
 monstration
 évangélique:

Monsieur Simon *Trait. de l'inspiration des Livres sa-
 crés.*

DEFINITIONS ET AXIOMES

Pour la Réfutation de Spinoza.

DEFINITIONS.

I. J'Entens par *substance*, ce qui est en soi-même, & ce qui est conçu par soi : c'est-à-dire, cet Etre ou cette chose, dont on peut se former l'idée, sans le secours de l'idée d'une autre chose.

II. J'appelle *attribut*, ce que l'esprit aperçoit de la substance, comme constituant son essence.

III. Par le *mode*, ou la *manière d'Etre*, j'entens les modifications ou dispositions accidentelles de la substance, c'est-à-dire, celles qui sont tellement atachées à un sujet, qu'elles ne peuvent être conçues sans lui.

IV. J'appelle *Dieu*, l'Etre souverainement parfait ; c'est-à-dire, cet Etre qui dans une souveraine simplicité, possède une infinité de perfections.

V. J'appelle *cause libre*, celle qui avec connoissance, se détermine tellement a un parti, (soit que sa détermination soit dépendante d'une autre cause, ou non,) qu'elle ait le pouvoir de prendre le parti opposé.

A X I O M E S.

I. **L**A *Réalité*, l'*Unité*, la *Vérité*, la *Bonté* & la *Perfection*, sont les propriétés inseparables de l'*Etre*; & on les appelle *Transcendantes*, parce qu'elles se trouvent nécessairement dans tout ce qui est vraiment *Etre*.

II. La pensée est plus noble que l'étendue.

III. On ne peut concevoir de liberté plus entière, que celle qui est exemte de contrainte & de nécessité.

1

2

3

4

5

6



PARALLELE

De la Religion & de la
Morale de Spinoza , avec
la Religion & la Morale
de JESUS-CHRIST , &
même avec la lumière
naturelle.

*Où l'on invite les libertins
à prendre le plus seur
parti.*

EN voilà , ce me semble
assez pour le but qu'on
s'étoit proposé , je veux dire
pour rompre la suite & l'en-
chaînement aparent des dé-
monstrations de Spinoza , &
par conséquent pour ruiner

422 PARALLELE DU SPINOS.
tout son Systême : l'on peut juger de là , de quelle foiblesse il étoit , puisqu'il a falu si peu d'efforts pour le renverser ; & rien n'empêche , que l'extravagance des idées de ce pitoïable Philosophe ne paroisse dans tout son jour , après qu'on a levé le voile imposteur qui les cachoit.

Mais quand même on n'auroit eu nul succès dans ce dessein ; je suis persuadé que pour faire conoître l'absurdité de ses sentimens , il suffiroit d'en apeler à la voix & à l'impres-sion de la nature ; au gout & au sentiment interieur de tout ce qu'il a y de gens raisonnables ; à ces idées ineffaçables d'ordre & de perfection , de droiture & de justice , dans lesquelles tous les hommes de tout âge , de tout tems , &

AVEC LE CHRISTIANIS. 423
de tout païs conviennent si
juste. Que chacun se consulte
soi-même, qu'on examine un
peu cette impression naturel-
le de la divinité, qu'on trouve
chez soi sans la chercher, &
que rien ne peut absolument
éteindre; qu'on réfléchisse sur
les idées naturelles d'ordre,
de perfection, de justice, de
droiture & de raison; & que
sur ces excellens modèles on
examine la religion & la mo-
rale de Spinoza.

La nature est une grande
maîtresse; & l'on doit faire
cas de ces impressions univer-
selles & de ces sentimens uni-
formes qu'elle répand indiffe-
remment dans tous les hommes.
Elle nous apprend constam-
ment qu'il y a un Dieu; & il
n'est pas possible d'en dou-
ter, sans le dernier renver-

424 PARALLELE DU SPINOS.

fement d'esprit. Qu'on l'écoute donc quelque tems en rentrant en soi-même : qu'on voie un peu quel est le Dieu qu'elle nous prêche ; & qu'on juge après cela , si l'idée qu'elle nous donne de la divinité est semblable à celle que Spinosà s'en est forgée.

L'idée du Dieu de Spinosà, est l'idée d'une substance étendue en longueur, largeur & profondeur : c'est l'idée d'un être qui n'a ni puissance, ni action ; ni liberté , ni discernement ; ni sagesse , ni providence ; enfin c'est l'idée d'un être qui ne fait rien que ce qui lui échape nécessairement , & sans attendre les ordres : qui ne peut rien que ce qu'il fait & que ce qu'il opere de cette plaisante manière ;
qui

AVEC LE CHRISTIANIS. 425
qui n'a nul dessein , nulle fin ,
nul soin , nul choix , nul dis-
cernement.

La sagesse ne consiste-t-elle
pas à destiner les êtres à la
fin qui leur est convenable , à
prendre les mesures les plus
justes & à choisir les voies les
plus simples pour les y con-
duire ; & n'est-il pas de la pro-
vidence de leur donner tous les
secours nécessaires pour y a-
river ? S'il est donc vrai (com-
me le prétend Spinoza) que
Dieu soit incapable d'agir
pour une fin ; il est égale-
ment constant qu'il est inca-
pable & de sagesse, & de pro-
vidence.

Sa puissance & son action
ne sont pas moins absolument
anéanties dans le Système de
ce rêveur. Car , qu'est-ce
qu'une puissance , dont on

426 PARALLELE DU SPINOS.
n'est pas le maître, & dont
on ne peut regler l'usage ?
qu'est-ce qu'une action qu'on
ne peut moderer, qu'on ne
peut retenir, & qui n'est pas
au pouvoir de celui qui agit ?
une telle puissance & une tel-
le action, sont de beaucoup
inferieures à celles des bêtes ;
car enfin dans le sentiment de
ceux qui donent de la conoif-
sance aux bêtes, la conoissan-
ce qu'elles ont des châtimens
dont on les menace, & le sen-
timent du mal qu'on leur fait,
sert à retenir leur action, &
moderer les effets de leur
puissance : on a tous les jours
mille preuves de cette rete-
nuë & de cette moderation.
Mais le Dieu de Spinoza est
une machine, dont les /ref-
sorts sont dans un débande-
ment opiniâtre & continuel,

AVEC LE CHRISTIANIS. 427
& dont le mouvement ne peut jamais être, je ne dis pas arrêté ou retardé, mais même réglé ou modéré. En un mot c'est un feu dévorant qui n'est nullement maître de son activité. Voilà quel est le Dieu de Spinoza.

Mais que l'idée que la nature & la raison nous donnent du vrai Dieu est bien différente: que l'impression que toutes les nations ont de la divinité ressemble peu à celle-ci ! car qui est ce qui pensant à Dieu, ne se représente pas un Etre infiniment parfait ? Et qui est-ce encore, qui dans cette idée, n'aperçoit pas un Etre infiniment intelligent, infiniment sage, infiniment libre, infiniment puissant ? Un Etre qui conoit tout, qui produit & conserve tout avec une plénitude

428 PARALLELE DU SPINOS:
ne liberté ; un Etre qui gou-
verne tout , qui a soin de tout ,
qui preside à tout ; je veux di-
re aux mouvements des corps
& à ceux des esprits ; qui re-
gle tout avec autant de sa-
gesse que de puissance ; qui
prescrit à chaque Etre la fin
qui lui est convenable ; qui
lui donne les moïens pour y
ariver ; qui fait en un mot
tout ce qui lui plaît au Ciel
& en la terre ; un Etre qui
penètre dans l'avenir comme
dans le present ; qui prévoit
tout ce qui doit ariver depuis
le commencement jusques à
la fin des siècles ; qui perce
dans les cœurs , & qui en de-
velope les replis les plus ca-
chez ; un Etre qui a autant d'a-
mour pour l'ordre , l'équité &
la droiture , qu'il a d'aversion
pour le déreglement , l'injus-

AVEC LE CHRISTIANIS. 429
tice & le peché. Un Etre en-
fin qui examine tout , qui ju-
ge de tout , à qui rien n'é-
chape , & qui ne laisse rien
sans punition ou sans récom-
pense ; un Juge qu'on ne
peut recuser , qu'on ne peut
fuir , qu'on ne peut corom-
pre , & dont il est impossible
d'éluder les jugemens ou d'é-
viter les rigueurs ? Il est si
vrai que c'est là l'idée que
tous les hommes ont natu-
rellement de la divinité, qu'on
peut assurer & que ceux qui
veulent qu'il y ait un Dieu, &
ceux qui ne le veulent pas ;
je veux dire , & les Athées ,
& les Deïstes : (Je prends ici
ce mot en bonne part ,) ne
sont tels, que parce qu'ils con-
viennent dans cette notion
de la divinité. Car pourquoi
les Deïstes veulent-t-ils qu'il

y ait un Dieu , sinon parce qu'ils ne peuvent résister à l'impression naturelle , & au sentiment intérieur qui leur dicte qu'il y a un souverain maître & modérateur de l'univers ; un souverain Juge à qui rien n'échappe , & qu'on ne peut fuir , qui fait justice à tout le monde , & qui rend à chacun selon ses œuvres , c'est-à-dire punition ou récompense , suivant le bien ou le mal qu'on a fait ?

Et pourquoi les Athées ne veulent-ils pas de Dieu , sinon parce qu'ils appréhendent les jugemens terribles & les justes sévérités de celui qu'ils ne pourroient reconnoître pour Dieu , sans le regarder comme juge , comme maître , & comme souverain modérateur de l'univers ? Tant il est vrai

AVEC LE CHRISTIANIS. 431
que c'est là l'idée commune
de la divinité, le langage de
la nature, & l'impression inal-
terable que son auteur a for-
mée dans tous les hommes ;
& ainsi je mets en fait, qu'il
n'est pas possible de rentrer
sérieusement en soi-même
pour consulter le témoignage
intérieur de sa conscience ,
sans avoir horreur de l'idée
brutale que Spinoza nous do-
ne du premier de tous les
Etres.

Mais si avec ce témoigna-
ge intérieur, on veut encore
écouter celui de la véritable
religion, que ne nous dira-t-
elle point de la puissance, de la
sagesse, de la liberté & de la
providence du Dieu qu'elle
adore ? C'est un Dieu juste ,
c'est un Dieu fort, c'est un
Dieu tout puissant, c'est un

431 PARALLELE DU SPINOSA.

Dieu qui dispose de tout de la manière la plus sage; qui a soin de tout de la manière la plus vigilante; qui pourvoit à tout de la manière la plus tendre. C'est tout ensemble le Dieu des vengeances & des miséricordes; la joie des bons, la terreur des méchans; c'est enfin celui qui enrichit & qui apauvrit; qui abat & qui relève, qui punit & qui récompense; & qui sans violence, sans contrainte, sans nécessité, fait tout ce qu'il lui plaît au Ciel & en la terre.

Quel rapport donc entre les sentimens de la véritable religion, & ceux de Spinoza sur la divinité?

Il y a la même différence dans leur morale. Car enfin sans être obligé de rédire ici tout ce que nous avons rapor-
té

AVEC LE CHRISTIANISM. 433
té de celle de Spinoza, quelle espèce de Morale peut-on établir, quand on ne regarde les notions de bien & de mal, de mérite & de démerite, de justice & d'injustice, de droiture & de péché, de loüange & de blâme, de beauté & de laideur, d'ordre & de confusion, que comme de purs préjugés & des tours d'imagination, qui ne marquent que la constitution du cerveau de chaque particulier, & nullement la nature des choses en elles-mêmes ? Il est visible qu'en ruinant ces notions, comme a fait Spinoza, on s'ôte tout moyen de rien établir de solide dans la Morale ; & l'on ouvre la porte à tout ce qu'il y a de dérèglement, de crimes, d'impiété, de bizarreries & d'extravagances.

O o

434 PARALLELE DU SPINOS.

Je fai bien que malgré tout cela, la Morale de Spinoza a quelque chose de specieux & d'éblouissant ; on n'y parle que de vertu, que de temperance, que de mépris des biens sensibles, que d'obéissance, que de culte & d'amour de Dieu ; mais je fai bien aussi que ce sont de grands mots vuides de tout sens, comme nous l'avons fait voir en exposant son Système ; je sçai que le vrai culte de Dieu ne peut subsister sans la connoissance du vrai Dieu ; je fai que qui n'a que de fausses idées de la divinité, n'adore que des Idoles & de faux Dieux : je fai enfin que quelques regles de Morale que Spinoza prescrive, elles ne porteront jamais personne à la pratique ; & que

AVEC LE CHRISTIANIS. 435
pas un de ceux qui sauront
un peu son Siftême n'en fera
jamais touché, ni excité au
bien & à la vertu : parce que
dans la verité, rien n'est moins
suivi, ni moins lié que ses
principes métaphisiques & ses
regles de Morale; rien ne se
dément davantage, rien n'est
plus disloqué que tout son Si-
stême, quelque aparence de
liaison & d'enchaînement,
dont il fasse montre. Mais il
est bon de faire sentir cela à
tout le monde, au sujet de sa
Morale.

Si les choses aloient comme
cet impie le prétend; je veux
dire, si ni Dieu, ni les hom-
mes n'avoient nulle liberté,
où en serions nous ? Si Dieu
n'agissoit pas librement, &
que sans vûë, sans dessein &
sans fin, il fît toujours égale-

436 PARALLELE DU SPINOS.

ment & necessairement tout ce qu'il peut, ou plutôt tout ce qui lui échape malgré lui ; quelles mesures y auroit-il à prendre avec lui ? De quoi serviroit de le craindre ou de l'aimer ? qu'importeroit de lui plaire ou de lui déplaire, de le servir ou de l'offenser ? Quel gré lui devrions nous savoir de nôtre Etre, & de nôtre conservation ? Qu'aurons nous à craindre de sa part ? qu'il ne nous aneantît ? mais nous existons aussi necessairement que lui ; car il n'existe que par la necessité de sa nature ; & c'est par la necessité de la même nature que nous existons : outre que faisant toujours tout ce qu'il peut, il ne peut moins faire que ce qu'il fait ; & ainsi

AVEC LE CHRISTIANISME 437
puisque'il nous a faits & que
nous sommes échapez à sa
puissance, il ne peut plus nous
défaire, ou nous détruire ?
Qu'aurions nous à esperer ou
à attendre de lui ? Qu'il nous
rendît hureux ? mais puisque
nous sommes ce que nous som-
mes par la necessité de sa
nature, nôtre sort est immua-
ble. Ajoûtez que Dieu nous
aïant fait tels que nous serions,
& ne pouvant faire dans cet-
te hypothese, que ce qu'il a
fait de toute éternité ; il ne
pourroit changer nôtre desti-
née pour mauvaise qu'elle fut ;
& ainsi si les choses se passoient
comme le veut Spinoza, il ne
faudroit plus nous parler de
mérite ni de démerite, de re-
compense, ni de châtiment ;
ce ne seroient que des ter-
mes vuides de tout sens, & de

438 PARALLELE DU SPINOSA.
grands mots qui ne signifie-
roient rien : on n'auroit qu'à
s'abandonner à sa destinée ;
qu'à suivre à l'aveugle l'im-
pression de son étoile , & à
doner tête baissée à tout ce
qui se présenteroit , sans se
mettre en peine de l'avenir &
sans prétendre pouvoir rien
changer à son sort , par tou-
te sa prévoiance & toute sa
conduite.

Mais cela auroit encore
bien plus de lieu s'il étoit
vrai , comme le prétend Spi-
nosa , que nous n'eussions nul-
le liberté ; car enfin qu'y au-
roit-il à délibérer , quel
choix à faire , quelles me-
sures à prendre , s'il étoit sûr
qu'une fatale nécessité nous
emportât invinciblement dans
tout ce qui nous arriveroit &
dans tout ce que nous ferions :

Pourquoi faudroit-il nous charger (comme l'on fait dans toutes les Religions, & en toute sorte de Gouvernement) d'une multitude presque infinie de préceptes, de loix, & d'observances, comme si nous étions raisonnables; puisque tout se feroit, & se passeroit par les loix invincibles de la nature ? Il seroit bien plus à propos de dresser les hommes comme on fait les chevaux à coups de gaule & d'éperon: cela pouroit réussir; & l'on pouroit leur faire acquérir par là, des habitudes purement mécaniques, comme on le fait aux bêtes: mais de prétendre leur parler raison, leur faire entendre raison, & les porter par raison à quoi que ce soit, ce seroit, dans ce Siftême, la préten-

440 PARALLELE DU SPINOS.
tion du monde la plus déraisonnable.

A qui donc Spinoza prétend-il avoir à faire , lorsqu'il s'épuise pour nous donner de grands Traitez de Religion , de Politique , & de Morale : Qu'il prescrit tant de Regles pour la conduite de l'esprit humain , & pour celle des Roïaumes , des Etats & des Republiques ; & qu'il produit tant de moïens de vivre tranquille , hureux & content dans ces divers Gouvernemens ? A qui prétend-il persuader , de se conduire selon ces belles idées ; de se gêner & se contraindre à ajuster ses actions à toutes ces Loix & à toutes ces Regles , après avoir mis les hommes dans l'hureuse impuissance d'offenser Dieu , & de faire

AVEC LE CHRITIANIS. 441
du mal ; après avoir canonisé
toutes leurs actions, & ôté, pour
ainsi dire, tous les péchez du
monde ; après avoir enfin dé-
pouillé également Dieu & les
hommes de toute liberté, &
les avoir réduits à n'être que
de pures machines emportées,
ou par un inviolable enchaî-
nement d'une infinité de cau-
ses inconnues, ou par une fa-
tale & indomtable nécessité
de nature ? N'est-ce pas vi-
siblement se contredire, se
démentir, se combattre, &
se détruire soi-même, & enfin
prendre plaisir à se faire pas-
ser pour extravagant, que de
parler sérieusement après ce-
la, de reglement de vie &
de mœurs ? Mais c'est un ju-
gement que Dieu exerce sou-
vent sur ceux qui combattent
avec plus d'empportement la

442 PARALLELE DU SPINO.
verité & la religion , que de
les laisser tomber dans un
sens reprouvé , & de faire
qu'il leur échape , comme
malgré eux , de certaines
pensées & de certains senti-
mens bien plus propres à sou-
tenir & à défendre la verité
qu'ils ataquent , que tous
leurs efforts ne sont capa-
bles de l'afoiblir.

Il faut avoüer cependant
qu'à regarder en un certain
sens, cette conduite de Spino-
sa , elle pouroit ne paroître
pas si extravagante. Il est vrai
qu'il donne des préceptes , &
qu'il prescrit des regles de
Morale & de vertu à des su-
jets qu'il a dépouillez de tou-
te liberté : mais comme agir
par vertu , ce n'est , selon lui,
qu'agir conformément aux
loix de sa propre nature ;

AVEC LE CHRISTIANIS. 443
comme la vertu ne consiste
qu'à travailler à sa propre
conservation, & qu'à chercher
ses propres intérêts ; enfin
comme la vertu, la pitié &
l'amour de Dieu, ne sont
dans le dictionnaire de Spino-
za, qu'un véritable amour
propre ; il est visible qu'on n'a
nul besoin de liberté pour
s'ajuster à ces excellentes re-
gles de Morale : au contraire
plus on agira naturellement
& nécessairement, plus on
suivra brutalement les incli-
nations & l'impétuosité de la
nature ; plus on se laissera
aveuglément emporter aux
fougue de ses passions ; plus
aussi on sera vertueux, on ai-
mera Dieu, & l'on sera hon-
nête-homme.

Mais après tout, quelque
tour que l'on puisse donner à

444 PARELLE DU SPINOSIS.
la conduite de Spinoza & à son Système : n'y a-t-il pas toujours de l'extravagance à prescrire des choses dont l'événement est nécessaire & inévitable ? Et pourroit-on excuser de folie un homme qui doneroit au feu des règles pour brûler ?

Je veux enfin , (s'il faut pousser jusques là sa complaisance pour Spinoza) qu'il n'ait pas eu tant de tort d'ôter la liberté à l'homme , puisqu'il n'avoit à lui prescrire pour toute Morale , que ce que les bêtes font naturellement si bien , dans le sentiment de ceux qui leur donent quelque connoissance : mais peut-on regarder avec indifférence & souffrir tranquillement qu'il ait maltraité l'homme jusques à le ravalier ainsi à la

AVEC LE CHRISTIANIS. 445
condition des bêtes ? N'est-ce
pas visiblement se méconôî-
tre soi-même , après avoir
méconu Dieu ? Et que pou-
voit-il faire davantage pour
combler la mesure de ses éga-
remens : ou plutôt que pou-
voit-il moins faire pour sou-
tenir un peu ses premiers ex-
cès, que de transformer l'hom-
me en bête, après avoir trans-
formé Dieu en machine. C'est
en deux mots l'abrégé de
toute la religion & de tou-
te la Morale de Spinoza.

Mais que le Système de la
veritable religion & de la
Morale chrétienne est diffé-
rent de celui-là ! qu'il est beau,
qu'il est suivi , qu'il est lié ,
qu'il est solide, qu'il est juste,
qu'il est saint ! elle nous pres-
crit le service , l'adoration &
l'amour de Dieu ; mais elle

446 PARALLELE DU SPINOS.
nous dépeint ce Dieu comme
notre Pere, notre unique Au-
teur, le Créateur du Ciel & de la
terre, comme nous sachant
gré de notre culte, & com-
me pouvant nous rendre hu-
reux ou malheureux, à pro-
portion de ce que nous lui
aurons été agréables ou desa-
gréables.

Elle nous prescrit l'exercice
de la vertu & des bonnes œu-
vres, & la fuite du vice & du
péché : mais elle nous repre-
sente d'une part, l'homme
avec la liberté ; & de l'autre
le vrai Dieu, comme la justi-
ce & la droiture même, &
comme un juge également
clairvoiant & équitable, qui
fait punir le désordre & ré-
compenser la vertu.

Elle ne dissimule ni nos
maladies, ni nos foiblesses ;

AVEC LE CHRISTIANIS. 447
elle nous fait conoître nôtre
disgrace & nôtre éloignement
de Dieu , le déreglement &
la corruption de nôtre natu-
re, les blessures & l'afoiblif-
sement de nôtre liberté pour
le bien ; mais elle nous en-
seigne un sage médiateur, un
puissant réparateur, un cha-
ritable médecin, un excellent
libérateur.

Que peut-on enfin se figu-
rer de plus raisonnable , de
plus pur, de plus chaste, de
plus honête , & de plus saint
que toute la Morale chrétien-
ne ? Elle ne nous prescrit que
le desintereffement , les pri-
vations, le dénuëment, le
renoncement de soi-même, la
modération , la modestie , la
frugalité , la tempérance , le
sacrifice de ses plaisirs & de
ses interêts à la gloire de

448 PARALLÈLE DU SPINOS
Dieu , & au service du prochain ; elle ne nous inspire enfin que le reglement des inclinations naturelles ; que la mortification des passions ; que l'assujettissement du corps à l'esprit , & celui de l'esprit à Dieu ; & ce ne sont point là de vains efforts d'imagination , des pensées creuses , des idées de Platon : ce sont des réalitez , des faits constants , des regles éprouvées , & une conduite justifiée par la pratique de plus de seize siècles , qui fait voir dans l'âge même le plus délicat , & dans le sexe le plus foible , que la religion qui prescrit tous ces devoirs si contraires aux inclinations naturelles , fait en rendre l'accomplissement , je ne dis pas possible , mais même aisé , par une force secrete

AVEC LE CHRISTIANIS. 449
te, inconnue à toute la nature, & incompréhensible aux sages du monde.

Que les libertins, que les Spinofistes jugent maintenant lequel est le plus juste du Système de la vraie religion, ou de celui de Spinoza ; qu'ils jugent laquelle est la plus raisonnable, la plus pure, la mieux suivie & la mieux entendue de la morale de l'un, ou de celle de l'autre : mais, qu'ils en jugent équitablement, non sur leurs anciens préjugés, non sur le rapport des sens, ou par le penchant des inclinations corrompues : mais sur ces restes de lumière & de bon sens, sur ces caractères de droiture & d'équité, que nulle corruption ne nous peut absolument enlever, & que nous trouvons.

450 PARALLELE DU SPINOS.
toujours dans nôtre fonds ,
pour peu que nous y vou-
lions rentrer sérieusement.

Qu'il faudroit être stupide
pour n'être pas sensible à ces
précieux restes, & à cet illu-
stre débris de nôtre premier
état ! mais si l'on y est sensi-
ble, qu'il faudroit être dérai-
sonnable pour n'en tirer pas
des conséquences favorables
au Siftême & à la Morale de
la vraie religion, & désavan-
tageuses à celui de Spinosa :
& qu'il faudroit être peu ju-
diciaux, pour préférer des
idées creuses, & qui pour
tout fondement n'ont qu'une
extravagante métaphisique ,
à des idées réelles & solides,
& qui n'ont rien qui ne con-
vienne juste avec l'idée de
l'Etre tres-parfait que tous
les hommes attachent naturel-

AVEC LE CHRISTIANIS. 451
lement au terme de Dieu.

C'est donc aux libertins ,
c'est à ceux qui trouvent je ne
sai quelle fausse douceur
dans le parti de Spinoza, &
qui hésitent sur cette alter-
native ; c'est dis-je à eux à
choisir & à se déterminer :
mais qu'ils prennent garde
que ce choix est pour eux de
la dernière conséquence , &
qu'il n'y va de rien moins que
d'un bonheur , ou d'un mal-
heur éternel.

Car enfin , si le vrai Dieu
n'est pas le Dieu de Spinoza ,
si le vrai Dieu n'est pas di-
fferent de celui que nous avons
vû que la nature , la raison ,
le consentement des nations
& la religion nous ensei-
gnent ; les Spinosistes sont
perdus sans ressource , ils se
sont fait un Dieu d'un vain

452 PARALLELE DU SPINOS.
phantôme , d'une machine ,
d'une imagination creuse ; ils
n'en doivent attendre rien
que de vain , que de creux ,
que d'imaginaire : ils ont mé-
conu, & peut-être méprisé le
vrai Dieu ; ils n'en doivent
attendre que de la méconoi-
sance , du mépris , & les
plus terribles chatimens : ils
se sont sotement moquez de
ceux qui leur ont représenté
Dieu comme un Roi puissant,
comme un severe législateur,
comme un juste Juge ; & ils
tombent pour jamais entre
les mains de ce Roi , de ce
Législateur , de ce Dieu vi-
vant , de ce juste Juge , pour
éprouver à toute rigueur tout
ce qu'il a de puissance & de
severité. Ils ont enfin négli-
gé tous les devoirs d'une créa-
ture envers son Créateur ;

AVEC LE CHRISTIANIS. 453

d'un enfant envers son pere,
d'un sujet envers son Roi, &
d'un criminel envers son Juge:
Combien de justes titres d'une
terrible condamnation, & d'une
damnation inévitable!

Que ceux donc qui se sont laissé
si sotement enchanter par les
prétenduës beautez d'esprit de
Spinosa, & misérablement lier
par l'enchaînement specieux,
mais faux de son Siftême, pen-
sent sérieusement si cette é-
ternelle damnation est quel-
que chose à devoir être ris-
qué sur un *peut-être*; & s'il y
a quelque sagesse & quelque
bon sens à aler de sang froid,
sur la parole de ce misérable
rêveur, affronter, en mourant
un aussi épouventable péri-
que celui-là.

II. PARALLELE.

Des principes de Monsieur
Descartes avec ceux de
Spinoza.

*Où l'on peut voir l'injustice , ou
du moins l'aveuglement de
ceux qui prétendent que le Car-
tisme a produit le Spinosisme.*

Comme rien n'est plus capable de flétrir un Auteur, que de le rendre coupable des erreurs des autres ; rien n'est aussi plus ordinaire à ceux qui ont dessein de décrier une doctrine, que de rejeter sur ses principes, les impietez & les extravagances des libertins. C'est une injustice qu'on a faite plus d'une

fois à Monsieur Descartes , & l'on n'y a pas manqué à l'occasion des impietez de Spinoza. Il est vrai néanmoins qu'on ne pouvoit le faire avec moins de jugement qu'en cette rencontre ; étant certain que le jour n'est pas plus différent de la nuit , que les principes de Monsieur Descartes le sont de ceux sur lesquels Spinoza a bâti son Siftême. C'est ce qu'il est bon de faire voir ici succinctement, & ce que verront sans peine tous ceux qui ont quelque conoissance des principes de Monsieur Descartes , après avoir lû ce que nous venons de rapporter de ceux de Spinoza.

I. Si peu qu'on ait jetté les yeux sur les écrits de Monsieur Descartes , on a dû

456 PARALLELE DU SPINOS.
 voir que toute sa philosophie ne roule que sur la distinction réelle qu'il met entre la substance étendue & la substance pensante : & qu'ainsi il admet dans la nature pluralité de substances.

¶ Mens & Corpus una eademque res est, quæ jam sub cogitationis, jam sub extensionis attributo concipitur.
part. 3. Eth. prop. 2. substantia cogitans & substantia extensa, una & eadem est substantia, quæ jam sub hoc, jam sub illo attributo comprehenditur.
part. 2. prop. 7.

Et nous venons de voir au contraire que la philosophie de Spinoza ne roule que sur la confusion qu'il fait de ces deux substances, & sur la supposition extravagante d'une seule substance dans la nature ; *le corps & l'esprit, dit-il, ne sont que la même chose, considérée tantôt sous l'attribut de la pensée, & tantôt sous celui de l'étendue.* ^a

2. Monsieur Descartes démontre touchant l'ame raisonnable. 1. Que son existence, comme d'une substance pensante, est la première connaissance

noissance certaine que puisse découvrir un homme qui cherche méthodiquement la vérité. 2. Qu'on la connoît avant que de conoître l'existence, ni de Dieu, ni des corps, ni de quoi que ce soit. 3. Qu'elle n'est point une manière d'être, ni de Dieu, ni des corps, ni d'aucune autre chose ; & qu'ainsi elle est une vraie substance. 4. Qu'elle est immortelle. 5. Qu'elle est libre & capable de louange & de blâme. 6. Qu'elle peut par sa volonté & par sa liberté moderer ses passions.

Et Spinoza au contraire, prétend démontrer. 1. Que la premiere conoissance certaine est celle de Dieu ; & qu'on ne peut rien conoître sans Dieu, c'est-à-dire sans avoir préalablement connu

488 PARALLELE DU SPINOS.

a. Prop. Dieu. *Nihil sine Deo esse neque*
15. part. 1. concipi potest. ^a 2. Que l'ame

n'est qu'une manière d'être
 de Dieu. 3. Qu'elle n'est que
 l'idée que Dieu a du corps
 comme existant. 4. Qu'elle

b A co-
 gnitione
 primæ cau-
 sæ & origi-
 nis omnium
 rerum aber-
 ravit.

n'a nulle liberté, & 5. Que
 par sa volonté, elle n'a nul
 pouvoir sur les passions; &
 c'est à cause de cette extrême
 difference entre son sentiment

c Veram
 naturam
 humanæ
 mentis non
 cognovit.

& celui de Monsieur Descar-
 tes, que Spinoza ne craint
 pas de dire que Monsieur Des-
 cartes n'a connu, ni la pre-

Epist. 2.

d Omnia
 quæ de vo-
 luntate ejus-
 que liberta-
 te asserit,
 falsa esse sa-
 tis super-
 que ostendi.

miere cause & la premiere ori-
 gine de toutes choses, ^b ni
 la nature de l'ame; ^c & que
 tout ce que ce Philosophe dit
 de la volonté & de la liber-
 té est absolument faux. ^d

Præf. in. 5.
part. Ethic.
ces.

3. Monsieur Descartes dé-
 montre ensuite, 1. Qu'il y a
 un Dieu; 2. Que ce Dieu

AVEC LE CARTISME. 489
n'est ni étendu, ni corporel;
3. Qu'il agit pour une fin;
4. Qu'il est libre & tout
puissant: ou pour me servir
de ses propres termes, que *la*
toute puissance qu'il a sur l'univers
est tres-absolue & tres libre;
5. Qu'il ne fait que ce qu'il
veut; 6. Qu'il est l'auteur ou
la cause veritable de tout ce
qu'il y a au monde. 7. Qu'il
a librement déterminé toutes
choses. 8. Mais que comme
il est tout sage, tout bon, tout
veritable, il n'est pas possible
qu'il nous trompe, qu'il nous
jette directement dans l'er-
reur; ni qu'il nous ait fait
tels que nous nous trompas-
sions en usant bien de la fa-
culté qu'il nous a donnée de
connoître: c'est-à-dire en ne
jugant que sur des idées clai-
res & distinctes. 9. Qu'ainsi

490 PARALLELE DU SPINOSA.
ce n'est que par le mauvais usage de nôtre liberté que nous tombons dans l'erreur. 10. Enfin que l'erreur est une véritable privation à nôtre égard, & un véritable défaut: non pas en nôtre nature, mais en nôtre manière d'agir & d'user de nôtre liberté.

Spinosà à son tour prétend aussi démontrer, 1. Qu'il y a un Dieu : mais comme nous l'avons fait voir, il le démontre fort mal.

2. Spinosà veut que son Dieu soit étendu. 3. Il assure qu'il est indigne de Dieu d'agir pour une fin : c'est-à-dire que la manière d'agir des bêtes & des plantes toute stupide qu'elle soit, est seule digne du Dieu de Spinosà.

4. Il ôte à Dieu la liber-

AVEC LE CARTISME. 491
té & même sa puissance. Tous
les Etres particuliers ne sont,
selon lui, que des écoulemens
nécessaires de l'essence divi-
ne ; Dieu ne fait que ce qu'il
ne peut s'empêcher de faire :
ou plutôt il ne fait rien ; puis-
que toutes choses lui écha-
pent par une nécessité inévi-
table, sans attendre ses ordres
& indépendamment de sa vo-
lonté ; il n'a de choix, ni d'é-
lection pour quoi que ce soit ;
& il n'est pas en son pouvoir
d'ajouter un pouce d'étendue
au plus petit de tous les hom-
mes.

5. Si nous nous trompons,
& que nous tombions dans
l'erreur, ce n'est pas nôtre
faute ; (si toutefois il y a de la
faute). C'est que le Dieu de
Spinoza ne nous a pas donné
une essence plus parfaite. Car

492 PARALLELE DU SPINOSIS.

selon ce Philosophe , il ne doit pas y avoir plus de perfection dans nos actions & dans nôtre conduite, que ce qui en resulte necessairement de nôtre essence ; & il ne doit pas y avoir dans l'essence de chaque chose , plus de vertu ou de réalité que ce que Dieu lui en a donné. ^a Ou (pour parler plus juste) que ce qui en est échappé à ce plaisant modérateur de l'univers.

a. Epist 32.
& seq.

b. Cum
homo ap-
petitu libi-
tinis duci-
tur , non
magis ad
ejus naturā
melior ap-
petitus eo
tempore
pertinet ,
quam ad
naturam
diaboli vel
lapidis.
Epist 344

6. Et ainsi , c'est selon Spi-
nosa , un abus grossier que
de regarder nos erreurs & nos
désordres comme des défauts
ou des privations ; puisque
dans le tems que nous errons
& que nous nous déreglons ,
il ne nous convient pas ac-
tuellement plus de perfection,
que ce qui s'en trouve dans
nôtre action. ^b

Ne faut-il pas avouer après

cela, que ce sont deux métaphisiques bien semblables, que celle de Monsieur Descartes, & celle de Spinoza ; & n'est-il pas fort à craindre que l'une n'ait été le fondement de l'autre, & que les principes de Monsieur Descartes n'aient produit le Spinozisme, comme quelques uns le prétendent ?

Il est pourtant certain que c'est uniquement sur cette métaphisique, que Spinoza fait rouler tout son Système, ainsi qu'il paroît par les fréquens renvois à ces principes, qu'on trouve dans ses démonstrations.

Comme au contraire Monsieur Descartes déclare que c'est sur sa métaphisique, dont nous venons de donner l'idée, qu'il établit tout son Système.

Voilà en somme, (dit-il en parlant de l'existence de son ame comme d'un Etre pensant, de l'existence de Dieu, comme cause universelle & source de toute verité, & de l'étenduë en longueur, largeur, & profondeur, comme essence de la matiere) *tous les principes dont je déduits la verité des autres choses.* ^a

^a Dans la
preface sur
ses Princi-
pes.

On dira sans doute que Spinoza s'est servi des mêmes notions de *Dieu*, de la *substance*, de *l'attribut* & du *mode*, dont Monsieur Descartes s'est servi : car voilà, ce me semble, l'unique fondement qu'on peut avoir eu de former l'accusation de question.

: Mais 1°. Si l'on compare bien ces notions les unes avec les autres, je veux dire celles que donc Monsieur des-

AVEC LE CARTISME. 495
Cartes avec celles que done
Spinoza, on y trouvera assu-
rément de la diversité.

2. Quand ces notions se-
roient exactement semblables;
celles dont Monsieur Descar-
tes s'est servi à l'égard de ces
quatre choses, sont si commu-
nes & si universellement re-
çues, que l'abus que Spino-
za en pouroit avoir fait ne de-
vroit pas être plutôt imputé
à Monsieur Descartes qu'à
tout le reste de la terre.

3. Nous avons vû que Spi-
noza n'a pû se servir de ces
notions sans les corrompre; &
que ce n'a été qu'en les alte-
rant qu'il en a tiré les extra-
vagances que nous avons
exposées.

Car 1°. Pour la *substance*
quoiqu'il la définisse assez
bien, il prétend dans la sui-
te, que son idée doit exclu-

496 PARALLELE DU SPINOS
re non-seulement l'idée d'un
sujet, mais absolument toute
autre idée, desorte qu'elle
n'ait rien de commun avec
quoi que ce soit.

Au lieu que Monsieur Descartes ne prend le mot de substance que pour ce qui peut subsister indépendamment d'un sujet, & qu'il dit formellement que *la notion de la substance créée est commune aux substances matérielles & immatérielles*. Cela est fort éloigné du conte de Spinoza.

2. Tout de même, quoique la définition que Spinoza donne de *l'attribut*, soit juste & essentiellement relative à la substance; il s'en oublie néanmoins tellement dans la suite, qu'il ne le regarde plus que comme la substance même; ce qu'on ne trouvera jamais dans Monsieur Descartes.

3. Enfin pour l'idée de Dieu, quoique celle que donne Spinoza étant bien prise, soit juste & peu différente de celle que donne Monsieur Descartes, lorsqu'il dit, que *Dieu est l'Etre infiniment parfait*, & qui possède toutes les perfections possibles. Spinoza néanmoins corrompt encore cette idée n'entendant par le mot de *perfection*, dans cette définition; que *réalité ou entité quelconque*; ne mesurant la perfection que par les degrés de réalité ou d'entité; & donnant plus de perfection à une pierre, qu'à une mouche, pourvu que la pierre soit plus grosse & qu'elle ait plus de réalité, & pour ainsi dire plus d'entité que la mouche : desorte qu'il ne faut pas s'étonner après cela, si Spinoza faisant entrer ainsi dans la composition de

498 PARALLELE DU SPINOS.
la nature de son Dieu , tout
ce qui est réel en quelque
façon que ce soit , il y trou-
ve des pierres , des métaux ,
des vegetaux , des animaux ;
& si enfin , il ne trouve rien
hors de son Dieu ainsi bâti.

Aulieu que Monsieur Des-
cartes ne prend le mot de
perfection , dans la défini-
tion de Dieu , que pour mar-
quer excellence & une excel-
lence infinie ; car il prétend
que Dieu possède tellement
une infinité de perfections
que chacune d'elles est en-
cor d'une excellence infinie ,
& qu'elle exclut absolument
tout défaut ; & ainsi Mon-
sieur Descartes n'a garde de
tomber dans l'extravagance
de doner à Dieu une nature
bigarée de pierres , de plan-
tes , d'animaux , d'astres , de
Planettes , &c. puisque cha-

AVEC LE CARTISME. 499
cun de ces êtres n'est que d'une perfection fort mince, fort bornée , & qui marque une infinité de défauts.

Qu'on juge donc après cela, si les principes de Monsieur Descartes ont produit le Spinofisme ; & si malgré l'oposition que nous venons de faire voir entre ceux là & celui-ci, on hésite encore sur ce chapitre , qu'on s'en raporte du moins à Spinoza lui-même, qui bien loin de s'être servi des principes Cartesiens , ne fait pas de difficulté de les traiter d'inutiles & d'absurdes :
Non aubitari affirmare rerum naturalium principia Cartesiana inutilia esse , ne dicam absurda.
Epist. 70.



A N A L I S E

OU IDE'E ABREGE'E
DE LA PREMIERE PARTIE
DE LA REFUTATION
D E S P I N O S A.

*Où l'on fait voir qu'elle comprend
le renversement de tout
son Système.*

I. **J**E suis, je ne suis pas
simple ; je suis com-
posé de deux êtres ;
d'un être pensant , & d'un
être étendu.

II. Ces deux êtres sont
si difereus l'un de l'autre ,
qu'on peut les concevoir, non
seulement l'un sans l'autre ;
mais même avec exclusion
l'un de l'autre,

1°. Ce ne sont donc ni des ma-

nières d'être l'un de l'autre ;
ni des modifications d'une
même substance ; car deux
manières d'être d'une mê-
me substance ne peuvent être
conçûes parfaitement sans re-
lation l'une à l'autre : je veux
dire sans l'idée de la substance
dont elles sont manières.

III. Chacun de ces êtres
peut être conçu seul , sans ra-
port à quoi que ce soit , sans
le secours de l'idée d'aucun
autre être.

1°. Donc , par la même rai-
son , ils ne sont manières d'être
de quoi que ce soit.

2°. Ce sont donc de vraies
substances.

3°. Il est donc faux *qu'il n'y
ait dans l'Univers qu'une sub-
stance*, ce qui est l'unique fon-
dement de Spinoza.

4. Il est aussi faux *que l'être*

DU I. TRAITE. 501
*étendu & l'être pensant ne soient
que des manières d'être de Dieu.*

IV. Je sens bien que je suis,
dans ce moment que je parle ; mais je ne sens pas , & ne
puis pas m'assurer que je puisse en dire autant dans un
quart-d'heure ; je ne puis répondre de la durée de mon
être pendant quelques moments.

1. Il faut donc bien que je
ne me sois pas donné l'être ;
puisque je puis si peu répondre de sa conservation.

2. L'auteur de mon être
est donc un être fort différent
de moi.

3. Mais puisque je suis composé de substances , je ne dois
pas douter que l'Auteur de
mon être ne soit aussi substance.

4. Il y a donc du moins trois

sortes de substances dans la nature ; celle de l'être pensant , celle de l'être étendu, & celle de l'Auteur de l'un & de l'autre.

V. Composé de deux êtres si difereus, je vois bien cependant que je ne suis homme complet que par la perfection de leur union , & que leur union ne consiste que dans la corespondance mutuelle de leurs impressions.

1. Il faut donc que l'Auteur de mon être , quel qu'il soit, ait pû former cette union , & qu'il puisse encore à tous momens , entretenir cette mutuelle corespondance entre ces deux êtres. Mais quel doit-il être pour cela ?

2. Il s'agit d'approcher des êtres qui sont à une extrême distance l'un de l'autre ; de

surmonter l'oposition de leurs natures, & d'alier des substances naturellement inaliabes : quelle puissance cela ne demande-t'il pas ? & peut-on attribuer cet éfet au penchant naturel de ces deux êtres ?

3. Il s'agit d'établir des loix pour leur union, & de les observer ponctuellement, tant qu'elle dure : & ainsi il faut conoître tous les changemens qui arrivent pendant la vie à ces deux êtres ; quelle intelligence, quelle pénétration, quelle sagesse, quelle liberté ne faut-il pas pour cela ? & une nature aveugle & nécessaire, ou même une intelligence bornée en est elle capable ?

4. Enfin il est question de produire dans ces deux êtres, & dans tous les autres sembla-

bles qui ont composé, ou qui composent les hommes de tous les tems & de tous les lieux ; tous les changemens qui leur arivent pendant leur durée , & d'y former tous les jours mille diverses impressions : quelle immensité, quelle éternité, quelle supériorité au-dessus de ces deux Estres, ne faut-il pas pour cela ? & le hazard, ou un enchaînement de causes nécessaires, en fera-t il capable ?

5. Je vois donc clairement que l'Auteur de mon être doit être une intelligence infinie & sans bornes ; infiniment sage, infiniment libre, infiniment puissante, immense, éternelle, infiniment supérieure à l'Estre pensant, & à l'Estre étendu. Mais qu'est-ce qu'une telle intelligen-

DU I. TRAITE'. 567
ce , si ce n'est Dieu ?

6. Et ainsi cette proposition: *Je suis , donc il y a un Dieu , infiniment puissant , sage , libre , &c.* ne m'est pas moins évidente que celle-ci ; *je pense , donc je suis.*

VI. Mais ce n'est pas là l'unique preuve que mon être me fournit de l'existence d'un Dieu infiniment puissant , sage , libre , &c. Il n'y a pas une de mes facultez spirituelles & corporelles , qui ne m'en donne quelque'une ; le détail des organes de mon corps en contient un grand nombre ; toutes ses parties , ou pour parler avec un Prophete , *Tous mes os me disent qu'il n'y a nul être semblable à mon Dieu , & qu'il est infiniment parfait.*

Spinoza lui-même ne lui dispute pas cette définition.

1. D'où vient donc , qu'il le fait *agir à l'aveugle* , sans vûë , sans dessein , par un emportement nécessaire & dépendant de loix fatales & inviolables ; en un mot, à la manière des machines ?

2. D'où vient qu'il lui ôte toute liberté & toute sagesse ?

VII. Dès que Dieu est l'être infiniment parfait , il est sage & libre ; puisque la sagesse & la liberté sont des perfections, & que leur défaut est une vraie imperfection. Dès que Dieu est l'Être infiniment parfait , il se suffit pleinement à lui-même.

1. Il n'est donc déterminé à agir par rien qui lui soit étranger.

2. C'est donc avec une vraie liberté d'indifference , qu'il fait tout ce qu'il fait.

VIII. L'être infiniment parfait est sage & libre.

1. Il ne fait donc que ce qu'il lui plaît , & en la manière qu'il lui plaît.

2. *La production des êtres ne lui échape donc pas malgré lui.*

3. *Il est donc maître des Loix de la nature , & il en peut faire des exceptions quand bon lui semble.*

4. *Il peut donc faire des Miracles.*

5. *Donc la possibilité des Miracles ne renverse pas l'essence Divine.*

6. *Il y a donc une Providence fondée sur des loix parfaitement libres.*

IX. L'être infiniment parfait est sage & libre.

1. Il ne peut donc agir que pour une fin.

2. Il ne peut se proposer d'au-

tre fin dernière que lui-même. Cette autre fin lui seroit ou supérieure, ou inférieure. Il ne peut agir pour une fin qui lui soit supérieure; il n'y a rien au-dessus de lui. Il peut encore moins agir pour une fin qui lui soit inférieure. Il y auroit là de l'imperfection, & il ne seroit pas l'être infiniment parfait.

X. Dieu n'agit que pour lui.

1. Puis donc qu'il m'a fait, & que je le reconois pour l'Auteur de mon être; il m'est évident qu'il ne m'a fait que pour lui.

2. Et puisque la meilleure partie de mon être est capable de connoissance & d'amour, il m'est clair qu'il ne m'a fait que pour le connoître & l'aimer.

DU I. TRAITE' 511

XI. Dieu ne m'a fait que pour le conoître & l'aimer.

1. Il est donc certain qu'en vertu de ma création, je contracte envers Dieu ces deux sortes de devoirs à double titre; Titre de soumission; & titre de reconnoissance.

2. Il est donc faux que *je sois naturellement sans devoirs & sans Loi*, comme le prétend Spinoza.

3. Faux que *ni la nature, ni la raison ne m'apprennent d'obéir à Dieu*.

4. Faux que *l'obéissance ne soit que pour les stupides, & non pour les personnes éclairées*.

5. Faux que *je puisse, sans péché, haïr Dieu*.

XII. Dieu ne m'a fait que pour le conoître & l'aimer.

1. Il est donc visible que c'est en cela que Dieu fait consi-

ster son culte & la vraie Religion.

2. Il est donc faux qu'il soit indifferant quels sentimens on a de Dieu, de la Religion, & de son culte, comme l'enseigne nôtre Impie.

3. Faux qu'on ne puisse avoir, sur cela, de sentimens qui ne soient agréables à Dieu & que les Magistrats ne doivent agréer & permettre.

XIII. Dieu en vertu de sa création m'a fait des loix & donné des préceptes.

1. Il est donc faux que je ne sois pas libre. Un être infiniment sage, ne fait point de commandement à des êtres necessaires, de faire ce qu'ils ne peuvent s'empêcher de faire ; & d'ailleurs il seroit indigne d'une sagesse infinie, de ne faire l'homme que pour en

DU I. TRAITE'. JIS
être aimé d'un amour em-
porté , aveugle & brutal.

Enfin j'ai de ma liberté ou
de mon indifférence à opter
entre deux partis , la même
certitude que j'ai de mon exi-
stence par ma pensée.

XIV. Dieu en vertu de
sa création m'a fait des Loix.
Or un être infiniment sage
& parfait , ne fait point de
Loix , pour n'être pas obser-
vées ; & il ne peut laisser , ni
leur observation sans récom-
pense , ni leur inobservation
sans peines.

I. Il est donc faux que *ce soit*
un abus de regarder Dieu comme
un Législateur , qui fait observer
ses Loix , par la vûe des promes-
ses & des menaces , des peines &
des récompenses.

XV. En vertu de sa créa-
tion , Dieu m'a fait des Loix.

214 ANALISE

1. Il est donc bon, juste, droit & réglé de les observer : & je ne puis les violer sans péché, sans injustice, sans désordre, sans dérèglement.

2. Il est donc sûr (quoiqu'en dise Spinoza) qu'indépendamment de toutes conventions humaines, & de toutes cessions de notre droit ; il y a du juste, & de l'Injuste, du Droit & du Faux, de l'Ordre & du Désordre, du Bien & du Mal moral, ou du péché, & les diverses parties de ces alternatives, ont des différences essentielles indépendamment du caprice des hommes.

3. Il est donc faux que le péché soit impossible.

4. Faux que l'homme soit incapable de louange & de blâme, de mérite & de démerite ; puisqu'il est capable d'observer ou de violer

D U I. TRAITE'. *Si*
violenter ces loix, il est dès-là
capable de *Justice* & d'in-
justice, & par consequent de
louange & de blâme, de mérite
& de démerite.

5. Faux que le droit naturel de
l'homme s'étende aussi-loin que ses
forces; qu'il permette tout ce qu'on
desire & ce qu'on peut; & qu'il
n'interdise ni la discorde, ni la
haine, ni la colere, ni la frau-
de, &c.

6. Faux que le droit Divin
n'ait commencé que par le trans-
port que nous avons fait à Dieu
de nôtre droit naturel; le droit
Divin a commencé dès le pre-
mier moment de nôtre être.

7. Faux qu'avant ce chimeri-
que transport, nous puissions, sans
peché, haïr Dieu & le Prochain.

X V I. Dieu m'ayant fait
pour le conoître & pour l'ai-
mer, je devrois éprouver une

merveilleuse facilité dans l'exercice de ces devoirs : & cependant j'y sens des peines extrêmes ; j'ai un corps qui ne me donne que des idées sensibles ; qui ne me parle que des corps qui l'environnent, & qui m'en parle si agréablement , que je ne songe qu'à eux, & que je ne puis naturellement me défendre de les aimer.

I. Il faut donc que je sois déchû de l'état de perfection où Dieu m'avoit créé ; car il est inconcevable qu'un être infiniment sage , tel qu'est mon Auteur , ne m'ait fait que pour le connoître & l'aimer ; & qu'en me créant, il m'ait rendu si dépendant de mon corps, que j'en reçoive, malgré moi de continuels obstacles à son amour. C'est un

DU I. TRAITE'. 317
désordre & une contradiction
dont l'être infiniment parfait
n'est point capable.

2. C'est donc une extravagance à Spinoza de dire, *qu'il ne convient pas plus de perfection à la nature humaine, que ce qu'elle en a presentement, & que ce que Dieu lui en donne en consequence des loix immuables de la nature.*

3. Extravagance, de traiter de *fiCTIONS d'esprit, le peché originel & la corruption de la nature.*

4. Extravagance de soutenir que *nous n'aïons nul besoin d'un Reparateur, & d'un Mediateur auprès de Dieu.*

XVII. Je suis fait pour conoître & pour aimer Dieu; & les impressions sensibles que je reçois des corps, me détournent sans cesse de l'aquit de ces devoirs.

1. Je suis donc obligé d'évi-

Si ij

ter ces impressions & de fuir ces corps tout autant que je le pourai.

2. Il ne faut donc que de la raison pour s'apercevoir que j'ai peu d'obligations plus essentielles que celles de la retraite, de la solitude, de la privation des plaisirs, de la mortification des sens, du renoncement aux objets trop sensibles.

3. Quelle joie donc pour moi, de reconnoître que ces obligations sont celles-là-même qui font l'essentiel de la Morale de J E S U S - C H R I S T, dont j'ai fait profession ?

XV I I I. Je suis un être pensant si différent de Dieu, & de tout autre être, que je puis me concevoir sans penser à Dieu ; ni à nul autre Être, & m'assurer de mon existen-

ce , en tant que pensant , sans être assuré de celle de Dieu , ni de quoi que ce soit.

1. Je ne suis donc point (comme Spinoza le prétend) *une manière d'être ni de la Divinité*, ni de nul autre être.

2. Je ne suis donc ni un attribut , ni une manière d'être de l'étenduë.

3. C'est donc une fausseté que de dire , comme fait Spinoza , *que mon ame change substantiellement à mesure que mon corps change*.

4. Autre fausseté *qu'un homme dans une extrême maladie , n'ait pas la même ame qu'il avoit en santé*.

5. Fausseté enfin , *que par la destruction du corps , l'ame perisse en partie , dans les Philosophes , & sans ressource dans les stupides : ce qui n'a nulles parties ne peut*

perir par parties ; & ce qui n'a nulle étendue, ne peut périr par la destruction d'un corps étendu.

6. L'esprit de l'homme est donc parfaitement immortel.

X I X. Je suis immortel.

1. Je ne suis donc pas fait pour cette vie courte & passagère ; mais pour une vie éternelle.

X X. L'Être infiniment parfait ne peut se dispenser de récompenser la justice , & de punir l'injustice ; il ne le fait pas en cette vie.

Voiez la I.
Partie du II.
Traité de la
connoissance
de soi-même.
Réflexions
huitièmes
sur la fin.

1. Il le fera donc dans l'éternité , & pendant l'éternité. ^a

2. Il y a donc une éternité heureuse & une éternité malheureuse : *Il y a*, en un mot, *un Paradis & un Enfer* , & ce

DU I. TRAITE'. 521
ne font point-là de *vaines ter-
reurs* , dont on éfraie les *enfans*
& les *esprits trop credules*.

3. L'homme doit donc met-
tre tous ses soins à rendre son
éternité hureuse.

XXI. L'homme ne peut
rendre son éternité hureu-
se, qu'en observant la Loi de
sa création, qui l'oblige à la
conoissance & à l'amour de
Dieu.

1. Il doit donc tout négliger,
tout mépriser, honeurs, plai-
sirs, interêts, fortunes, éta-
blissemens, pour se faciliter
l'aquit de ces devoirs; plein
de vûës éternelles, il doit de-
venir inébranlable à tout ce
qui n'est que temporel; &
soutenir pour la justice, tout
ce qui s'appelle adversité, dis-
graces, persecutions, dou-
leurs, injustices.

2. Composé de deux êtres, tres-diferens , il doit beaucoup distinguer les interets de l'esprit d'avec ceux du corps : cultiver la vie de l'esprit au préjudice même de la vie du corps : & comme la vie de l'esprit consiste particulièrement dans l'amour de Dieu, & que les impressions & les passions du corps sont extrêmement opposées à cet amour ; il doit les lui sacrifier sans cesse , & vivre dans un continuel exercice de mortification.

3. Il est donc faux *qu'on n'ait qu'à suivre son penchant , & à s'abandonner à ses passions.*

4. Plus faux encore *que l'amour de Dieu soit joint à toutes nos passions ; & que les passions servent à l'entretenir.*

5. Tres-faux enfin , *qu'être agité*

DU I. TRAITE'. 523
*agité de quelque passion , ce soit
être dans l'amour actuel.*

XXII. Il ne faut qu'avoir
de la raison , & se conoître un
peu , pour se croire obligé à
tous les devoirs que je viens
de marquer; & il ne faut qu'u-
ne mediocre intelligence ,
pour s'apercevoir que ces de-
voirs sont parfaitement sem-
blables à ceux que la Morale
Chrétienne prescrit.

1. Rien n'est donc plus
mal-fondé que de préten-
dre (comme font les Spino-
sistes & les libertins ,) *que
cette Morale ne soit que d'établif-
sement humain.*

2. Il est donc faux que *cette
Morale ne soit qu'un amas d'illu-
sions que l'on fait aux petits es-
prits.*

3. Faux que *ces regles ne vien-
nent que de la politique , & ces*

T t

524 A N A L I S E &c.
*devoirs que de la crainte , de la
superstition & de la credulité.*

4. Faux enfin , que pour se
mettre au large , il ne faille
que renoncer au Christianis-
me. Il faut de plus renoncer
à la raison , & ne se distin-
guer nullement des bêtes.



EXTRAIT D'UNE LÊTRE
DE MONSEIGNEUR
DE FE'NELON,
ARCHEVÊQUE DUC
DE CAMBRAY.

Sur la Refutation de Spinoza.

I. **L'**ÊTRE infiniment
parfait est un, simple,
sans composition.

Donc il n'est pas des êtres
infinis ; mais un être simple
qui est infiniment être.

Tout infini divisible est
impossible.

Donc l'infini , dont nous
avons l'idée est simple.

Donc il est infini par une
totalité d'être , qui n'est pas
collective , mais intensive.

L'unité dit plus que le plus

grand nombre. Tout nombre est fini. Il n'y a que l'Unité d'infinie.

Donc l'être infini en épuisant intensivement la totalité de l'être, ne l'épuise point collectivement ou extensivement.

20. Il est plus parfait de pouvoir produire quelque chose de distingué de soi, que de ne le pouvoir pas.

Il y a une distance infinie du neant à l'être. Faire passer quelque chose de l'un à l'autre, ne peut être qu'une action infinie.

Donc il y a une distance infinie entre un être fecond & un être sterile.

Donc tout être qui est sterile n'est point infini ; donc l'infini est fecond, c'est-à-dire, puissant pour faire exister ce qui n'étoit pas.

DE M. DE CAMBRAY. 527

Il peut produire quelque chose , puisqu'il est infini.

Il ne peut produire l'infini ; car l'infini est lui-même , & il ne peut se produire soi-même , puisqu'il est déjà.

Donc il ne peut rien produire que de borné , c'est-à-dire , imparfait.

Ce qu'il peut produire aiant des degrez de possibilité & de perfection , qui remontent à l'infini ; aucun de ces degrez n'est infini. C'est le bien ; car c'est l'être : mais c'est le bien imparfait , car c'est l'être borné.

Aucun de ces degrez d'être possible ne détermine l'être infini , aucun ne l'égale. Il n'y en a aucun qui ne demeure à une distance infinie de lui ; le plus élevé qu'on puisse assigner , est infiniment au des-

T t iij

sous de lui. Donc tous quoi-
qu'inégaux entr'eux, sont é-
gaux par rapport à lui ; puisque
tous lui sont infiniment infe-
rieurs, & que l'infini absorbe
toutes les inégalitez finies.

Donc l'être infini demeure
en lui même indifferant en-
tre produire & ne produire
pas : entre produire un ouvra-
ge à un degré d'être supérieur
ou inférieur, entre l'être &
le non-être, entre l'être supe-
rieur & l'inférieur. Tous les
degrés inégaux entr'eux sont
toujours également dans une
inferiorité infinie à son é-
gard.

Donc il est libre d'une par-
faite liberté d'indifference
pour créer ou ne créer pas ;
pour créer peu ou beaucoup ;
pour créer un Ouvrage plus
ou moins durable ; plus ou

DE M. DE CAMBRAY. 529
moins étendu , & multiplié,
plus ou moins arangé, plus ou
moins parfait.

3°. Dieu est tout degré d'être : mais il n'est pas tout être en nombre.

Le même degré d'être peut être possédé par l'ouvrage de Dieu , avec exclusion de tous les degrés superieurs , & être en Dieu-même avec d'autres degrés infinis audeffus.

Nous avons vû que l'être infiniment parfait, a parmi ses perfections , celle de pouvoir faire exister ce qui n'est pas ; & de le fixer à un des degrés bornez d'être , que cet être secong possède en lui sans bornes. Il ne peut faire des êtres que dans quelque degré correspondant à ceux qui sont en lui sans distinction , par un infini simple & indivisible :

T t iiij

Donc il peut communiquer l'être & la perfection à quelqu'un de ces degrés sans se communiquer lui-même.

Il est infini en degrés de perfections , & non en parties : donc il peut produire quelque chose hors de lui , sans ajouter rien à son infini ; puisqu'il n'ajoute , en créant un nouvel être , aucun nouveau degré de perfection , aux degrés infinis qu'il possède. Donc la création d'un Univers réellement distingué de lui , n'ajoute rien à son infini , à sa plénitude , & à sa totalité ; sa totalité , sa plénitude , son infini ne tombent que sur les degrés d'être & de perfection. La multiplication des êtres dans la création de l'Univers , n'ajoute rien à ces degrés : mais seulement elle augmente les êtres

DE M. DE CAMBRAY. 531
en nombre. Tout se réduit à ce principe évident qu'il y a une différence essentielle entre être infiniment , & être une collection d'êtres infinis.

Je suis ; je ne suis pas infini ; donc je ne suis pas Dieu ; je suis donc un être ajouté à l'infini ; mais non pas dans le genre où il est infini. Je ne suis qu'un ajouté à un , je ne suis qu'un ajouté à un autre qui est infiniment plus un que moi.

Il y a d'autres êtres semblables à moi , qui sont bornez & imparfaits : leur nombre démontre leur imperfection ; car toute pluralité est une collection : toute collection dit parties ; qui dit parties , dit êtres imparfaits , & qui ne sont pas tout.

Ces parties sont réellement distinguées les unes des autres.

On conçoit l'une sans concevoir l'autre ; on conçoit l'anéantissement de l'une sans concevoir que l'autre perde rien : & sans diminuer en rien son idée qui est la représentation de son essence.

Il est vrai qu'on ne peut concevoir ces êtres bornés , sans concevoir l'être infini par lequel ils sont.

Mais c'est une liaison d'idées , comme de la cause & de l'effet , & non une identité d'idées. Tout être borné & produit , est essentiellement relatif à l'être infini qui est sa cause : Il est néanmoins une véritable substance ; car ce que j'appelle substance , c'est ce qui n'est point une circonstance changeante de l'être ; mais l'être même , soit qu'il ait été produit par un autre

DE M. DE CAMBRAY. 533
supérieur, ou qu'il soit par sa
propre nature nécessaire &
immuable.

Voilà donc des substances
véritables qui ont une cause,
qui n'ont pas toujours été, qui
ont reçu leur être d'autrui.
C'est ce que j'appelle creatures;
l'une est plus parfaite que l'autre,
l'une est plus grande que
l'autre; l'une est d'une manière
& l'autre d'une autre; l'une
pense, & l'autre ne pense
pas. Donc l'une n'est pas l'autre;
donc ni l'une ni l'autre
n'est l'être infini. Donc elles
sont des êtres ajoutés à l'être
qui est infiniment être. On ne
peut rien ajouter à lui au sens
où il est infini. On ne peut rien
concevoir qui soit plus être
que ce qui l'est infiniment:
On ne peut ajouter aucun degré
d'être aux degrés infinis.

renfermez dans sa plénitude ;
Mais comme il n'est qu'un être , on peut concevoir un nombre au-delà de l'unité ; & comme il est l'unité infiniment parfaite , il peut faire ce qui n'étoit pas , & le faire à divers degrés borner au dessous de son infini indivisible en lui-même.

4°. Toutes les différences qu'on nomme essentielles ne sont que des degrés de l'être qui sont indivisibles dans l'unité souveraine , & qu'elle peut diviser hors d'elle à l'infini dans la production des êtres borner & subalternes.

L'être infini n'ayant aucune borne en aucun sens , il ne peut avoir en aucun sens ni degré , ni différence soit essentielle , ou accidentelle ; ni ma-

DE M. DE CAMBRAY. 535
nière précise d'être, ni modification.

Donc tout ce qui est borné, différentié, modifié, n'est point l'être infini, absolu, universel.

Donc tout être borné, différentié, modifié, ne peut être une modification de l'être infini ; car qui dit infini modifié, dit infini & fini ; la modification n'étant qu'une borne de l'être, & une imperfection essentielle.

Donc tout être modifié & différentié, tout être qui n'est pas conçu sous l'idée claire de l'être immuable, & sans ombre de restriction, est nécessairement un être qui n'est point par soi, un être défectueux, un être distingué réellement de celui qui est essentiellement immuable & immuable en tous sens,

Donc il est absurde de dire que ce qu'on nomme communément les substances créées ne soient que des modifications del'être. L'infini ne seroit plustel, s'il avoit un seul instant quelque modification.

D'ailleurs qui dit modifications d'un même être, dit quelque chose qui est essentiellement relatif à cet être même, en sorte que vous ne pouvez avoir aucune idée d'un mode, qu'en le concevant par l'idée même de la substance modifiée; & que vous ne pouvez concevoir un mode sans concevoir aussi les autres modes, qui émanent nécessairement comme lui de la substance modifiée. C'est ainsi que je ne puis concevoir la figure sans concevoir l'étendue à laquelle elle appartient essentielle-

DE M. DE CAMBRAY. 537
ment ; & que je ne puis concevoir ni la divisibilité ni le mouvement , sans concevoir aussi l'étendue & la figure qui n'est que la borne : d'où je conclus que si les substances qu'on nomme créées , n'étoient que des modifications de l'être infini , on ne pourroit concevoir aucune d'entr'elles sans renfermer dans le même concept formel, ou dans la même idée, l'être infini. Par exemple , je ne pourrois penser à une fourmi , sans concevoir actuellement & formellement l'essence Divine ; ce qui est faux & absurde. De plus je ne pourrois concevoir une créature sans concevoir les autres par la même idée ; de même que je ne puis concevoir la divisibilité sans concevoir la figure & l'étendue : ni concevoir la vo-

lonté de l'être pensant , sans
considerer son intelligence.

Donc les créatures ne sont
pas des modifications d'une
même substance.

Donc elles sont de vraies
substances réellement distin-
guées les unes des autres, qui
subsistent & qui sont diverse-
ment modifiées independan-
ment les unes des autres ; en
forte qu'un corps se meut pen-
dant que l'autre est en repos ;
& qu'un esprit voit la verité,
veut le bien , pendant que
l'autre se trompe , & aime ce
qui est mauvais.

Donc ces substances réel-
lement distinguées entr'elles
subsistent & se conçoivent
dans une entiere independan-
ce reciproque ; quoiqu'elles
ne subsistent , ni ne puissent
être conçues dans aucune in-
dépen-

DE M. DE CAMBRAY. 539
dépendance à l'égard de la
cause supérieure qui les a fait
passer du néant à l'être.

Donc il y a des êtres qui
sont moins les uns que les au-
tres. L'être & la perfection
sont la même chose. L'être
infini, quoi-qu'un d'une suprê-
me unité, est infiniment être,
puisque'il est infiniment par-
fait. Je suis véritablement & je
ne suis pas lui ; je suis infini-
ment moins parfait que lui ;
puisque je ne suis point par
moi comme lui , mais par sa
seule fécondité. L'être qui ne
se conôit pas .& qui ne conôit
pas l'être qui l'a fait, est moins
parfait , il est moins être que
moi , qui me conois & qui co-
nois ma cause.

Donc il y a des degrés in-
finis d'être qui sont tous réu-
nis par une simplicité indivi-

sible dans l'être infini , & qui sont divisibles à l'infini dans les productions de cet être.

Donc les degrez infinis de l'être pris intensivement n'ont rien de commun avec la multiplication extensive de l'être; Dieu n'étant infini que par les degrez infinis pris intensivement , qui sont réunis en lui, & auxquels on ne peut rien ajouter ; Enfin la multiplication extensive de l'être par la création de l'Univers, n'ajoutant rien à ce genre d'infini intensif, qui est celui de Dieu.

F I N.



TABLE

DES MATIERES

Contenuës en ce Livre.

L'ATHEISME RENVERSE.

Idée du système de Spinoza & de la Réfutation qu'on en fait.

SECTION. I. Importance de la Métaphisique. page 1.

SECT. II. Idée generale du système de Spinoza & de ses principales consequences. pag. 17.

SECT. III. Etranges consequences de la Métaphisique de Spinoza. P. 34.

SECT. IV. Dessin des Traitez contre Spinoza. P. 73.

T A B L E

L'ATHEISME RENVERSE.

TR A I T E' I. *Refutation des erreurs de Spinoza, par la methode commune.*

Où la pure raison fait trouver dans la conoissance de la nature de l'homme, l'écueil du Spinozisme & la source des mêmes devoirs que ceux de la Morale Chrétienne.

P. 93.

CH A P I T R E I. *Veritez & devoirs qui naissent de la distinction de l'esprit & du corps, de la justesse de leur union & de la capacité qu'à l'esprit de conoître & d'aimer.*

Où l'on prouve l'existence d'un Dieu infiniment sage ; sa liberté & celle de l'homme, que celui-ci, est capable de louange & de blâme, de mérite & de démerite : que sa

DES MATIERES.

*nature est corompuë ; & qu'in-
dépendamment de tout établisse-
ment humain, il y a du juste
& de l'injuste , du bien &
du mal moral, de l'ordre.
& du désordre. p. 97.*

CHAP. II. *Veritez & devoirs
qui naissent de la difference de
l'esprit & du corps ; & de
l'excellence du premier au
dessus du second. p. 161.*

CHAP. III. *Veritez & de-
voirs qui naissent de l'immor-
talité de l'ame. p. 171.*

L'ATHEISME RENVERSE'

T'RAITE' II. *Refutation de
l'erreur de Spinoza sur la pos-
sibilité de l'Incarnation. p. 189.*

CHAPITRE I. *Chefs d'im-
possibilité alegués par les in-
crodules. ibid.*

CHAP. II. *Refutation gene-*

T A B L E

rale de ces prétendues impossibilitez p. 193.

CHAP. III. *Refutation de la premiere prétendue impossibilité.*

Il est impossible, *disent-ils*, que Dieu descende du Ciel en terre, &c. p. 196.

CHAP. IV. *Réfutation de la seconde prétendue impossibilité.*

Il est impossible, *disent ces Messieurs*, que Dieu prenne la forme d'un homme, & s'unisse à une nature si foible, si méprisable & si fort au dessous de lui. p. 200.

CHAP. V. *Réfutation de la troisième prétendue impossibilité.*

Il est impossible, *disent encore ces Messieurs*, que Dieu ait pris la forme d'un hom-

DES MATIERES.

me sans autre dessein, que
deracheter les hommes.

pag.

214.

CHAP. VI. *Réfutation de la quatrième prétendue impossibi- lité.*

Il est impossible, disent-ils, que pour racheter les hommes, Dieu ait voulu souffrir la plus ignominieuse mort du monde. p. 222.

CHAP. VII. *Réfutation de la cinquième prétendue impos- sibilité.*

Il est impossible, disent enfin les Spinosistes, que le tout devienne partie, & qu'une substance devienne manière d'Etre. p. 227.

CHAP. VIII. *Réfutation de l'erreur de Spinoza, sur la possibilité des miracles.* p. 229.

T A B L E

L'ATHEISME RENVERSÉ

*Réfutation du Système de Spino-
sa, suivant la méthode des
Géomètres.* P. 235.

*Définitions & Axiomes de la
Métaphysique de Spinoza.* P. 245.
Définitions. ibid.

Axiomes. P. 249.

*Observation sur ces définitions
& ces Axiomes.* P. 251.

*Définitions & Axiomes pour la
refutation du Système de Spino-
sa.*

Définitions. P. 257.

Axiomes. P. 260.

Eclaircissement. P. 261.

SECTION I. Où sur l'idée que
Spinoza donne de la substance
on tente la rupture de son Sis-
tème par la seconde de ses pro-
positions. P. 263.

SECT. II. Où sur l'idée que

DES MATIÈRES.

Spinoza donc de l'Attribut & du Mode, on tente la rupture de son Système par la deuxième de ses Propositions. P. 293

Conclusion de ce Traité. P. 407

Definitions & Axiomes pour la Réfutation de *Spinoza*. P. 419

PARALLELE de la Religion & de la Morale de *Spinoza* avec la Religion & la Morale de *Jésus-Christ* ; & même avec la lumière naturelle : où l'on invite les libertins à prendre le plus seur parti. P. 424

SECOND PARALLELE des Principes de Monsieur *Descartes*, avec ceux de *Spinoza*,

Où l'on peut voir l'injustice, ou du moins l'aveuglement de ceux qui prétendent que le Cartisme a produit le Spinosisme. P. 454

ANALISE, ou idée abrégée de la première Partie de la Réfutation de *Spinoza*.

TABE DES MATIER:

*Où l'on fait voir qu'elle comprend
le renversement de tout son Si-
stème.*

P. 501

EXTRAIT d'une Lettre de
M. de Fénelon, Archevêque
Duc de Cambray.

Sur la Refutation de Spinoza. 525

Fin de la Table.

Extrait du Privilege du Roi.

PAR grace & Privilege du Roi. Il est permis à J E A N D E N U L E Y, Libraire à Paris, d'imprimer, vendre & débiter un Livre qui a pour titre, *Le nouvel Atheisme renversé, ou Refutation Geometrique du Système de Spinoza par la seule conoissance de la nature de l'homme, Par un Religieux Benedictin de la Congregation de saint Maur;* pendant le tems & espace de huit années consecutives, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer, avec défences à tous Libraires & Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & distribuer ledit Livre sans le consentement de l'Exposant, sous les peines portées à l'Original. Donné à Paris le 12. jour de Février 1696.

Signé, C H A P P U Z E A U.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 16. Février. 1696. P. A U B O U I N, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois
le 15. Octobre 1696.

Le Sieur Roulland Libraire, est associé par
moitié au present Privilege.

Fautes à corriger

<i>Page</i>	<i>ligne</i>	<i>fautes</i>	<i>lisez.</i>
35	5	bienfaissant	bienfaisant
41	4	le forces	les forces
46	16	cc	ce
59	11	nous vient de nous	vient de nous
72	3	travaillez	travailliez
87	12	prescrivent	prescrivent
123	5	n ture	nature
139	3	ch que	chaque
169	13	malgrivous	malgré vous
<i>ibid.</i>	14	reconnoissez	reconaissez
172	2	imaterielle	immaterielle
203	16	étôte	étroite
219	10	afin que tout	afin que de tout
231	15	des exception	des exceptions
235	4	où refutation	refutation
254	10	commentaite	commentaire
267	8	cbofes	choses
272	2	fussent mêmes	fussent les mêmes
273	15	cause	cause
319	14	oposée	oposé
314	14	vingt-tième	vingtième
374	5	trente deux éme	trente-deuxième
379	16	dont il est	donc
422	19	qu'il a y	qu'il y a
435	7	av c	avec
453	21	peri	peril

487 Il faut mettre 457. &c. ainsi il y a ici 30. chiffres
 passez, sans qu'il y ait rien d'omis dans le texte.



